

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TROIS ESSAIS : L'APPROCHE SYSTÉMIQUE APPLIQUÉE À
LA COMMUNICATION ET LA GESTION DES CONFLITS
DANS LES COUPLES MIXTES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
MÉLANIE HÉBERT

AOÛT 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

En me remémorant mes premiers jours en Israël, terre natale de mon conjoint, un seul constat s'imposait ; celui d'avouer que mon ouverture d'esprit et mes compétences interculturelles furent indiscutablement mises à l'épreuve. Ce n'est pas sans un léger degré de honte que je constate aujourd'hui avoir vécu un choc culturel inattendu. Alors que je me considérais comme une voyageuse expérimentée, je fus déstabilisée tant par les rites du repas que l'intonation de la voix ou encore les croyances religieuses et l'importance manifeste de celles-ci.

De ce fait, mon initiation à la culture israélienne ainsi que les deux années passées en son sein, m'ont permis d'observer, d'analyser et d'apprendre. C'était un terrain rêvé pour tout étudiant en communication interculturelle. Ma participation à cette société contribuait chaque jour à ma compréhension de certains conflits qui se produisaient au quotidien, dans l'intimité de notre relation de couple.

Nous avons vécu sept ans ensemble. Nous nous sommes rencontrés en terrain neutre, l'Australie, et par la suite, nous avons vécu la moitié du temps chez lui l'autre chez moi. Comme chaque couple, nous avons eu des moments extraordinaires, mais aussi des moments difficiles. Cependant, contrairement à d'autres couples, j'attribue une grande partie de nos difficultés au contexte culturel qui nous entourait ; notre conception du monde, nos croyances religieuses, nos familles, notre langage et plusieurs autres subtilités culturelles que je ne saurais nommer faisaient surface régulièrement dans nos interactions.

C'est à la lumière de ces expériences que j'ai rédigé ce mémoire, en espérant qu'il le lira.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	ii
LISTE DES TABLEAUX.....	vi
RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
Intuitions et contexte	2
Objectifs de recherche et choix de l'approche	3
Problématique générale	5
Questions de recherche	6
Difficultés de la recherche et choix de la méthode	7
Revue de littérature	8
ESSAI 1	
L'APPROCHE SYSTÉMIQUE POUR COMPRENDRE	
LA COMMUNICATION DANS LES COUPLES MIXTES	14
Problématique	16
Objectif et questions de recherche	17
Choix de l'approche	18
La théorie générale des systèmes expliquée.....	19
L'approche systémique applicable aux couples	21
Précision des concepts clés ; de l'explication à l'application	22
La lecture interactionniste	23
La lecture contextuelle	24
Principes des systèmes ouverts appliqués aux systèmes humains	27
La totalité	28
Rétroaction et causalité circulaire (<i>feedback</i>)	29
L'homéostasie	31
L'approche systémique pour étudier la communication	32
L'orchestre, vision de la communication	33

Propositions pour une axiomatique de la communication	36
L'approche systémique et la communication interculturelle	41
Culture, communication et couple ; l'exemple du geste « obscène »	44
ESSAI 2	
LA GESTION DES CONFLITS DANS LES COUPLES MIXTES ;	
DE LA THÉORIE AUX EXEMPLES.....	49
Problématique	51
Objectifs et questions de recherche.....	53
La nouvelle communication et la gestion des conflits	54
Goffman et l'interaction au quotidien	56
Hypothèses sur l'interaction et risque de conflit.....	58
Définir le conflit interculturel	63
Le concept de face.....	64
Concept de face et vie de couple.....	66
Face, vie de couple et dimension culturelle	69
Concept de face et individualisme/collectivisme	70
Situations conflictuelles interculturelles expliquées	71
Variabilité culturelle, conflit et couple mixte	73
Stratégies de négociation de la face (<i>face-negotiation theory</i>)	75
Compétences dans une perspective interventionniste	77
Cinq compétences clés en communication interculturelle	82
Critères d'évaluation des compétences interculturelles	85
ESSAI 3	
ÉTUDE DE CAS : JAMAIS SANS MA FILLE	
LIRE UN ROMAN AVEC UNE APPROCHE SYSTÉMIQUE.....	88
Récit de vie et objectivité.....	90
L'approche systémique pour lire un roman	92
Parcours d'un couple mixte – de l'amour à la haine	93
Principes d'interaction et changement de contexte	95

Betty en Iran, une lecture contextuelle.....	99
Indice et ordre, indicateurs de changement.....	102
Basculement de la relation et séquence des communications.....	103
La communication, une stratégie de survie.....	104
Analyse d'un changement radical dans un couple mixte.....	108
Changement de modèle.....	111
Les relations continues, l'exemple de la famille.....	114
Contexte culturel et modèle de couples.....	115
Moody en Iran, une lecture contextuelle.....	117
L'interaction humaine, exemple d'un système déséquilibré.....	118
Relations continues et règles de l'interaction.....	121
L'injonction paradoxale (double contrainte).....	123
CONCLUSION.....	130
LISTE DES RÉFÉRENCES.....	135

LISTE DES TABLEAUX

Tableau

2.1	Résumé des hypothèses de Goffman sur l'interaction.....	60
-----	---	----

RÉSUMÉ

Il est difficile de concevoir qu'il existerait un individu qui ne se sente pas interpellé par un discours sur le couple. Nous avons tous fait partie d'un couple – à un moment ou un autre, sous une forme ou une autre. Pour la plupart d'entre nous, nous sommes nés d'un couple. Si nous n'avons jamais été en situation de couple nous-mêmes, c'est probablement que nous avons volontairement refusé cette idée, que nous n'avons pas trouvé de partenaire ou encore que nous avons eu plusieurs échecs dans le domaine. Quoiqu'il en soit, le concept de *vie de couple* invite à la réflexion, nous pousse à nous questionner d'une façon ou d'une autre, un jour ou l'autre.

Du moins ce fut mon cas. Je me suis longuement questionnée sur les relations de couple en général. J'ai longtemps réfléchi sur le sujet, analysant les divers modèles autour de moi. Mais c'est en vivant une situation de couple mixte que le sujet a commencé à me fasciner davantage.

Le mémoire qui suit est une réflexion théorique sur la communication dans la vie des couples mixtes. Dans un premier temps, nous avons défini notre objet de recherche comme étant deux personnes vivant ensemble, mariés ou non, qui se considèrent comme un couple et dont la communication témoigne du fait que les deux interlocuteurs ne partagent pas le même système de codes ou de règles, ce qui rend les comportements de l'*Autre* difficiles ou impossibles à prédire.

À la suite de l'éclaircissement de cette définition, nous nous sommes donnés comme objectif général d'appliquer la méthodologie de la compréhension explicative – qui se situe entre les deux grands classiques que sont la recherche explicative et compréhensive – au fonctionnement du couple mixte et ses problématiques particulières. La stratégie privilégiée, nous permettant d'atteindre cet objectif, est d'appliquer des concepts et des théories à notre objet (le couple mixte) afin de mieux le comprendre et de l'expliquer. Le discours scientifique sera donc appliqué à des exemples de couples mixtes en privilégiant l'approche pour en améliorer notre compréhension et être en mesure de l'expliquer.

Nous sommes parties de notre propre vécu pour définir la problématique intuitive suivante. Dans le quotidien de la vie d'un couple mixte, l'apparition de difficultés, voire mêmes d'obstacles, est peu surprenante. Plusieurs sujets peuvent être à l'origine de conflits, les incidents critiques peuvent être nombreux et extrêmement difficiles à gérer. À la lumière de cette problématique, nous chercherons dans les pages qui suivent à appliquer la théorie scientifique pour éclairer notre vécu avec un double regard ; l'un distancé parce que théorique, l'autre de l'intérieur, introspectif.

La formule des trois essais a été choisie pour la liberté qu'elle accorde au chercheur. Partant de la logique élaborée par la théorie générale des systèmes, on explique d'abord cette approche pour ensuite l'appliquer. Plus précisément, ce sont les quelques classiques de la systémique, tels que la Nouvelle communication, la théorie de Goffman, de Ting-Toomey et de Gudykunst, qui nous guideront dans la rédaction de ces trois essais dont la logique de

l'argumentation se construit autour de cette prémisse qui est d'appliquer la théorie scientifique à la vie conjugale interculturelle.

Le premier essai se veut un survol des concepts pour nécessaires pour expliquer la communication interculturelle en général, dans l'intention de les appliquer à des exemples de couples mixtes. L'école de Palo Alto permet une lecture à la fois interactionniste et contextuelle qui est fort pertinente pour l'étude de la communication dans les couples mixtes. En somme, ce premier travail présente les systèmes humains comme étant ouverts et place l'intérêt de la recherche dans la transaction et dans l'interrelation entre les éléments interagissant de façon dynamique. Ce sont des concepts forts pertinents pour étudier la vie conjugale mixte.

Le deuxième essai entre dans le nœud des difficultés amoureuses. Sur une trentaine de pages, nous tentons de comprendre, en se basant sur des auteurs tels que William Gudykunst, William Cupach et Stella Ting-Toomey, le concept de face et la négociation de celle-ci, comme façon de comprendre l'émergence de conflits, particulièrement appliquée à l'interaction interculturelle. Partant de la théorie pour aller vers l'exemple, nous appliquerons les concepts de face, de dimensions culturelles et de stratégies de négociation à la vie d'un couple mixte. Nous terminerons par un discours scientifique sur les façons d'améliorer nos compétences interculturelles comme moyen de réduire (ou idéalement d'éliminer) les conflits interculturels dans notre quotidien.

Le troisième essai repose sur les deux premiers dans le sens où l'on y puise l'information nécessaire pour l'alimenter. La différence majeure est dans la forme de celui-ci. Nous avons cru intéressant de terminer notre parcours par une analyse de cas, très célèbre, soit celui de Betty Mahmoody, tiré du livre autobiographique, *Jamais sans ma fille*. Toujours dans l'objectif de mieux comprendre les relations de couples mixtes, nous proposons à cette étape une lecture du roman avec une approche systémique. Dans cet essai, les exemples utilisés n'étant plus tirés de notre vécu, l'étude de cas nous permet non seulement de nous distancer de notre sujet pour poser un regard plus objectif, mais aussi d'appliquer les connaissances compilées jusqu'ici, et ce, à un cas extérieur à nous.

En terminant, nous proposons une conclusion sur nos écrits en fonction des théories de la communication et de la communication interculturelle par le biais de l'approche systémique et de l'application possible que nous pouvons en faire dans notre quotidien.

Liste des mots clés : communication, communication interculturelle, couples, systémique, approche psychosociale.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Intuitions et contexte

L'avant-propos résume les intuitions qui ont fait naître cette recherche. Le chercheur en sciences humaines étant indissociable de son objet de recherche, l'expérience personnelle décrite ci-dessus a servi de point de départ à ce mémoire. Des années consacrées à parcourir le monde, une fascination pour les échanges interculturels en soi et ces sept ans de vie de couple avec un Israélien m'ont permis de développer une réflexion personnelle sur les échanges interculturels dans la vie courante. C'est donc en me laissant guider par mes intuitions, mes intérêts et mon passé que je propose une réflexion théorique sur la communication interculturelle au quotidien, soit dans le contexte intime d'une relation de couple.

Ces intuitions de départ démontrent clairement que la recherche est d'abord d'intérêt personnel. Toutefois, la portée de cette recherche s'étend bien au-delà de sa nature individuelle et subjective, le sujet étant d'actualité et en plus d'être essentiel à considérer au niveau social. Il suffit d'observer autour de soi pour constater que le nombre de voyages à l'étranger a significativement augmenté, que le Canada est devenu une terre pluriethnique ou que la mondialisation a ouvert les portes à une panoplie d'échanges entre cultures, autrefois impensables. Corrélativement à ce constat, les probabilités de se retrouver dans une situation de couple avec un partenaire dont les origines culturelles sont différentes des nôtres, augmentent considérablement.

Statistique Canada trace un portrait de la situation de ces couples mixtes au Canada. Voici leur court texte qui résume la portée sociale de notre recherche et confirme la pertinence de notre sujet d'étude :

Dans les années 1990, le nombre de mariages et d'unions libres de personnes de différents groupes de population a augmenté. En 2001, parmi les 14,1 millions de personnes mariées ou en union libre, 452 000 faisaient partie d'un couple dont l'un des conjoints était membre d'une minorité visible et l'autre non, ou d'un couple composé

de conjoints appartenant à deux minorités visibles différentes. En 2001, 3 % des personnes en couple faisaient partie d'une telle union mixte, une légère hausse par rapport à 1991. [...]

Les unions mixtes représentent 7 % de tous les couples mariés ou en union libre à Vancouver, 6 % à Toronto et 3 % à Montréal. Toutefois, chez les personnes de 20 à 29 ans, les proportions sont presque deux fois plus élevées : 13 % à Vancouver, 11 % à Toronto et 6 % à Montréal. (http://www41.statcan.ca/2007/30000/ceb30000_001-fra.htm)

Objectifs de recherche et choix de l'approche

Dans un premier temps, l'objectif général de la recherche est de traduire certaines intuitions de départ ainsi que notre vécu personnel en recherche scientifique crédible. Tel qu'on peut lire dans *Anthropologie de la communication*, « l'écriture permet à la fois de revivre une expérience intense et de l'objectiver, d'y participer à nouveau en l'observant à froid » (Winkin, 2003, p. 163).

Alors que nous n'adhérons pas à la méthodologie de l'observation participante telle que décrite dans ce livre, n'ayant ni tenu un journal régulier, ni de photos ou de films des événements, nous retenons ce qui est l'essentiel selon nous et souhaitons en faire l'objet d'essais scientifiques. Dans cette optique, nous nous appuyons sur les propos de Winkin qui suggère que « l'observation devient beaucoup plus participante dès le moment où l'anthropologue opère un retour sur ce qui a été perçu et fait remonter à la surface les éléments qui témoignent de la dimension participative de son observation » (2003, p. 162).

Ainsi, dans ces trois essais, nous ne tenterons pas d'écarter l'expérience personnelle, mais plutôt de l'utiliser pour faire l'aller-retour entre les exercices d'introspection et les recherches proposées par la communauté scientifique pour étudier la communication interculturelle. Notre regard se veut à la fois distancé parce que théorique, tout en provenant de l'intérieur, donc introspectif. Les trois parties sont donc interreliées par notre quête de compréhension explicative de la communication dans *les* couples mixtes et par ricochet, dans *notre* couple mixte.

L'objectif de cette recherche est d'améliorer notre compréhension des couples mixtes et de leurs problématiques particulières. La stratégie privilégiée, nous permettant d'atteindre cet objectif, est d'appliquer des concepts et des théories à notre objet (le couple mixte) afin de mieux le comprendre et l'expliquer. Ainsi l'argumentation se structure à partir du discours scientifique qui sera par la suite appliqué à des exemples de couples mixtes pour en améliorer notre compréhension.

Plus précisément, nous partirons de la logique proposée par la théorie générale des systèmes, expliquant d'abord cette approche pour ensuite l'appliquer. L'approche systémique telle qu'énoncée par la Nouvelle communication, la théorie de Goffman, de Ting-Toomey et de Gudykunst, nous guidera dans la rédaction de ces trois essais dont la logique de l'argumentation se construit autour de cette prémisse d'appliquer la théorie scientifique à la vie conjugale interculturelle.

Si nous privilégions cette théorie, c'est qu'elle permet une lecture à la fois interactionniste et contextuelle. Elle permettra d'expliquer les liens complexes entre le social et l'interpersonnel ou encore entre le contexte culturel et l'intimité interpersonnelle de la relation de couple.

Alors que les trois essais s'appuient sur cette approche systémique, chacun des essais repose sur un objectif qui lui est propre. Le premier essai a pour objectif de mieux comprendre, en utilisant les concepts empruntés à la systémique, la relation entre le social et l'individuel. Il permet de réfléchir sur l'interaction en tant que transaction. Cette dynamique n'a de sens que si elle est en lien à un contexte particulier. Dans cette optique, nous poserons sur papier les notions propres aux systèmes humains dans l'intention de les appliquer à des situations particulières, tirés du quotidien d'une relation de couple mixte.

Le deuxième essai, suivant une démarche semblable, se penche sur la gestion des conflits dans une relation de couple en lien avec les variabilités culturelles. À cette étape, notre objectif sera d'expliquer les concepts de Stella Ting-Toomey, William Cupach, William Gudykunst et d'autres - les concepts de face, de stratégies et de négociations dans une

situation de conflit et de variabilité culturelle afin d'être en mesure de les appliquer à des exemples de couples mixtes.

Les deux premiers essais étant une réflexion scientifique plutôt libre, le troisième repose sur une analyse de cas, celle du célèbre livre autobiographique de Betty Mahmoody, *Jamais sans ma fille*. Alors que nous poursuivrons notre quête pour améliorer notre compréhension de la communication dans les couples mixtes, à cette étape, nous chercherons à tourner notre regard vers l'extérieur, de façon à produire un essai plus objectif et surtout, plus détaché. Notre stratégie se déplace légèrement, passant d'un discours scientifique appliqué à *notre* vie de couple mixte à un discours scientifique appliquée à la vie de Betty et Moody, le couple figurant dans ce roman.

Problématique générale

Dans le quotidien de la vie d'un couple interculturel, l'apparition de difficultés, voire mêmes d'obstacles, n'est pas surprenante. Plusieurs sujets peuvent être à l'origine de conflits, certains aussi intangibles et profondément ancrés que les valeurs et les croyances religieuses, d'autres plus facilement identifiables tels que la nourriture, la tenue vestimentaire ou l'utilisation de l'espace. Pour avoir été personnellement placée au centre de cette problématique complexe, j'ai pu constater dans mon vécu que les incidents critiques peuvent être nombreux et extrêmement difficiles à gérer.

Dans son livre *Intercultural Marriage, Promises & Pitfalls*, Dugan Romano reconnaît qu'il y a trois phases dans le mariage interculturel ; la lune de miel, l'installation et les habitudes de vie. C'est à la deuxième phase, lorsque le couple laisse tomber les formes de politesse et les comportements prudents et que les deux partenaires travaillent ensemble à bâtir leur vie commune que les conflits risquent de faire surface (Romano, 2001, p. 22).

Les comportements de *l'Autre*^{*}, interprétés à partir de notre cadre de référence culturelle, peuvent créer un malaise. Les points de vue des personnes de cultures différentes peuvent être fort différents l'un de l'autre et parfois, irréconciliables. Il n'est pas rare qu'un individu prenne conscience de ses propres valeurs, qui auparavant ne soulevaient aucune question, lorsqu'il est confronté à un mode de vie, des valeurs ou des comportements qui lui sont inconnus, voire opposés. Divers sentiments peuvent en découler ; persécution, incompréhension, frustration, colère, pour n'en nommer que quelques uns.

Ces sentiments, lorsque la relation est peu émotive ou peu engagée n'auront probablement pas les mêmes conséquences que dans la vie d'un couple. Le fondement d'une vie de couple reposant sur l'idée d'une vie commune, du partage de l'espace privé, de l'intimité, il va de soi selon nous que certaines valeurs, certaines conceptions du monde doivent faire l'objet d'un consensus dans le couple. Corrélativement, une dispute sur l'importance de la famille avec un vieil ami croisé dans la rue n'aura pas la même signification qu'avec votre conjoint. Dans ce sens, il est donc essentiel de comprendre certains mécanismes de la communication interculturelle si nous voulons les appliquer à ce type de relation.

Questions de recherche

Nous ne partons pas d'à priori théoriques comme tel, mais plutôt de questions qui serviront de guide à cette recherche. Comment la culture se manifeste-t-elle dans une relation de couple ? Quel est le rôle de la culture dans ces relations intimes ? Quel impact peut avoir la culture sur ce qui est jugé acceptable ou non comme modèle de couple ? Quel est le lien entre l'interpersonnel (l'intimité) et le social ? Quels sont les obstacles à la communication dans les couples interculturels ? Quel est le lien entre les différences culturelles et la façon de gérer les conflits ? Quels sont les défis ou les problèmes particuliers ?

Alors que l'essentiel de la recherche repose sur ces questions, elles seront précisées au début de chaque essai.

^{*} *l'Autre* en italique avec un A majuscule est employé sans jugement, pour faire référence à une autre personne que soi-même dont l'essence est culturellement différente.

Difficultés de la recherche et choix de la méthode

Le caractère intime de l'objet de recherche, le couple, présente une première difficulté inhérente à la recherche. Il est difficile pour un chercheur d'entrer dans l'intimité de la vie d'un couple. Il risquerait d'écarter toute une dimension du couple – son intimité* – qui lui demeurera toujours inaccessible* alors qu'elle est un élément essentiel qui distingue le couple des relations amicales ou autres types de rapports interpersonnels.

Aussi, la notion de ce *qu'est* un couple pose un autre problème à ce type de recherche. La notion de couple se définit premièrement par le fait que deux personnes sont impliquées dans la relation. Les modèles de couples peuvent varier énormément selon l'individu à qui l'on s'adresse et la culture d'appartenance peut servir de guide pour juger ce qui est acceptable ou non comme modèle.

En plus, la nature exhaustive des concepts que nous avons choisi d'étudier constitue une difficulté en soi. Essayer de faire un survol ou tenter d'expliquer ces concepts – communication, culture, couple – est un travail immense que nous savons inachevable. Nous nous engagerons plutôt, par choix, à synthétiser le mieux possible une seule approche (systémique) pour tracer un portrait des liens qui existent entre ces concepts.

C'est en constatant ces difficultés, que nous avons opté pour la formule des trois essais par rapport à la méthode traditionnelle – cadre théorique, méthode, cueillette de données, analyse des données. Cette approche permettant une plus grande liberté au chercheur; elle nous semblait également favorable comme moyen de présenter une réflexion théorique qui mettrait en lien les trois concepts fondamentaux qui nous intéressent : la communication, la culture et le couple.

* Il ne s'agit pas seulement d'intimité sexuelle mais de toute la proximité physique et émotive de la vie de couple : les secrets partagés, les décisions communes, le touché, etc.

* Il s'agit ici d'un paradoxe. Même si le chercheur tente d'entrer dans l'intimité du couple, la notion d'intimité de celui-ci cesserait d'exister dès que le chercheur y pénètre.

Revue de littérature

Alors qu'on peut dire que la communication interculturelle a toujours existé, c'est en fait depuis la Deuxième Guerre Mondiale qu'elle est devenue une véritable discipline de recherche. Ce domaine d'étude a vu le jour grâce à Edward T. Hall, que l'on considère comme le fondateur de la discipline, qui a utilisé le terme pour la première fois dans son livre intitulé *The Silent Language*. Anthropologue de formation, inspiré à la fois par la psychologie freudienne et les travaux sur la linguistique (Boas, Sapir, Whorf, etc.), il est particulièrement reconnu pour son paradigme sur la communication interculturelle qui intègre ces deux approches et ses théories sur la communication non verbale (www.mediacom.keio.ac.jp-publication-pdf2002-review24/2.pdf).

Il faudra attendre les années soixante-dix pour voir apparaître des périodiques et des ouvrages sur la communication interculturelle. Le premier livre portant uniquement sur la communication interculturelle, d'ailleurs nommé *Intercultural Communication*, est paru en 1972, des auteurs Porter et Samovar. Une décennie plus tard, vers les années 1980, les travaux de William B. Gudykunst et Young Kun Kim, constituent les premières théories de la communication interculturelle (www.ucol.ac.nz/gsherson/paper/Intercultural_Communication.pdf). Quoiqu'encore jeune en tant que discipline, la recherche sur la communication interculturelle a énormément progressé depuis les vingt dernières années.

Plus récemment, William B. Gudykunst a fait un survol des théories existantes dans son ouvrage intitulé *Theorizing about Intercultural Communication* (2004). Suivant l'organisation de cet ouvrage, les recherches en communication interculturelle se divisent en sept catégories : les théories qui intègrent la culture au processus de communication; celles qui cherchent à expliquer la variabilité culturelle; les théories interculturelles intergroupes, soit celles portant sur les résultats positifs, celles portant sur l'accommodation ou l'adaptation ou celles portant sur la gestion de l'identité ou la négociation; les théories sur les réseaux; et enfin les théories interculturelles qui mettent l'accent sur l'acculturation ou l'ajustement.

Il existe aussi quelques recherches sur la communication interculturelle dans les relations amoureuses. Dans son article, *Relational Dialectics : A Study on Intercultural Couples*, paru dans *The International Communication Association* (2005), l'auteur, C. Cools offre au lecteur une excellente revue de littérature sur les relations de couples interculturels. En voici un extrait en traduction libre qui résume la littérature qui existe sur notre sujet et les angles de recherche privilégiés par certains chercheurs :

Nous devons à Lampe (1982) et Chen (2002) diverses études qui portent sur les facteurs qui motivent les individus à s'engager dans une relation interculturelle ainsi que les facteurs de probabilité des individus à s'engager dans une telle relation.

D'autres chercheurs (Dion & Dion, 1988; 1993; Gao, 2001; Sternberg, 1986, 1988; Ting-Toomey, 1991; Tucker & Aron, 1993; Tzeng, 1993) ont étudié les liens entre l'amour et la culture au sein des relations de couples. Ces études ont permis à Ting-Toomey de conclure que généralement, dans les cultures individualistes, les attitudes envers l'amour romantique sont plus élevées, plus intenses, et que « tomber en amour » doit être associé à des sentiments de passion. Cela veut dire que ces personnes provenant de cultures individualistes, adoptent une attitude envers l'amour qui est plus pragmatique, chaleureuse et orientée vers la responsabilité, mais qu'ils s'attendent à ressentir une forme de camaraderie, d'harmonie en étant amoureux.

Les études sur les relations amoureuses interculturelles ont augmenté depuis la dernière décennie, abordant une variété de questions. Certaines d'entre elles se sont penchées sur l'adaptation des époux (Imamura, 1990; Tuomi-Nikula, 1989; Varro, 1995), d'autres sur la communication dans les couples interculturels, notamment les styles de conversation, le contenu thématique, les stratégies de prise de décision, (Atkeson, 1970; Tannen, 1986; Sillars et al, 1987; Rohrlich, 1988; and by Aulanko, 1996.) les questions linguistiques, (Heller & Levy, 1992; Piller, 2001), la religion (Crohn, 1995), et le counseling (Ibrahim, 1990).

Aussi, Graham et al. (1985) ont fait des études comparatives sur les facteurs internes et externes qui affectent le degré de satisfaction des relations, Gaines & Ickes (1997) pour leur travaux sur les relations interraciales et leur complexité, Chen (2002) pour sa contribution sur les réseaux et Gaines & Ickes et Chen, (1997, 2002) sur le support externe de ces couples, ou encore Foeman and Nance's (1999) pour leurs études sur les conflits propres aux couples multiculturels.

Finalement, certaines études ont démontré que les relations de couples interculturels sont plus compliquées parce que chaque partenaire s'engage dans la relation avec des règles, des valeurs, des points de vue et des manières de gérer leurs différences, qui sont différentes. Ces différences peuvent être une source d'anxiété et d'incertitude (Tseng, McDermott and Maretzki, 1977; Graham, Moeai and Shizuru, 1985; Rohrlich, 1988; Romano, 1997; Chen, 2002).

Définition de couple mixte

Pour terminer notre introduction générale, il semble essentiel de proposer une définition de l'objet de recherche, soit le couple mixte. Clairement, ce terme sera défini différemment, selon le public cible, d'où l'importance de s'entendre sur une définition qui guidera la recherche. D'un point de vue purement linguistique, il est possible de s'entendre sur une définition. D'un point de vue sémantique, guidé par la recherche de signification, sens ou symbole, un consensus serait utopique.

Plusieurs noms sont donnés à un couple formé de deux personnes de cultures différentes ; nous constatons que la littérature utilise de façon interchangeable les mots couple mixte, couple interculturel, union interethnique, union interculturelle, union interreligieuse, union interracial, mariages interculturels, et ainsi de suite. En Anglais, le problème est le même, comme nous l'indique un article publié par Carine Cools dans *l'International Communication Association* :

When studying (...) intercultural couples one is soon confronted with the various names given to these relationships when both partners come from a different culture. Depending on whether one stresses the issue of culture, nationality, ethnicity, religion, race, language, or the fact of stressing the diversity of partners, these bonds have been called respectively: dual-culture marriage (Rohrlich, 1988), cross-cultural relationship (Ibrahim, 1990), intercultural marriage (Romano, 1997; Tseng, et al, 1977), cross-national marriage (Cottrell, 1990), interethnic marriage (Cohen, 1980), interfaith relationship (Crohn, 1995), interracial couples (Karis, et al, 1995), linguistic intermarriage (Piller, 2001), and mixed marriage (Gibbons, 1991; Heller & Levy, 1992). Noticeable is the name given to the partner leaving his/her home-country being significant to the understanding of the acculturation issues that partner(s) may have to face. For instance Varro, (1995) tackles the position of the “transplanted” or the “de-rooted” partner. Gaines & Brennan (2001) brought up the term multicultural relationship, which they define as “a close relationship involving two individuals who differ in terms of ethnicity and, presumably, cultural background (2005, p. 238).

En décomposant le terme, deux mots sont à définir : celui choisi pour désigner l'union et celui choisi pour désigner le fait que les deux personnes sont d'origines culturelles différentes.

Le Petit Robert définit le mot couple comme étant « un homme et une femme réunis (...) un homme et une femme vivant ensemble, mariés ou non » (2006, p. 571). Cette définition résume bien le concept de couple mais, malgré son évidente simplicité, nous proposerons deux légères modifications. D'abord nous serions nettement plus à l'aise de remplacer un *homme et une femme* par *deux personnes*. Ensuite, les deux personnes doivent se considérer comme un couple. Ainsi notre définition serait plutôt : deux personnes vivant ensemble, mariés ou non, et se considérant comme un couple.

Plus loin, sous la même entrée, le Petit Robert définit le couple mixte ainsi : « un couple dont les deux membres ne sont pas de la même race » (2006, p. 571). Ce même dictionnaire, à la page 1647, sous l'entrée « mixte », offre une définition du premier sens de mixte qui comprend le mariage mixte comme étant (un mariage) « entre deux personnes de religion, de race ou de nationalité différentes » (2006).

Cette définition constitue une modification récente car la version de 1968 définissait le mariage mixte comme étant entre catholiques et chrétiens d'une autre Église (Neyrand, 1998). Suivant cette idée, Varro écrit que le couple mixte était « d'abord religieux et culturel, le terme servait autrefois à indiquer la transgression d'une norme établie à l'intérieur même d'une communauté religieuse ou ethnique. (Par la suite), il s'est déplacé vers une définition en termes de nationalité » (2003, p. 67).

Statistique Canada, pour sa part, emploie le terme *union interculturelle* pour désigner un couple formé de deux personnes qui n'ont pas la même origine ethnique ou la même religion, ou qui n'appartiennent pas à un même groupe minoritaire visible, ou encore qui n'ont pas en commun une autre caractéristique quelconque (<http://www.statcan.ca>). Dans le livre *DIALOGUE, ces couples qu'on appelle « mixtes »*, G. Neyrand avance qu'il y a trois critères qui peuvent faire que nous sommes en présence d'un couple mixte : un critère sociopolitique, la nationalité, et deux critères socioculturels, la religion et l'ethnie (1998).

Privilegiant un autre angle pour expliquer le couple mixte, dans *Sociologie de la mixité*, Varro propose une analyse symbolique de la mixité. Le portrait historique qu'elle trace de la

notion est plutôt sombre, démontrant en fait qu'autrefois le terme « mixte » servait plutôt à stigmatiser des couples symboliquement ou littéralement interdits.

Étaient littéralement interdits, par exemple, les mariages entre juifs et chrétiens pendant la période nazie, de Blancs et de Noirs dans les régimes d'apartheid, en Afrique du Sud jusqu'en 1993, et dans certaines parties des Etats-Unis jusqu'en 1967, quand la Cour Suprême abolit les dernières lois « anti-miscégénéation » qui prévalaient encore dans seize États (2003).

Alors que Varro informe le lecteur que le terme mixte ainsi que les autres mots de cette même famille ont souvent désigné des identités méprisées (mulâtre, sang-mêlé, métis, etc.), elle voit le présent d'un œil beaucoup plus positif en observant que la jeune génération (Varro, 2003) semble plus ouverte :

La généralisation du terme « mixte » pour désigner, voire impulser, un type de fonctionnement social qui va dans le sens d'une plus grande intégration, non de séparation, des populations diverses, tant par des pratiques sociales nouvelles que par des représentations renouvelées, m'incite à tenter une première définition du mot et de la notion (...). La « mixité », nom abstrait composé grâce au suffixe productif *-ité*, permet de conceptualiser, sur un plan individuel et collectif, la volonté de vivre ensemble, qui est l'inverse de la ségrégation et du repli communautaire et national (Varro, 2003).

En somme, force est de constater que la notion de mixité est beaucoup plus difficile à définir que la notion de couple en soi. Alors que Varro tente d'impliquer la notion de fonctionnement social, l'erreur que chacun de ces auteurs commet est, à notre avis, de tenter de décrire la mixité en énumérant les critères descriptifs d'un individu (race, religion, etc.) qui le différencie de l'autre.

Nous préférons donc une définition plus ancrée dans la tradition systémique qui considère la mixité dans la transaction ou, en d'autres mots, quand l'interculturel se vit dans l'interrelation avec autrui. Rappelons-nous que la culture et la communication sont indissociables – la communication étant l'aspect actif (processus) de la structure culturelle, des codes (Winkin, 2006, p. 83). Cela nous amène à proposer notre définition de la mixité comme suit : une situation de communication qui renvoie à des systèmes de codes que les deux interlocuteurs

ne partagent pas et qui rend les comportements de l'*Autre* difficile ou impossible à prédire (Winkin, 2006).

Non seulement cette définition est moins limitative puisqu'elle permet de considérer la mixité dans tous ces aspects (socioprofessionnel, démographique, orientation sexuelle, etc.). Mais elle offre également la possibilité d'intégrer la notion de communication au terme mixité. Ce point de vue, que « communication et société » nous précèdent dans l'existence et sont imbriquées (Varro, 2003) l'une dans l'autre, est essentiel à notre recherche.

ESSAI 1

L'APPROCHE SYSTÉMIQUE POUR COMPRENDRE LA COMMUNICATION DANS LES COUPLES MIXTES

ESSAI I
L'APPROCHE SYSTÉMIQUE POUR COMPRENDRE
LA COMMUNICATION DANS LES COUPLES MIXTES

« Se rencontrer et s'unir, rien de plus facile, demeurer ensemble et vivre en paix, voilà le difficile. »

-Confucius

Le couple, particulièrement le couple malheureux est un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre; peu surprenant alors qu'on dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Le poète s'y intéresse, le cinéaste, le romancier, le thérapeute, le psychologue, le notaire, l'avocat, l'agent immobilier, le sociologue, pour n'en nommer que quelques-uns. L'être humain en général prend un vilain plaisir à analyser les dysfonctionnements amoureux de ses proches, les difficultés, les échecs. Il constate, analyse, réfléchit. Il tente de rentrer dans l'intimité des autres, pour la comprendre et ensuite protéger la sienne.

Lorsque je me suis décidée à partager avec mon entourage l'idée principale de mon mémoire de maîtrise, les réactions furent étonnantes. Tout le monde avait quelque chose à raconter. Un tel connaissait un tel qui avait vécu telle situation avec quelqu'un d'une autre culture; les histoires n'en finissaient plus. Mais en dressant l'inventaire, le bilan était plutôt sombre. Force fut de constater que les points de vue, les approches, les opinions se multipliaient. Chacun adoptait un angle différent qui semblait plutôt guidé par l'émotion et la prise de position que par le rationnel. Un éclaircissement s'imposait.

Mon intérêt pour le sujet prend ses racines entre mon propre vécu chargé de difficultés, de sentiments, d'obstacles et de questions et les cancans spontanés de mes proches. Bien que ce thème ait monopolisé maintes discussions libres à plusieurs reprises depuis quelques années, et que, comme Goffman, nous estimons que les interactions quotidiennes sont d'une richesse inouïe, s'arrêter là est trop limitatif (Winkin, 2006). Il faut également fouiller dans les bouquins, s'inspirer de la théorie scientifique pour reculer d'un pas et mieux voir la situation dans toute son ampleur en tentant de lui donner une crédibilité scientifique.

Problématique

Nous ne partons pas d'une problématique spécifique, tel un mémoire traditionnel cherchant à valider ou infirmer une hypothèse scientifique. Nous partons plutôt d'un constat général intuitif et d'un vécu comme source d'inspiration de cette recherche.

Le désir de comprendre l'interrelation entre les notions de couple, de communication et de culture est ce qui nous guide tout au long de notre parcours. Nous croyons fermement en l'importance d'éclairer le sujet avec un double regard : l'un qui est distancié parce que théorique, l'autre nous provenant de l'intérieur, et qui est introspectif. L'éclairage théorique sera donc accompagné d'exemples reliés à l'objet d'étude.

Même si notre intention est d'aborder le sujet de façon plutôt libre, il faut y appliquer une certaine rigueur scientifique pour qu'un vécu personnel devienne crédible. Comme toute recherche scientifique, les lignes qui suivront devaient découler d'une problématique clairement identifiée. Voici la nôtre.

Aucun couple n'est à l'abri de difficultés, voire d'obstacles. La vie à deux présente des défis incroyables qui touchent à la fois à l'aménagement de l'espace, à la fidélité et à la sexualité, à la nourriture et aux rites de repas, à la religion et aux croyances, à l'éducation des enfants, aux rapports à la famille et aux amis, à la tenue vestimentaire; la liste est longue. Chaque personne s'engageant dans une relation de couple amène avec lui son bagage : son vécu, ses préférences, ses valeurs, ses habitudes, ses croyances. Et ensemble, ils tentent de construire une vie commune.

Tout étant communication, prémisse sur laquelle nous reviendrons, une quantité infinie de messages est échangée quotidiennement et constamment. Intentionnés ou non, ces messages transitent via une multitude de canaux entre les deux personnes impliquées dans un couple. Si nous envisageons le couple comme un système dynamique et ouvert (le concept sera élucidé plus loin dans ce document) comprendre les principes de fonctionnement d'un tel système

constitue une valeur ajoutée à la vie de tout couple. Idéalement, nous aspirons à fournir une sorte d'intellectualisation thérapeutique du phénomène.

Si nous ajoutons la notion de culture, notre objet d'étude étant le couple mixte, il nous semble évident que les théories systémiques sur la communication interculturelle apportent un point de vue essentiel à notre compréhension de la vie d'un couple mixte et des difficultés encourues dans ce contexte.

En somme, quand on est acteur dans son rôle, on ne voit plus la scène, on en fait partie. Or, il est important, une fois la pièce terminée, de lire les critiques. Certes, cela pose l'éternel problème auquel le chercheur en communication fait face, c'est-à-dire qu'il ne peut jamais entièrement se dégager de son objet de recherche; qu'il est et sera toujours acteur social, possiblement engagé lui-même dans la relation qu'il tente d'objectiver, mettant en péril l'objectivité elle-même. Mais tant que nous sommes conscients de l'existence de ces contraintes et de ces limites, rien n'empêche l'observation, la narration, la lecture, la théorisation, la rationalisation et l'analyse du phénomène afin de mieux le comprendre et l'expliquer et espérons-le, de le vivre plus sainement.

Objectif et questions de recherche

Notre objectif général, énoncé brièvement plus haut, est de mieux comprendre et expliquer la vie des couples interculturels et leurs enjeux singuliers. C'est dans cette perspective que nous proposons d'utiliser la stratégie qui est d'appliquer des concepts et des théories à des exemples tirés de couples mixtes, en partie de notre propre vécu. C'est en fait cette démarche qui nous permettra d'atteindre notre objectif d'améliorer notre compréhension de la communication dans les couples mixtes.

Partant de la logique élaborée par la théorie générale des systèmes, on expliquera d'abord cette approche pour ensuite l'appliquer. Le premier essai se veut un survol des concepts pour comprendre la communication interculturelle en général, dans l'intention de les appliquer à des exemples de couples mixtes. Toujours en lien avec notre objectif de mieux comprendre,

nous utiliserons l'approche systémique émanant des travaux groupés par Yves Winkin sous l'école de la Nouvelle communication (Palo Alto) pour préciser la relation entre le social et l'individuel et pour réfléchir sur l'interaction en tant que transaction, dynamique qui n'a de sens qu'en lien avec un contexte particulier.

Ces travaux du groupe de l'école de Palo Alto permettent une lecture à la fois interactionniste et contextuelle qui est fort pertinente pour l'étude de la communication dans les couples mixtes. En effet, ce premier travail présente les systèmes humains comme étant ouverts et place l'intérêt de la recherche dans la transaction et dans l'interrelation entre les éléments interagissant de façon dynamique ; des concepts qui sont fort pertinents pour étudier la vie conjugale mixte.

Les questions que nous nous posons et qui nous guideront sont d'ordre général. Qu'est-ce qui nous échappe lorsque nous sommes impliqués de trop près dans notre objet de recherche? Quand nous sommes un participant dans une relation de couple mixte, et si nous pouvions nous détacher et en faire une analyse globale, que constaterions-nous ? Comment l'approche systémique permet-elle de vivre ce recul et de schématiser la vie de couple ? Comment fonctionne un système en général et, en particulier, celui du couple mixte ? En quoi l'approche systémique constitue-t-elle une approche pertinente pour étudier les notions de culture et de communication interculturelle; deux concepts essentiels à la compréhension de la communication dans les couples mixtes ?

Choix de l'approche

Notre choix d'approche est depuis longtemps établi. Il y a plusieurs années déjà, en lisant *La nouvelle communication* d'Yves Winkin, une simple phrase nous a interpellé qui jusqu'à ce jour nous suit et nous nourrit : *On ne peut pas ne pas communiquer* (Watzlawick, 1972). Cette phrase, quoique largement critiquée, nous semblait à l'époque une révélation, une précision incroyable et pleine de sens sur la communication.

Ces quelques mots ouvrent les portes sur une conception tout autre que le précédent (et bien connu) modèle du télégraphe, qui considère la communication comme un échange linéaire de messages intentionnés, verbaux, entre un émetteur et de récepteur (Winkin, 2001). Nous allions donc troquer un modèle trop réductionniste de la communication pour un modèle qui admet la complexité des phénomènes et les considèrent dans leur totalité.

Cette prémisse nous a indiqué que nous avons trouvé la complexité que nous cherchions. D'importants principes découlent de cette affirmation qui permet d'envisager la communication comme un ensemble illimité et indéfini de comportements, que nous émettons et recevons en continu lorsqu'en interaction et qui nous offrent de l'information en abondance à divers niveaux (Winkin, 2001).

C'est donc dans cette perspective intuitive, à la fois source de peur (quelle complexité !) et d'excitation intellectuelle, que nous nous sommes mis à percevoir et réfléchir sur le monde, particulièrement sur notre propre couple, en termes de systèmes.

La théorie générale des systèmes expliquée

L'approche systémique n'est pas une théorie spécifique à la communication, mais plutôt une théorie générale en sciences qui les chercheurs en communication se sont appropriés par la suite.

Jusqu'à la fin des années 1930, les théories scientifiques proposaient d'étudier les phénomènes en suivant les modèles de causalité linéaire. Depuis Descartes, deux présupposés guidaient la pensée scientifique. On considérait en premier lieu qu'un système pouvait se découper en composantes qui s'analysent individuellement et deuxièmement que les éléments peuvent s'additionner de façon linéaire afin d'en saisir la totalité (www.survey-software-solutions.com).

Une décennie plus tard, une nouvelle vision s'installe. Vers 1940, en réponse à cette théorie plutôt réductionniste de l'époque et dans le but d'unifier les sciences entre elles, Ludwig Von

Bertalanffy et son équipe proposent une nouvelle façon d'aborder la réalité. Ce nouveau modèle scientifique, issu des travaux de ce biologiste austro-canadien, est ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *théorie générale des systèmes*.

La théorie des systèmes a été récupérée par de nombreux chercheurs issus de disciplines variées qui ont contribué à son avancement. Vers la même époque, les travaux de Bela Banathy sur les systèmes écologiques, les apports d'Odum, Odum et Capra en management ou encore de Peter Senge en développement des ressources humaines en sont quelques exemples. Évidemment, l'un des domaines les plus reconnus pour avoir participé à l'avancement de cette théorie est la cybernétique. Nous n'avons qu'à penser aux écrits de Wiener, Ashby et Neumann, (avant Bertalanffy) ou encore à Gregory Bateson, Foerster et Maturana (après Bertalanffy) (http://en.wikipedia.org/wiki/Systems_theory).

Dans *La nouvelle communication*, Yves Winkin explique la provenance de cette théorie générale des systèmes.

Partant de l'observation que de très nombreuses disciplines réfléchissent en termes de systèmes d'éléments plutôt qu'en termes d'éléments isolés (système solaire, système social, système écologique), ces chercheurs se proposent de rechercher des principes qui s'emploient pour des systèmes en général, sans se préoccuper de leur nature physique, biologique ou sociologique (1981, p. 17).

La pensée systémique est une façon de concevoir le monde et de l'étudier. Ces théories offrent d'abord et avant tout une méthode pour aborder les phénomènes. Ainsi, certaines lois générales communes deviennent applicables à une variété de domaines, rendant cette théorie utilisable dans de nombreuses disciplines; en philosophie, en biologie, en économie, en mathématique, en communication et de manière plus concrète; en management, en ingénierie, informatique et en psychothérapie familiale.

Heylighen et Joslyn (1992) dans un article préparé pour le Cambridge Dictionary of Philosophy avancent une définition assez simple de la théorie générale des systèmes :

Systems theory is the transdisciplinary study of abstract organization of phenomena, independent of their substance, type or spatial or temporal scale of existence. It

investigates both the principles common to all complex entities, and the (usually mathematical) models which can be used to describe them (www.pespmc1.vub.ac.be/systheor.html).

La notion de ce qu'est un système a, depuis, beaucoup attiré l'attention. Une définition, quoique large, nous est présentée dans le texte *L'approche systémique des relations humaines*, dans *La nouvelle communication, document de parcours*. Ce regroupement d'auteurs dirigés par Paul Bleton avance qu'un système est « un ensemble d'éléments en interaction tel qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres » (Bleton, 1987, p. 23).

L'approche systémique applicable aux couples

L'approche systémique place la relation, l'interaction entre les éléments, au cœur de la théorie. Corrélativement, étudier et analyser des relations de couple impliquent dorénavant d'étudier et d'analyser l'interaction entre les partenaires impliqués plutôt que d'isoler chacune des personnes et de les considérer comme des éléments séparés :

Si l'on propose d'élaborer une analyse systémique des relations humaines, les objets qui constituent les éléments du système seront les individus en interaction. Les attributs qui sont des propriétés de ces objets seront leurs actions et leurs réactions, leurs attitudes, leurs rôles ou, d'une manière plus générale, leurs comportements. Et les relations entre les objets seront les interactions qui se développent entre les individus considérés (Télé-Université, 1987, p. 24).

Accepter cette prémisse exige de nous que l'on conçoive les relations de couple autrement qu'en adoptant la formule du « un plus un » (tel que c'était autrefois). Il devient impératif de visualiser le couple comme un système et, pour en comprendre le fonctionnement, il faut situer l'analyse au niveau de l'interaction entre les éléments qui le composent.

Subséquent, nous devons l'envisager dans son ensemble en nous inspirant de la phrase classique « le tout est plus que la somme des parties » (Winkin, 1981). En effet, en nous appuyant sur cette façon systémique d'aborder les phénomènes, nous serons en mesure de dégager les sous-concepts qui découlent de cet énoncé et les appliquer à des exemples

d'interactions qui se produisent entre deux partenaires engagés dans une relation de couple mixte, afin d'améliorer notre compréhension des couples mixtes.

Précision des concepts clés ; de l'explication à l'application

Il va sans surprises que chaque ouvrage traitant de l'approche systémique aborde la théorie en se positionnant légèrement différemment ou en modifiant quelque peu son lexique. Cependant, un certain nombre de concepts clés et de principes font l'unanimité dans la littérature. Trois idées directrices générales font consensus.

D'abord, les systémistes s'entendent sur le fait que les phénomènes doivent être appréhendés en termes des relations entre les éléments faisant partie d'un système. Dans ce sens, une étude ne portera pas sur un élément, mais sur l'importance de celui-ci dans son rapport aux autres éléments avec lesquels il interagit. En deuxième lieu, on considère que tout système comporte certains comportements communs, c'est-à-dire qu'ils ont des propriétés semblables, permettant d'admettre l'existence de modèles, d'étudier les éléments communs des phénomènes et de faire des liens entre les sciences. La dernière prémisse est donc corrélative à cette deuxième; la théorie des systèmes est complémentaire à la science. Elle n'est pas une théorie *d'une* science, comme la psychologie ou la sociologie par exemple, mais sert plutôt d'approche applicable à tout champ d'étude.

Au fil des années, tout un vocabulaire a vu le jour autour de cette théorie. Il est primordial de définir ces mots clés afin d'être en mesure de comprendre la théorie des systèmes, dans un premier temps et, dans un deuxième temps d'en saisir la pertinence dans le domaine des communications et, enfin, d'être en mesure de les appliquer au vécu d'un couple interculturel.

Le premier exercice consiste donc à élucider les deux notions relevant de l'approche systémique et qui sont à la base de notre double lecture proposée, soit l'interaction et le contexte. Si elles sont peu développées, c'est qu'elles apparaissent maintes fois au cours des

pages qui suivront et se préciseront peu à peu. Dans le deuxième exercice, nous examinerons les particularités des systèmes ouverts en interaction.

À la suite de ces deux premiers exercices, nous pourrons, dans un troisième exercice, examiner plus spécifiquement la pertinence de cette théorie pour élucider les principes de la communication interculturelle dans un contexte particulier, soit celui des relations de couples interculturels.

La lecture interactionniste

L'interaction, telle que mentionnée ci-dessus, est une notion centrale de la théorie des systèmes. Elle permet de se distinguer des modèles linéaires en proposant une approche beaucoup plus circulaire. Au lieu d'isoler un élément et de l'étudier, nous portons plutôt notre attention sur la transaction elle-même, l'interaction entre éléments :

[L'interaction] comporte, dans son étymologie même, l'idée d'une relation mutuelle, d'une action réciproque; elle suppose donc la coprésence (au moins à certains moments) des individus qui interagissent; elle suggère moins l'idée du vecteur linéaire du type stimulus-réponse (A agit sur B) que celle d'une boucle où les réactions de B influencent à leur tour A et où chaque comportement des protagonistes joue, selon le point de vue que l'on adopte le rôle de stimulus ou de réponse (Bleton, 1987, p. 24).

Dans une perspective plus spécifique à la communication, les auteurs ajoutent :

L'interaction implique la communication mais celle-ci est à entendre dans un sens large; elle peut être verbale ou non verbale : en situation de coprésence et de relation, tout comportement (qu'il soit vocal, gestuel ou postural) prend une valeur communicative. Dans cette perspective, l'interaction peut se définir comme une séquence de messages échangés par des individus en relation réciproque (Bleton, 1987, p. 24).

En bref, l'approche systémique propose qu'on étudie les rapports entre les éléments d'un système. L'interaction est la manifestation concrète d'un rapport ou encore la façon dont nous cultivons ces rapports, ces relations continues. Sans interaction, les rapports n'existent

pas. Nous ne nous interrogeons plus sur un élément que nous isolons, mais plaçons notre intérêt sur cet élément en interaction avec un autre ou des autres.

En lien avec la vie de couple, le fait d'étudier conjoint A ou conjoint B perd tout son sens. Conjoint A se mérite ce titre que s'il est en lien avec conjoint B. Il faut plutôt adopter la vision interactionniste qui nous permet de nous pencher sur les échanges, les transactions entre les conjoints à l'intérieur du contexte qu'est le couple. Voyons maintenant ce lien à travers la perspective interactionniste et ses implications contextuelles.

La lecture contextuelle

« Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour, défie l'univers et le temps; il se suffit, il réalise l'absolu »

Simone de Beauvoir

« Le vrai couple n'a pas d'ami et se suffit à lui-même. »

Félix Leclerc (Carcajou ou le diable des bois, 1972)

Ces paroles de Madame de Beauvoir et de Felix Leclerc sont-elles romantiques? Oui, peut-être. Mais elles sont loin de la réalité telle que proposée par les systémistes. Si ces auteurs croyaient sincèrement qu'un couple qui est heureux se suffit, ils seraient rapidement critiqués par les théoriciens systémiques qui croient plutôt au contraire. En fait, ces derniers postulent que les systèmes composés d'humains, tels les couples, sont généralement des systèmes ouverts (nous y reviendrons), donc en interaction constante avec leur environnement.

Parler d'un système ne signifie pas de se limiter à l'interne; il faut penser le système en fonction de son environnement et de son contexte. Dans cette perspective, la notion de contexte se définit sommairement comme étant « l'ensemble des éléments du milieu dont les attributs affectent le système ou qui sont affectés par lui » (Bleton, 1987, p. 24). Le contexte comprend autant l'environnement physique (au travail, à la maison, à l'épicerie) que symbolique (ensemble de normes culturelles et sociales).

Dans la situation du couple par exemple, le contexte peut avoir de multiples significations. Le contexte est un lieu physique; le partage de l'espace et l'aménagement de celui-ci. Un couple doit prendre des décisions sur la façon de décorer une maison, sur l'éclairage, sur la nourriture à préparer, etc. Birdwhistell, quant à lui, place l'importance davantage sur le contexte symbolique en considérant les notions de situation et signification (ainsi que code, règles, structure, processus) comme quasiment interchangeables. La signification que l'on attribue à un message a valeur de contexte. Quand on accorde une signification X à une information, c'est le contexte qui lui donne son sens.

La notion de contexte symbolique est très importante pour le couple, pour diverses raisons. D'abord, le contexte symbolique dans lequel évolue le couple permet certains comportements qui ailleurs ne seraient pas tolérés. Voilà une notion qui peut varier énormément d'un modèle adopté à un autre. Cela étant dit, à l'interne, on paramètre son couple pour lui attribuer une définition symbolique, ce qui fait que le contexte du couple peut varier énormément d'un individu à l'autre : est-ce que le couple est un symbole d'intimité amoureuse, de fidélité, de partage des dépenses, de mariage, de famille ? Est-ce une relation où les deux partenaires sont dépendants ou indépendants ? Est-ce qu'ils sont honnêtes ? Et ainsi de suite.

Outre le contexte interne, physique et symbolique, l'environnement externe est un enjeu fondamental à l'étude des relations amoureuses. Le regard de la famille, la perception de l'entourage, les rapports aux amis sont des facteurs d'interaction avec l'environnement externe qui deviennent des forces qui agissent sur le couple et font partie de celui-ci, si l'on considère le couple comme un système ouvert, notion sur laquelle nous reviendrons.

Alors qu'il peut sembler difficile de comprendre la notion de contexte, ce qui importe est surtout l'interrelation entre les contextes. Si nous avons paramétré notre couple d'une façon plutôt que d'une autre, c'est aussi en lien avec notre environnement externe, le contexte symbolique que nous connaissons : normes, valeurs, etc.

Il faut aussi considérer qu'il y a des niveaux hiérarchiques aux contextes et aux relations entre personnes ou entre personnes et leurs groupes. L'opinion des parents n'aura pas le

même impact sur le couple que l'opinion d'une cousine lointaine. Ce concept sera repris plus loin lorsque nous aborderons les propos de Bateson sur le contexte du contexte du contexte.

Lorsque le couple est composé de deux individus appartenant à des cultures différentes, cela constitue une importante partie du contexte symbolique interne comme un reflet de l'environnement externe. Cette notion soulève d'emblée quelques questions se rapportant au rapport entre culture et communication, fort pertinente à l'étude de la communication dans les couples interculturels. À titre d'exemple, voyons comment le contexte symbolique, culturel, a été un enjeu pour moi, Conjoint A, dans le couple que je formais avec Conjoint B.

Ayant vécu une relation de couple entre une personne « catholique-devenue-athée » et une personne de confession juive, un enjeu majeur a fait surface à plusieurs reprises au cours de la relation. Selon les principes de la religion juive, la mère de l'enfant détermine la religion de ce dernier. Né d'une mère juive, l'enfant est forcément juif. Né d'Autre, il n'est plus rien aux yeux de cette communauté. Devant une telle *croyance-guide*, la famille de mon conjoint juif, mettait d'énormes pressions pour que je me convertisse, afin de s'assurer que leur descendance soit de la même religion qu'eux. Il est donc probable, et tout à fait en ligne avec la théorie systémique, que les mécontentements de l'entourage, particulièrement ceux provenant de sources jugées significatives pour l'individu telle la famille, affectent le système.

« Deux personnes pour faire un couple heureux, ce n'est pas assez. »

Léo Campion (chansonnier français)¹

La citation de Léo Campion constitue une excellente référence à la notion d'environnement et de contexte. Alors qu'il y a certainement plusieurs interprétations possibles à cette citation prises hors contexte, ce que nous en retenons est le fait que, si l'environnement autour de nous n'est pas heureux, il risque de jouer un rôle affectant le bonheur même du couple.

¹ Si je me permets d'alimenter ce mémoire de diverses citations puisées ci et là, c'est que j'ai amorcé cet essai en affirmant que le couple a fait couler beaucoup d'encre (page 15). C'est donc en guise de soutien à mon propos que j'emprunte quelque peu naïvement ces citations avancées par divers auteurs, dans divers contextes. Cela permet également d'illustrer la dichotomie parfois présente entre des paroles romantiques, idéalistes, et la réalité du fonctionnement d'un système ouvert en interrelation.

La théorie générale des systèmes stipulant que des éléments du milieu affectent le système ou sont affectés par lui, cette citation s'insère parfaitement dans la logique de cette école de pensée. Plusieurs exemples tirés du quotidien illustrent ce propos. Il y a inévitablement un impact sur la vie d'un couple dont les familles ne sont pas consentantes à l'union et la renient, ne serait-ce qu'en obligeant le couple à choisir entre la famille et l'union. Nous pouvons aussi penser à un homosexuel qui ne s'affiche pas dans son milieu de travail : lorsque les conjoints sont invités à participer à des activités de bureau ou simplement lorsque qu'on jase de conjoints entre collègues, la relation entre partenaires, et entre collègues, est mutuellement affectée.

Les mots *affecté* ou *influencé* sont utilisés dans le sens large, mais non sans hésitations. Il faut les entendre dans le sens systémique et éviter de tomber dans les pièges du modèle linéaire. Effectivement, contrairement au modèle linéaire, le but de la théorie n'est pas de démontrer que facteur A (cause) agit sur facteur B (effet). Dans la perspective systémique, si on dit d'un phénomène qu'il est *affecté ou influencé*, c'est que l'on considère que tout système ouvert est en interrelation constante avec son environnement et que les interactions entre le système et son environnement sont des forces agissant de façon circulaire, s'affectant tour à tour. La famille a une influence sur la vie du couple, mais le couple a aussi une influence sur la famille.

Principes des systèmes ouverts appliqués aux systèmes humains

Cette notion de contexte n'existe que dans les systèmes ouverts. Bertalanffy avait introduit la notion de système ouvert versus système fermé. Un exemple d'un système fermé serait, par exemple, le système mécanique d'une voiture, alors que les systèmes humains sont généralement considérés comme des systèmes ouverts.

Un système ouvert signifie que les éléments du système communiquent constamment avec l'environnement et que « l'ensemble formé par un système et son contexte peut être considéré lui aussi comme un système [...] bref devenant un sous-système par rapport à la totalité englobante » (Bleton, 1987, p. 24).

Le système ouvert, et plus particulièrement encore le système ouvert d'interactions, a des particularités qui lui sont propres, notamment, la totalité, la rétroaction, la causalité circulaire et l'homéostasie. Dans le *Document de parcours de La Nouvelle communication*, qui regroupe les écrits de nombreux auteurs sous la direction de Paul Bleton, une brève définition de chacun de ces principes est offerte au lecteur. Voici un résumé de chacun de ces concepts.

La totalité

Puisqu'un système se définit comme un ensemble de relations, on ne peut l'aborder comme un simple agrégat d'éléments indépendants, il faut plutôt le considérer dans sa totalité. Ce principe implique qu'un système puisse comporter des caractéristiques communes, indépendantes des éléments qui le composent. Bref, un système n'est pas réductible à la somme de ses éléments.

L'étude du couple implique donc qu'on l'étudie comme un ensemble de facteurs qui sont interreliés. On ne peut isoler l'une des deux personnes, ni l'une des deux cultures, sans quoi la recherche perd tout son sens. Il faut l'envisager dans son ensemble. Ce que sont ou ce que font deux individus dans un couple, pris individuellement, n'explique pas ce qui se noue entre eux, ni comment cela se noue.

Fragmenter ce tout en traits de caractère ou en structures de personnalité revient au fond à les séparer les uns des autres, à nier que leurs comportements prend un sens particulier dans le contexte de cette interaction précise, et qu'en fait, le modèle de cette interaction se perpétue (Watzlawick, 1972, p. 157).

Le principe de totalité implique aussi qu'on ne puisse pas envisager les relations en termes linéaires ou unilatéraux mais qu'on doive y réfléchir en termes circulaires et de rétroaction. Comme l'avancent Bateson et Jackson, « le concept de totalité désigne cette imbrication des maillons de la triade stimulus-réponse-renforcement » (Watzlawick, 1972, p. 157). Dit simplement, l'élément individuel ne peut être considéré qu'en fonction du tout dont il fait partie.

Rétroaction et causalité circulaire (*feedback*)

« *Couple au sens mécanique du mot : système de forces parallèles et de sens contraires.* »

Pierre Baillargeon (Les médisances de Claude Perrin)

Dans une logique de causalité circulaire, versus linéaire, « chacun des comportements est pris dans un jeu complexe d'implications, d'actions et de rétroactions qui les relient à l'autre » (Bleton, 1987, p. 26).

La théorie des systèmes a complètement transformé la façon dont nous envisageons la causalité. Avant Bertalanffy, la causalité était traitée en termes linéaires, c'est-à-dire que « le changement est perçu comme un effet provoqué par une cause. On peut parler de causalité linéaire dans la mesure où il existe une relation directe entre la cause et l'effet » (Bleton, 1987, page 27). Par contre, en privilégiant l'approche systémique, on introduit la notion de boucle, ce nous qui amène à considérer les systèmes comme des ensembles dynamiques, fluides, ouverts sur l'environnement. La cause et l'effet peuvent s'influencer mutuellement et la relation entre éléments est toujours complexe.

Selon cette école, la notion du temps ne prend plus le même sens. Dans une logique linéaire, « le temps n'indique qu'un événement dans la chaîne causale qui mène vers X. Dans le modèle circulaire, le temps est un ingrédient essentiel pour distinguer les états du système qui ne seront pas les mêmes au moment T1, T2, T3 » (Bleton, 1987, p. 28).

Toujours suivant cette logique circulaire, le principe de rétroaction devient essentiel. La rétroaction peut être soit positive soit négative. Une rétroaction négative, terme emprunté à la cybernétique, a lieu par exemple dans le cas d'une machine qui aurait comme unique fonction d'entraîner une roue; la machine applique continuellement à la roue une force X, la vitesse de la roue augmente constamment. À un moment donné, on peut imaginer que la vitesse de la roue devienne trop grande pour ce que la mécanique est capable de supporter. Si nous supposons que cette machine est munie d'un dispositif de contrôle qui tente de maintenir une vitesse constante à la roue, lui offrant en quelque sorte un frein ou une force contraire pour la retenir, on parle de rétroaction négative (Bleton, 1987, p. 28).

La rétroaction positive, quant à elle, se définit comme suit :

Un changement dans le système conduit, par mécanisme de rétroaction, à un autre changement du même type. Ce mécanisme peut conduire à l'amplification des actions et à l'explosion du système ou au contraire à l'extinction des actions et au blocage du système (Bleton, 1987, page 28-29).

Prenons quelques exemples pour illustrer ce principe de rétroaction dans la vie d'un couple. Imaginons qu'une des personnes dans le couple vient d'un milieu où le repas est perçu comme un rituel. On s'assoit, on prend un verre, on tamise les lumières, on prend son temps et on mange lentement tout en discutant. L'autre personne, quant à elle, vient d'un milieu où le repas est beaucoup plus mécanique, il sert une fonction spécifique : se rassasier. On éclaire la pièce davantage, on mange rapidement et on parle peu. Lorsque le couple s'assoit pour partager le repas et que l'un allume les lumières, l'autre reprend le contrôle et les tamise légèrement. On applique une rétroaction négative qui permet de garder l'équilibre entre les deux façons de faire. Autrefois, le repas durait 20 minutes pour l'un et 2 heures pour l'autre. Aujourd'hui, il durera 1 heure pour les deux. Voilà le principe de rétroaction négative appliqué.

Un autre exemple qui illustre bien la rétroaction négative est puisé dans l'inventaire de mes propres expériences. Lorsque j'ai rencontré mon conjoint, d'origine juive, il mangeait du porc, ne lisait pas le Torah et participait assez rarement aux pratiques de cette religion, comme par exemple le jeûne de Yom Kippur. Au fil des années, j'ai remarqué qu'il ne mangeait plus de porc, qu'il lisait de plus en plus le Torah et qu'il adhéraît de plus en plus aux rites de sa religion. J'ai compris que le fait de vivre avec une non-juive le faisait craindre de perdre ses racines culturelles, religieuses et qu'il redoublait les efforts pour se « sentir » juif.

Nous en avons parlé à plusieurs reprises et il est apparu évident qu'il appliquait ce principe de rétroaction négative afin de maintenir l'équilibre. On pourrait naïvement calculer que pour lui, il fallait une certaine « quantité » de pratiques religieuses pour être confortable dans sa vie de couple. Voyant que je n'offrais aucun effort dans ce sens, que je ne contribuais

aucunement à rendre notre vie de couple juive ou du moins en partie juive, il sentit le besoin de compenser en redoublant ses efforts pour atteindre un niveau de confort acceptable.

Prenons maintenant un couple qui se dispute souvent au sujet de l'éducation de leurs enfants. En l'absence de l'autre, chacun inculque des valeurs différentes aux enfants. Lorsque chacun se rend compte du comportement de l'autre, ils s'accusent mutuellement, donnant naissance à une escalade, dont ils peuvent éventuellement perdre le contrôle. Nous pourrions aussi envisager le dialogue suivant comme exemple de rétroaction positive :

PARTENAIRE A : Tu viens avec moi souper chez mes parents ce soir ?

PARTENAIRE B : Non, ils ne m'aiment pas.

PARTENAIRE A : C'est toi qui ne les aimes pas, tu ne fais aucun effort pour être *sympa*.

PARTENAIRE B : Je ne vois pas pourquoi ce serait à moi de faire des efforts.

PARTENAIRE A : Ils ont toujours été *sympas* avec toi.

PARTENAIRE B : Et moi, j'ai toujours été *sympa* avec eux.

Cette conversation inventée démontre le principe de rétroaction positive dans deux sens. On voit s'amplifier les actions entre partenaire A et partenaire B mais on voit aussi cette même intensification qui se passe entre partenaire B et la famille de partenaire A. Il y a d'ailleurs d'excellents exemples de ce qui est illustré ci-haut, appelé la communication paradoxale, dans *Une logique de la communication* de Paul Watzlawick. Il utilise de nombreuses façons pour illustrer cette notion, notamment une analyse de couple. Ce propos sera examiné en détail au troisième essai.

L'homéostasie

« Un couple qui réussit, c'est un peu plus qu'un homme plus une femme, c'est un équilibre et un mouvement mystérieux. »

François Nourissier (journaliste et écrivain)

On ne peut aborder la notion de rétroaction sans parler du principe d'homéostasie.

C'est le caractère d'un système autorégulé : un tel système réagit à toute perturbation d'origine interne ou provenant de l'environnement par une série de mécanismes régulateurs qui ramènent l'ensemble à son état initial. [...] c'est ce qui leur permet de

préserver leur équilibre et leur survie dans un environnement changeant. [...] L'homéostasie est une caractéristique nécessaire des systèmes ouverts d'interaction qui leur assure une identité et une permanence à travers le temps; mais c'est aussi un mécanisme qui s'oppose au changement et qui peut donc, lorsqu'un système doit affronter des modifications internes ou contextuelles importantes, nuire à ses qualités adaptatives (Bleton, 1987, p. 26).

En anglais, on entend souvent, l'expression populaire portant sur la vie de couple : « *It takes two to Tango* ».* Certes, cela va quelque peu à l'encontre de Léo Campion et la notion d'environnement externe et de contexte, mais illustre bien ce qu'est l'homéostasie. Expliquée de façon imagée, on comprend que lorsqu'un des partenaires recule d'un pas, l'autre doit avancer. Si non, le couple perd l'équilibre.

Si une mère est très autoritaire, c'est probablement pour compenser les lacunes disciplinaires du père. Ou encore, il est possible que le père, trouvant la mère trop sévère, choisisse d'être peu disciplinaire. Le système cherche constamment à maintenir son équilibre en appliquant certains mécanismes de rétroaction (positive ou négative).

Ce survol des notions de base conclut les deux premiers exercices et ouvre la porte sur le troisième qui est d'examiner plus spécifiquement la pertinence de cette théorie pour élucider les principes de la communication interculturelle dans un contexte particulier, soit celui des relations de couples interculturels.

L'approche systémique pour étudier la communication

Si Bertalanffy et d'autres tenants de l'approche systémique ont travaillé à l'élaboration d'une théorie générale des systèmes, applicable à plusieurs disciplines, certains chercheurs ont plutôt appliqué cette théorie à leur champ d'étude. C'est ainsi que nous entrons plus précisément dans la vision de l'école de Palo Alto (aussi connue du nom la nouvelle communication) pour mieux comprendre leur application de cette théorie au domaine de la communication dans la perspective de fournir une analyse psychosociale de celle-ci.

* Traduction libre : Ça prend deux personnes pour danser le tango.

L'orchestre, vision de la communication

« Et le silence comme l'obscurité peut être doux; le silence est un langage. Les couples ont de bonnes raisons de ne pas se parler. »

Hanif Kueishi, écrivain

D'un point de vue traditionnel, en ligne avec le modèle linéaire, la communication interpersonnelle fut longtemps étudiée en adoptant une vision télégraphique :

La première image qui vient à l'esprit lorsqu'on parle de communication, c'est celle de la flèche allant d'une personne à l'autre. La flèche évoque la transmission intentionnelle d'un message, le plus souvent verbal, d'un émetteur à un récepteur. Qui peut à son tour devenir émetteur, et ainsi de suite (Winkin, 2001, p. 25).

Suivant la même logique que les théoriciens systémiques, qui estimaient que les modèles linéaires étaient trop réductionnistes, les penseurs de l'école de Palo Alto, notamment Gregory Bateson et R. Birdwhistell ont proposé une vision orchestrale de la communication, qui remplacerait le modèle du télégraphe. En 1951, Bateson, anthropologue d'origine anglaise, offre une première esquisse de cette façon de conceptualiser la communication :

La communication ne se rapporte pas seulement à la transmission de messages verbaux, explicites et intentionnels; telle qu'utilisée dans notre acception, la communication inclurait l'ensemble des processus par lesquels les sujets s'influencent mutuellement. Le lecteur reconnaîtra que cette définition est basée sur la prémisse que toute action et tout événement offrent des aspects communicatifs, dès qu'ils sont perçus par un être humain (Winkin, 2001, p. 55).

La communication ne sera donc plus envisagée comme une joute de ping-pong où tour à tour les joueurs s'emparent de la balle et la renvoient. Nous pouvons non seulement être simultanément émetteur et récepteur, mais tout comportement a dorénavant une valeur communicative, qu'il soit intentionnel ou non.

Dans cette perspective, si partenaire A choisit de passer de plus en plus de temps avec ses amis et diminuer le temps qu'il consacre à sa vie en couple, ce comportement est porteur d'un message. Il s'agit là d'une communication qui prend un sens. Il y a certes, plusieurs façons d'interpréter ce comportement, il faut éviter la conclusion rapide qu'elle est malheureuse et

ne veut plus partager son temps avec son concubin. Il se peut que ses amis se sentent négligés, il se peut qu'elle vive certaines difficultés au travail et que ses amis soient issus du même milieu de travail, etc. Nous reviendrons sur l'interprétation du sens en deuxième partie, retenons d'abord que tout comportement devient de la communication lorsque en présence d'au moins une autre personne.

C'est ainsi que le mouvement des yeux, la proximité, la tenue vestimentaire, la posture, le ton de la voix, font tout autant partie du processus de communication. Un homme qui murmure doucement dans l'oreille de son partenaire *je t'aime* n'a pas la même signification que s'il le marmonne distraitement en lavant la vaisselle. Suivant cette logique, le fait qu'un des conjoints dans un couple ne veuille plus participer aux rencontres familiales de l'autre fait partie de ce qu'on appelle au sens large, la communication. Les vêtements qu'on choisit sont porteurs de sens. La distance à laquelle nous nous plaçons lorsque nous discutons avec quelqu'un fait partie du processus communicationnel à étudier. La manière dont nous faisons la vaisselle peut être révélatrice de notre état d'âme à cet instant.

« Communiquer c'est aussi entrer dans l'orchestre. À l'image du musicien et de son orchestre, chacun devra jouer en s'accordant avec l'autre; en fait c'est par l'observation que l'acteur procède à l'élaboration de sa propre partition » (Stoiciu, 2006, p. 107). Ces écrits de Gina Stoiciu, dans *Mise en scène de la communication*, résument bien les travaux de Goffman qui ont grandement contribué à faire avancer cette vision orchestrale.

Comme les autres tenants de la Nouvelle communication, Goffman considère que :

[...] les acteurs sociaux participent à un système où tout comportement livre une information socialement pertinente. Tout geste, tout regard, tout silence, s'intègre dans une sémiotique générale. (...) Il se passe toujours quelque chose sur la scène de la présentation de soi. (...) Le comportement (fondement d'un système général de la communication,) est régi par un ensemble de codes et de systèmes de règles. Des relations syntaxiques unissent les actions de diverses personnes mutuellement en présence. (...) Le hasard ou l'expression personnelle ne sont pas là où on les attend; une partition visible « orchestre » les rencontres « fortuites », les échanges « spontanés », les conversations « banales » (Winkin, 1981, p. 101).

Mais Goffman amène aussi sur la table la notion d'engagement en relation avec cette vision orchestrale. « L'engagement rend prévisible la nature des interactions entre les acteurs. On s'engage par l'habillement, l'expression du visage, les gestes et les paroles » (Stoiciu, 2006, p. 108). Dans ce sens, Goffman avance qu'il « existe donc un symbolisme corporel, un dialecte des attitudes et des gestes individuels, qui tend à susciter chez l'acteur ce qu'il suscite dans son entourage – l'entourage ne comprenant que les personnes qui se trouvent en sa présence immédiate et celles-là seulement » (Winkin, 1981, p. 267).

Sur ce dialecte corporel qu'il considère *conventionnalisé* et normalisant, Goffman avance que « il existe, d'une manière caractéristique, une obligation de transmettre certaines informations en présence d'autrui, et une obligation de ne pas en transmettre d'autres » (Winkin, 1981, p. 269). Ce dialecte corporel, est en fait, un dialecte de l'engagement. « En présence d'autrui, l'individu va inévitablement transmettre des informations sur la façon dont son engagement se répartit entre différents actes et que la manifestation d'une certaine distribution est obligatoire » (Winkin, 1981, p. 272).

Le couple peut être très intéressant à étudier, comme illustration de cette thèse sur l'engagement. Vu de l'extérieur, imaginons-nous dans une salle d'attente à l'hôpital. Personne ne parle. Or, il est fort probable que simplement en observant, nous puissions être en mesure de deviner quelles personnes forment un couple, versus qui n'en sont pas un, uniquement par les informations qu'ils livrent malgré eux : la proximité à laquelle ils se tiennent, leurs regards, etc. De même, certains codes qui agissent en normalisateur font en sorte que le couple ne se comportera pas de la même façon en public que les deux personnes dans leur intimité, par exemple.

Pris de l'intérieur, les deux partenaires lorsqu'en interaction, même dans leur intimité, témoignent l'un envers l'autre, d'un niveau d'engagement. Deux conjoints qui écoutent la télévision sont-ils proches ? Se tiennent-ils par la main ? La façon dont les conjoints s'embrassent (ou non) en arrivant de travailler par exemple ? Le ton qu'ils utilisent en se parlant : doux et tendre ou dur et réprobateur ?

Tous ces éléments à considérer nous amènent sur une difficulté que pose la vision orchestrale de la Nouvelle communication. Devant cette conception que tout est communication et que les messages qu'on peut transmettre sont infinis, continus, simultanés, on remarque un obstacle majeur d'épistémologie qu'on ne peut pas passer sous silence. Afin de s'éloigner d'un modèle réductionniste, nous avons proposé l'autre extrême qui est un modèle fort complexe. Pour cette raison, ce modèle s'est, lui aussi, attiré quelques critiques.

Certes, il est plus près de la réalité, à notre avis, mais demeure hautement difficile à appliquer. Selon les prémisses de la vision orchestrale, tout observateur laissera certains détails lui échapper, car l'étude de la communication implique qu'on étudie tout et cela s'avère impossible. Mais il s'agit là d'une façon de réfléchir sur la communication, de la conceptualiser et de l'analyser, ce qui constitue une richesse qu'on ne peut négliger.

Propositions pour une axiomatique de la communication

« Dans un couple, et à plus forte raison lorsqu'il est sur le point de se séparer, il est rare que les deux partenaires soient au même niveau. »

Jean-Michel Ribes, (Batailles)

Une quinzaine d'années après les premières conceptions de Bateson sur la communication, Paul Watzlawick, psychologue et sociologue, et ses collègues dévoilent leurs propositions pour une axiomatique de la communication. Il s'agit des cinq propositions théoriques : 1- Il est impossible de ne pas communiquer, 2- Indice et ordre; contenu et relation; communication et métacommunication, 3- Communication digitale et analogique 4- Symétrie et complémentarité, et 5- Le contexte; la différence qui fait la différence. Ces cinq prémisses et d'autres tirés du livre *Une logique de la communication*, seront reprises et utilisées pour l'analyse de cas qui figure au troisième essai.

La première idée clé est assez claire en soi, nous l'avons abordé ci-haut. Si tout comportement a dorénavant une valeur communicative, il devient impossible de ne pas communiquer. Le silence devient un comportement porteur de message pouvant être aussi simple que *je n'ai pas envie de parler, je n'ai pas envie de te parler ou j'ai mal à la gorge.*

Le deuxième concept renvoie à la notion des niveaux de sens des messages. Bateson utilise les termes indice et ordre, Watzlawick, contenu et relation, et les deux s'entendent sur les notions de communication et métacommunication. Cela revient à dire que le message n'existe pas simplement à l'état brut, il fait partie d'un contexte, d'une relation ou d'un cadrage.

Si l'on demande un service à son conjoint, le sens est fort différent que si un patron demande un service à son employé. Ou encore, supposons partenaire A qui est engagé dans une conversation avec partenaire B et que leurs opinions divergent. Partenaire A élève la voix. Non seulement ce comportement risque de modifier le comportement de partenaire B, mais il s'agit d'une métacommunication. Les paroles, les mots émis (l'indice de Bateson ou le contenu de Watzlawick) font partie d'un second message, le fait de crier ou d'élever la voix, (l'ordre de Bateson ou la relation de Watzlawick) qui englobe l'information transmise au premier niveau. Bref, vous avez peut-être dit à votre conjoint, *Je ne suis pas d'accord* mais en criant, vous insinuez que non seulement vous n'êtes pas d'accord, mais que vous êtes aussi fâché.

Le troisième concept, la notion de communication digitale versus analogique, vient renforcer le deuxième. Yves Winkin explique :

La communication analogique serait ainsi un mode de communication sur les relations, tandis que la communication digitale serait un mode de communication sur les choses (sur le contenu). Tout message impliquerait ces deux modes complémentaires d'information (Winkin, 2003, p. 62)

Plus précisément, dans la Nouvelle communication, on peut lire :

[...]Les deux modalités de communication seront définies comme digitales si la communication s'établit grâce à un signe dont le rapport avec la signification donnée est de pure convention, et comme analogiques si elle se fonde sur des signaux qui ont un rapport immédiat évident avec ce qu'elle signifie par le biais d'une ressemblance ou d'une symbolisation. La communication digitale ne peut passer qu'entre individus qui ont appris la signification du code utilisé alors que la communication analogique peut s'établir sans apprentissage, par perception imagée [...] (Bleton, 1987, p. 50).

Ensuite, la conception orchestrale implique la notion de symétrie et de complémentarité comme étant les deux modèles de l'interaction. Bateson fait une distinction entre les deux types de systèmes de relations. Les relations symétriques sont celles « où les partenaires s'engagent dans une spirale fondée sur un accroissement de l'ampleur d'un même comportement » (Winkin, 2003, p. 63) et les relations complémentaires sont celles « où les partenaires forment ensemble une entité bipolaire » (Winkin, 2003, p. 63). Dans un modèle comme dans l'autre, le système peut maintenir un état de stabilité ou peut éclater.

Dans une situation de couple, voici une illustration du modèle symétrique. Partenaire A travaille énormément, passant dix, douze ou quatorze heures par jour au boulot. Partenaire B décide donc d'augmenter le nombre d'heures qu'il passe au travail afin que partenaire A ne sente pas qu'il est le seul à travailler. La même situation inversée devient un exemple du modèle complémentaire. Dans un ménage où partenaire A travaille énormément, partenaire B décide de réduire les heures qu'il passe au travail afin d'être plus disponible pour veiller aux tâches domestiques.

Dans la Nouvelle communication, on stipule que l'analyse des types d'interaction permet de prévoir les comportements. On doit d'abord déterminer si une relation est complémentaire ou symétrique, mais « il ne faut pas prendre comme unité de base le comportement mais la transaction » (Bleton, 1987, p. 54). L'essence même de la théorie des systèmes, et son interprétation de l'école de Palo Alto en lien avec la communication, réside dans le fait que l'action, le comportement isolé n'a aucune valeur : c'est une lecture interactionnelle qui nous intéresse.

Ainsi, une transaction symétrique survient quand le message est similaire au premier et une transaction complémentaire quand le message est différent du premier. Selon cette prémisse, on codifie les transactions pour analyser les interactions afin d'élaborer une typologie générale des transactions complémentaires et symétriques. Il y a trois positions par rapport à l'autre : supérieur, inférieur ou symétrique.

Il faut donc que chaque transaction entamée dans la vie de couple réponde à une logique de comportement pour éviter l'éclatement, la rupture de l'échange ou la remise en cause du modèle d'interaction. Si votre conjoint pose une question et que vous ne répondez pas, l'échange est rompu. Si l'on sait qu'un tel couple privilégie particulièrement le modèle de la communication complémentaire, chaque transaction qui part d'une position supérieure doit être suivie d'une transaction provenant d'une position inférieure. A pose une question, B doit répondre. A donne un ordre, B doit l'exécuter. Si B n'adopte pas le comportement prévu, le système devient à risque.

La cinquième proposition pour une axiomatique de la communication est la notion de contexte – une notion non seulement très importante pour les tenants de la Nouvelle communication, mais aussi une notion primordiale pour l'étude des couples mixtes. Bateson, qui au cours de sa vie a beaucoup travaillé sur l'idée de contexte, de structures qualitatives et de signification, propose cette définition du contexte :

Nous pouvons considérer le « contexte » comme un terme collectif désignant tous les événements qui indiquent à l'organisme à l'intérieur de quel ensemble de possibilités il doit faire son prochain choix (Winkin, 2003, p. 65).

Deux importantes constatations en rapport au contexte sont essentielles à retenir. Un premier constat est que les contextes suivent une logique hiérarchique et un deuxième est qu'un message n'a de sens qu'en rapport avec son contexte. Suivant ces deux énoncés, la nature de la communication s'explique par le contexte et non par le message lui-même (Winkin, 2003).

Prenons l'exemple suivant pour démontrer ces énoncés. Un couple est formé de deux personnes, A et B. Si nous schématisons simplement les contextes d'appartenance de chacun, nous pourrions dire que A appartient à une famille juive, qui fait partie de la culture séfarade juive, qui fait partie de la société Israélienne. B est née catholique, est devenue athée, fait partie d'une famille catholique non pratiquante, qui elle, fait partie de la culture québécoise francophone.

Le couple va souper chez un ami et A annonce qu'il ne mange pas de porc. Si on ne connaît pas le contexte, on comprendra certes le niveau premier de l'information et on ne lui servira pas de porc. Mais, on peut aussi supposer qu'il est végétarien ou encore qu'il n'aime simplement pas le porc. Si on connaît le contexte, le sens devient tout autre. B exprime un métamessage de deuxième niveau en disant qu'il est issu d'une famille qui ne mange pas de porc et fournit des informations sur le contexte du contexte familial en disant aussi qu'il est juif, croyant et qu'il adhère à certaines pratiques religieuses, telles que ne pas manger de porc. Le message a donc un sens à plusieurs niveaux de sens en fonction du contexte.

Cet exemple est banal en soi mais permet d'illustrer la notion de contexte et l'aspect déterminant qu'il a sur la communication. Si A ne mange pas de porc, c'est qu'il fait partie d'un système relationnel extérieur au couple qui fait en sorte qu'il adopte certains comportements. Alors que le but n'est pas d'élucider spécifiquement d'où vient cette décision de ne pas manger de porc, on voit qu'il fait partie d'une famille qui ne mange pas de porc, qui appartient à une religion qui ne mange pas de porc. Alors qu'il est dans une relation de couple, son comportement indique clairement la présence d'un contexte plus vaste que ce qui se passe dans l'intimité de son couple. La nourriture que préparera le couple en sera affectée.

Parallèlement, si un couple, A et B, va souper chez un ami et que les deux partenaires appartiennent à des familles catholiques vivant en société québécoise et que A annonce qu'il ne mange pas de porc, la présomption qu'il est végétarien ou qu'il n'aime pas le porc a plus de sens en rapport au contexte.

Pour conclure sur la vision orchestrale de la communication, sept dimensions de la communication orchestrale sont suggérées par Yves Winkin dans *Anthropologie de la communication*, permettant de se distinguer de la communication télégraphique :

1-La communication est conçue comme une activité sociale, où chaque message transmis renvoie à une matrice beaucoup plus vaste, comparable dans son extension à celle de la culture et donc comprenant un ensemble de codes et de règles qui rendent possibles et maintiennent dans la régularité et la prévisibilité les interactions et les relations entre membres d'une même culture. Cette matrice nommée communication sociale est permanente, considère l'individu en tant qu'acteur social et permet à l'action de l'individu de s'insérer dans une continuité.

2- La participation à la communication s'opère selon de multiples modes, verbaux ou non verbaux, ce qui fait qu'on s'intéresse davantage au contexte ou à la signification qu'au contenu ou à l'information.

3- L'intentionnalité ne détermine pas la communication.

4- La communication est considérée comme une construction notionnelle (*construct*) permettant une étude interdisciplinaire de la dynamique de la vie sociale.

5- La communication est un vaste système intergénérationnel; les interactions de la vie quotidienne n'en sont que l'activation, chaque acteur social ayant progressivement appris certains des codes et 'programmes » de son groupe, de sa classe, de sa communauté.

6- Le chercheur fait nécessairement partie du système qu'il étudie, qu'il travaille ou non dans sa propre culture.

7- Le *construct* « communication sociale » se laisse appréhender par l'image de l'orchestre; les membres d'une culture appartiennent à la communication comme les musiciens participent à l'orchestre (Winkin, 2001).

L'approche systémique et la communication interculturelle

Communication et culture, ces termes font peur, il faut l'avouer. Concepts intangibles qui posent de nombreux problèmes en termes de définition, de méthodologie, de consensus; certains chercheurs y ont consacré leur vie entière. L'étude de la culture au sens large semble poser un malaise important au sein de la communauté scientifique. Certains ont essayé de la décrire et d'énumérer les champs qui en font partie, telles les normes, les codes de conduite, les croyances, etc., d'autres ont tenté d'en comprendre les effets. Quelques chercheurs ont essayé d'établir des échelles pour les comparer les unes aux autres. Tantôt on parle de structure, tantôt de significations partagées. On l'aborde en termes de produits de l'homme on en parle encore de langue. On parle de pouvoir, de rôles, de vision du monde. On parle beaucoup de cet objet, mais on parvient difficilement à s'entendre.

Il faut donc choisir. L'approche systémique offre un point de vue sur la culture et une manière de l'étudier fort différente de ce qui est suggéré ci-dessus. Pour cette école dont les tenants croient que tout est dans l'interaction, la transaction ou la relation, corrélativement, la

culture se situe dans cet échange. On étudie donc culture et communication comme des concepts inséparables.

« Dans un couple, il ne suffit de se parler, il faut s'entendre »

Jean-Paul Dubois, écrivain

Cette citation me rappelle un incident qui aujourd'hui me fait sourire et qui sert de préambule à une section consacrée à expliquer la communication interculturelle. L'histoire se déroule dans le premiers mois de ma relation avec mon conjoint israélien. Il était au téléphone alors que je tentais de lui parler. Il se retourna vers moi et me fit un signe de la main, en regroupant les bouts de ses cinq doigts et bougeant son poignet de haut en bas.

Étant peu familière avec ce geste et croyant qu'il s'agissait d'un geste obscène, j'ai instinctivement répondu par le geste bien connu en Amérique du Nord qui consiste à présenter son majeur. Pas très joli, certes, mais il avait communiqué un message qui pour moi avait une signification tout autre que celle qu'il pensait produire. Impossible de s'entendre lorsque le sens voulu par l'émetteur est différent de celui interprété par le récepteur.

J'ai par la suite compris que c'était un geste très commun en Israël, qui signifie qu'on demande à notre interlocuteur d'attendre un moment. Ce geste est en fait l'équivalent d'élever son index en étirant son bras vers quelqu'un pour lui dire d'attendre un moment. J'ai aussi appris quelle était la réponse adéquate à ce geste; hocher la tête de haut en bas, tout simplement, faisait l'affaire. À ce sujet, le linguiste Sapir avance, en prenant l'exemple des gestes, que :

L'individu et le social s'y mêlent inextricablement; néanmoins, nous y sommes extrêmement sensibles, et nous y réagissons comme d'après un code, secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous. Ce code ne se rattache pas à l'organique [...] il est aussi artificiel, aussi redevable à la tradition sociale que la religion, le langage et la technique industrielle. Comme toute conduite, le geste a des racines organiques, mais les lois du geste, le code tacite des messages et des réponses transmis par le geste sont l'œuvre d'une tradition sociale complexe (Winkin, 1981, p. 64).

Il faut se parler (communiquer), il faut s'entendre au sens physique du terme mais il faut tout autant se comprendre pour s'entendre au sens symbolique du terme, Il faut que le code soit partagé pour que le sens le soit. Alors que certains chercheurs ont tenté d'étudier la communication et la culture séparément, les chercheurs de la Nouvelle communication, proposent le contraire, c'est-à-dire de les considérer comme des concepts interreliés.

Pour reprendre une expression de Hall, « la culture est communication ». Il avance clairement dans ses ouvrages que la culture est communication et que la communication est culture et envisage « la culture comme un ensemble de codes décomposables et analysables [et avance que] toute interaction obéit à des règles » (Winkin, 1981, p. 88).

Birwhistell, quant à lui, adopte une position légèrement différente à Hall, postulant que « la communication est [plutôt] l'aspect actif de la structure culturelle » (Winkin, 2003, p. 71). Il poursuit en disant que « la culture et la communication sont des termes qui représentent deux points de vue ou deux méthodes de représentation de l'interrelation humaine (interconnectedness), structurée et régulière. Dans « culture », l'accent est mis sur la structure; dans « communication », sur le processus » (Winkin, 2003, p. 72).

Dans le même sens, Gudykunst, auquel nous nous référerons en deuxième partie, propose que la culture ne doit pas être étudiée séparément de la communication, l'une allant de pair avec l'autre :

Communication and culture reciprocally influence each other. The culture in which individuals are socialized influences the way they communicate, and the way that individuals communicate can change the culture they share over time (Gudykunst, 1997, p. 328).

Ces trois auteurs renforcent la thèse stipulant l'impossibilité d'étudier la communication et la culture séparément. Inutile d'isoler les deux, elles sont intrinsèquement reliées, que ce soit dans une relation de couple ou ailleurs. À l'appui de cette position, l'exemple du geste mal compris narré ci-dessus sert bien à démontrer plusieurs des notions abordées depuis le début de cet essai.

Culture, communication et couple ; l'exemple du geste « obscène »

D'abord, c'est l'interaction (le geste incompris) qui est l'événement qui intéresse, à partir du moment où une réflexion apparaît chez partenaire A, qu'il la code et la traduit en message physique pour transmission, jusqu'à ce que partenaire B le reçoive et l'interprète et y réponde. Ici, il s'agit d'un message intentionnel, mais dans le cas où le geste n'est pas intentionnel on omettrait la partie de penser le geste.

Ensuite, le fait qu'un des deux partenaires ne comprenne pas le sens du geste renvoie aux notions de contexte et de contexte du contexte ou, dit autrement, à la notion de culture. L'interaction, le message qu'a tenté de transmettre interlocuteur A a perdu son sens car il a été transmis à quelqu'un qui ne connaissait pas les règles de la culture. Afin qu'interlocuteur B en comprenne le sens, il faut qu'il retrace le contexte duquel il provient, et possiblement le contexte du contexte. Non seulement les interlocuteurs ne partagent pas le même code, car ils ne sont pas familiers avec les mêmes contextes, mais le message fournit aussi de l'information *sur* les contextes.

Le code secret, tel qu'énoncé par Sapir et retravaillé par Birdwhistell prend tout son sens dans l'énoncé ci-haut. Ce code secret ne peut être compris que dans un contexte spécifique qui renvoie à l'aspect social, comme je l'ai éventuellement appris en vivant plus tard en Israël. Deux individus qui ne partagent pas une signification socialement établie perdent le sens du message, mais lorsque j'ai appris les règles, ce code secret provenant du contexte, j'ai pu interpréter correctement le sens et réagir de façon adéquate.

Ce principe est plus simple à illustrer dans le cas d'une langue. Si vous allez en Chine et ne comprenez pas les paroles qu'on vous adresse, c'est assez limpide. Mais supposons que vous allez en France et que le ton de la voix vous choque – voilà des subtilités beaucoup plus difficiles à nommer et par conséquent à maîtriser. Alors que mon conjoint et moi parlions l'anglais, ce code partagé, et que nous connaissions tous les deux le geste utilisé, pour l'un il s'agissait d'un message obscène; pour l'autre, pas du tout. À la fin du deuxième essai, nous

aborderons quelques notions clés utiles pour améliorer nos compétences interculturelles et éviter de telles situations.

Revenons brièvement à la prémisse que tout est communication. Tout événement, tout comportement d'un interlocuteur renvoie à *son* code social et si ce code n'est pas compatible à celui de l'autre, le terrain devient propice aux mésententes, au même titre qu'une langue qu'on ne comprend pas. Nous y reviendrons en détail dans le deuxième essai. Birdwhistell appuie cette notion en proposant que les significations émergent d'un processus où on évalue le contexte et on fait des choix :

La production et la compréhension de la signification sociale d'un mouvement du corps s'appuient de façon égale sur la compréhension du code et la saisie du contexte qui choisit parmi les possibilités offertes par le code (Winkin, 2003, p. 82).

En ligne avec cette vision d'une communication comme performance de la culture (Birdwhistell), Goffman avance « l'idée de base qu'une interaction entre deux personnes n'est jamais seulement une interaction, c'est-à-dire une simple séquence d'actions / réactions limitée dans le temps et dans l'espace ; c'est toujours aussi un certain type d'ordre social » (Winkin, 2003, p. 113). Dans cet aspect, la communication entre deux personnes devient un va et vient entre l'ordre social et l'ordre de l'interaction. L'interaction peut donc se lire d'un point de vue social et le social est fondé sur l'interactionnel.

Cela permet d'appliquer la double lecture possible que nous évoquions ci-haut, telle que rendue possible par la perspective interactionniste. D'un côté, la notion de culture suppose un certain déterminisme qui nous renvoie aux normes, aux apprentissages, aux codes culturels. D'un autre côté, les échanges, l'action / rétroaction, suggèrent qu'on doive faire une lecture transactionnelle. C'est effectivement cette combinaison qui devient intéressante comme vision à adopter, notamment dans l'étude du couple interculturel.

Birdwhistell contribue à l'étude de la communication et la culture, la notion de prévisibilité, importante pour comprendre ce qu'est la vie sociale et son rapport à l'interaction interpersonnelle. « La vie sociale est [en fait] fondée sur la capacité des membres d'une

communauté à prédire, dans le très court terme de l'interaction comme le moyen terme de la relation, le prochain mouvement : geste, parole, regard ; action, réaction, décision, des uns et des autres » (Winkin, 2003, 118). En utilisant le même exemple du geste incompris énoncé ci-dessus, je n'avais clairement pas prévu le comportement, et lui-même n'avait sûrement pas anticipé ma réaction, déstabilisant l'interaction. Pour emprunter l'analogie à l'orchestre, nous ne jouions plus la même partition.

En effet, chaque partenaire d'un couple entre dans sa relation avec son bagage culturel, plutôt exprimé dans les recherches d'Edward T. Hall qui énonce que certains déterminismes culturels font surface dans l'interaction. La communication devient véhicule de notre culture et c'est dans les échanges qu'on peut noter qu'on est porteur de différentes cultures.

Goffman, par contre, nous permet de comprendre qu'un couple doit aussi se livrer à des exercices d'improvisation et de négociation, malgré ce déterminisme. Il faut aussi admettre la valeur de la transaction comme mécanisme qui rend tout système dynamique. Ainsi, un couple pourrait s'inventer une culture hybride qui découle du fait qu'ils s'accordent l'un à l'autre, tel un instrument de musique.

Pour conclure, supposons quatre personnes qui s'assoient à une table pour jouer aux cartes, sans avoir le droit de se parler. Chacun s'est fait expliquer les règles du jeu par une personne extérieure à la joute. L'un a appris que les as sont les plus forts, l'autre que ce sont les plus faibles. Pour l'un, le deux est frimé, pour l'autre ce sont les quatre et ainsi de suite. Le jeu commence. Chacun joue selon les règles qu'on lui a montrées. La situation deviendra rapidement insoutenable, le chaos s'installera. Dans ce sens, Ward Goodenough définit la culture comme étant « tout ce qu'il faut savoir ou croire pour se conduire d'une manière acceptable pour les membres de cette société, et ce dans tout rôle qu'ils accepteraient pour chacun des leurs » (Winkin, 2003 p. 127).

C'est par ce long détour qu'Yves Winkin en arrive à une anthropologie de la communication, basée sur les travaux de Hymes, Birdwhistell, Goffman et Goodenough. Il propose donc de ne pas voir de la communication partout, mais de privilégier une approche « dite *sociale* de

la communication [qui] consiste en l'adoption d'un cadre général de référence » (Winkin, 2003, p. 128). Ainsi, « utiliser un cadre *communicationnel* c'est tenter de réfléchir sur les données effectivement recueillies en termes de niveaux de complexité, de contextes multiples, de systèmes circulaires ; c'est encore concevoir derrière les conduites un ensemble de règles organisées en codes [et de] voir les divers aspects de la vie sociale » (Winkin, 2003, p. 128).

On se met donc à réfléchir à la communication en termes de performance de la culture, la performance selon Winkin signifiant l'accomplissement d'un acte par son énonciation même. En utilisant le mot performance, on rend compte d'actes et d'événements beaucoup plus tangibles. On parle dorénavant de performance interactionnelle et on analyse la performativité elle-même. Tout devient cérémonie.

L'approche systémique avance une théorie sur la communication interculturelle en effleurant à peine les notions de normes, de croyances, de rôles, de distance, de vision du monde, etc. On ne cherche pas à en décrire les composantes mais plutôt à savoir quand sommes-nous en présence d'une culture autre que celle dont nous connaissons les règles, que ce soit culture au sens de nationalité, religion, statut social, groupe d'appartenance. Dans cette perspective, qui est aussi devenue la nôtre, être « motard » est une culture au même titre qu'être Québécois ou Musulman. En bref, la culture signifie plutôt notre appartenance à un groupe et chaque individu peut en fait être pluriculturel, transculturel ou interculturel.

On ne cherche pas non plus à dresser un portrait d'une culture quelconque mais simplement de comprendre le fonctionnement de la communication comme performance de n'importe quelle culture. L'important n'est pas de décrire ce qu'est un motard ou un musulman mais de s'intéresser au dysfonctionnement qui peut se produire en situation de communication interculturelle ; c'est-à-dire d'essayer de comprendre ce qui se passe quand les règles du jeu ne sont pas les mêmes pour tous les interlocuteurs.

C'est ainsi que nous annonçons le prochain essai. En s'appuyant sur d'autres auteurs privilégiant l'approche systémique, tel que Gudykunst, Ting-Toomey et Young Yun Kim,

nous aborderons la notion de conflit au sein des couples interculturels. Sans prétendre qu'un couple mixte doit nécessairement être en situation conflictuelle, nous tenterons de comprendre quelles sont les particularités de la gestion de conflit dans un couple mixte.

Terminons en considérant que partenaire A et partenaire B veulent construire une maison. Partenaire A arrive sur le chantier muni de briques parce que toutes les maisons des membres de sa famille sont faites de briques et que B arrive muni de pierres, son village étant entièrement composé de maisons en pierres. Il y aura certainement quelques ajustements à faire.

ESSAI 2

LA GESTION DES CONFLITS DANS LES COUPLES MIXTES ;
DE LA THÉORIE AUX EXEMPLES

ESSAI 2

LA GESTION DES CONFLITS DANS LES COUPLES MIXTES ; DE LA THÉORIE AUX EXEMPLES

Je dois avouer d'emblée que j'ai moi-même vécu énormément de conflits dans ma relation de couple mixte. Ce sont ces événements troublants, malsains et mal gérés qui ont nourri mon intérêt pour le sujet, au point d'en faire un mémoire de maîtrise.

Je me souviens de situations intolérables, pour les deux parties, de crises de colère, des frustrations dues aux escalades émotives que nous ne maîtrisions pas et surtout des instances de communication dysfonctionnelle. L'amour et la passion que nous éprouvions l'un pour l'autre ne suffisaient pas. Cela étant, un regard objectif m'amène à dire qu'il y avait aussi beaucoup d'éléments positifs dans notre relation et que donner l'impression d'adopter un point de vue négatif ou défaitiste à l'égard des relations de couples mixtes, serait tout à fait erroné.

Nos différences culturelles ont aussi nourri notre fascination l'un pour l'autre, ont créé une stimulation supplémentaire que d'autres couples n'auraient pas nécessairement. D'autres couples, lors de leurs premières fréquentations apprennent à se connaître, comme deux individus qui se découvrent. Pour nous, nous découvrons toute une culture derrière nos personnalités, un contexte, un contexte du contexte, comme le suggère Goffman. C'est toujours le cas jusqu'à un certain point, à l'exception que plus la distance culturelle est importante, plus l'apprentissage nécessaire est grand. Entre deux partenaires qui s'expliquent comment leur mère fait une tourtière et un partenaire qui doit expliquer à l'autre pourquoi il ne mange pas de porc, il y a une différence.

C'est dans le but de comprendre cette différence que nous passions des soirées entières à nous expliquer nos façons de faire, nos façons de penser et leur raison d'être, abordant des notions aussi complexes que la religion, les valeurs familiales ou encore les normes sociales. Nous partagions des traditions, échangeions des recettes et apprenions la langue de l'autre.

Tristement, les mêmes sujets, les mêmes valeurs différentes qui nous fascinaient mutuellement durant les premières années devinrent de sérieux obstacles dans le long terme. Alors qu'à nos débuts nous nous racontions des histoires sur nos religions, par exemple, cela devint un obstacle sérieux, lorsque vint le temps de prendre la décision de fonder une famille ensemble (ou dans notre cas, de ne pas le faire).

Ni l'un ni l'autre ne voulait renoncer à ses croyances, ni l'un ni l'autre ne voulait élever des enfants dans la religion de l'autre. Au fil du temps, les histoires fascinantes sont devenues des obstacles et ensuite des conflits qui ont éventuellement mené à notre rupture. C'est donc à la suite de ce parcours sinueux que j'en suis venue à théoriser ce vécu, cette expérience, pour mieux comprendre la gestion des conflits dans les couples mixtes.

Problématique

Le simple fait de vivre avec une autre personne, le fait de partager son espace au quotidien engendre nécessairement certaines difficultés, peu importe la situation. Partant du présupposé que l'harmonie est l'objectif à atteindre, la réalité est parfois tout autre, peu importe le couple. Qui n'a jamais vu les petites tracasseries du quotidien devenir insupportables ? Qui n'a jamais vu ses idéaux amoureux ternir devant une réalité conflictuelle plutôt sombre ? Qui n'a jamais emménagé avec un conjoint ou une conjointe pour voir la relation ensuite se détériorer, jusqu'à la rupture ?

La vie d'un couple passe naturellement par certaines étapes, l'une d'entre elles étant souvent la décision d'habiter ensemble. Nous serions de mauvais chercheurs en communication interculturelle si nous supposions que tous les couples passent par les mêmes étapes. Au contraire, nous sommes conscients qu'il existe divers modèles : certains se marient et vivent ensemble par la suite, certains vivent en union libre avec leur conjoint, certains n'habitent jamais ensemble et ainsi de suite. Au chapitre précédent, nous avons abordé cette notion de modèle de couple en lien avec notre environnement social et nous en parlerons plus longuement au troisième essai.

Peu importe l'attitude privilégiée ou le modèle emprunté, lorsqu'un couple entame cette phase, une nouvelle réalité, celle du « vivre au quotidien » s'installe. Il faut payer les comptes, planifier les repas, faire le ménage, préparer la maison pour les parents qui viennent souper. Les exemples sont nombreux. Une difficulté s'ajoute lorsque vient le temps d'élever des enfants, donc les éduquer, leur inculquer des valeurs, leur montrer ce que leurs parents considèrent comme comportement acceptable. Il faut donc que le couple soit d'accord sur un certain nombre de prémisses guides.

Alors que tout couple est sujet à traverser des moments de conflits, nous posons l'hypothèse intuitive, en puisant dans notre bagage personnel, que les couples interculturels vivent des enjeux différents, qu'ils sont *différemment* vulnérables. Imaginons qu'à la vie d'un couple, déjà vulnérable aux conflits, on ajoute la dimension culturelle. Nous sommes conscients d'abord qu'il est impossible de dire que deux personnes sont exactement issues de la même culture, et que même s'ils l'étaient, cela ne garantit en rien la réussite d'un couple. Cependant une certaine échelle des variabilités culturelles nous permet de supposer que si l'on est plus éloigné l'un de l'autre sur cette échelle, certaines prémisses ne feront pas nécessairement l'unanimité dans le couple (Hofstede, 2001).

À cela nous ajouterons instinctivement que l'absence complète de conflits est une utopie absurde, une impossibilité dans la vie d'un couple. Cependant, nous supposons que certains partenaires sont en situation conflictuelle plus souvent que d'autres et que certains sont plus compétents lorsque vient le temps de les gérer.

Chacun réagit différemment en situation conflictuelle. Certaines personnes s'expriment avec violence, physique ou verbale, en claquant des portes, en frappant sur le mur, en agressant leur partenaire ou simplement en élevant la voix et en criant. D'autres se referment, boudent ou réfléchissent en silence. Il y en a qui se sauvent. Certains couples en discutent doucement, négocient pour arriver à une entente.

Objectifs et questions de recherche

C'est ainsi que le deuxième essai entre dans le nœud des difficultés amoureuses, ayant comme sujet la gestion des conflits dans les couples interculturels. L'objectif spécifique demeure le même, c'est-à-dire tenter de comprendre la communication dans *les* couples mixtes et, par ricochet, dans *notre* couple mixte, en faisant l'aller-retour entre la théorie scientifique et l'expérience personnelle.

Plus précisément dans cet essai, nous tenterons d'atteindre cet objectif d'améliorer notre connaissance sur la gestion des conflits dans les couples mixtes, en proposant des liens entre le concept de face, de dimensions culturelles et de stratégies de négociation, en terminant par un discours sur les façons d'améliorer nos compétences interculturelles comme moyen de réduire (ou idéalement d'éliminer) les conflits interculturels. Nous expliquerons ces concepts pour ensuite les appliquer à l'exemple d'un couple mixte.

Ces distinctions dans les réactions nous amènent à nos premières questions de recherche spécifiques à cette section. Comment explique-t-on les différences de styles de gestion de conflits interpersonnels ? Est-ce un trait de personnalité (individu) ou la dimension culturelle (social) intervient-elle dans la façon dont nous gérons les conflits ? Que devons-nous savoir de la communication interculturelle pour mieux gérer les conflits dans une relation de couple mixte ? Pouvons-nous améliorer nos compétences interculturelles ? Comment devenir des communicateurs efficaces en situations interculturelles, couple ou autre, et plus particulièrement en situations de conflits interculturels ?

Jusqu'à maintenant nous avons privilégié l'approche systémique pour expliquer la communication, et nous tenons à conserver cette voie. Dans cet essai, nous allons poursuivre avec les tenants de la Nouvelle communication, mais en y incluant le propos d'autres chercheurs, dont les études s'insèrent dans le même courant, mais qui se sont penchés plus particulièrement sur la notion de conflit et qui alimenteront notre quête pour mieux comprendre et expliquer ce phénomène. En effet, dans les pages qui suivent, c'est en s'appuyant sur les écrits de William Gudykunst, Kim Young, William Cupach et de Stella

Ting-Toomey que nous allons tenter d'élucider le concept de conflit et de gestion de celui-ci.

La nouvelle communication et la gestion des conflits

Supposons que deux partenaires doivent utiliser une langue tierce pour se parler, ni l'un ni l'autre ne communiquant dans sa langue maternelle. Supposons que la cuisine traditionnelle est très différente. Imaginons que les rites de mariage ou les rôles homme-femme font l'objet de valeurs divergentes. Les possibilités sont nombreuses : différences au niveau des croyances religieuses, des normes de comportement en public, des liens familiaux et ainsi de suite. Avons-nous là des éléments, des perspectives, des valeurs qui peuvent engendrer des conflits soit supplémentaires soit différents que ceux connus dans d'autres couples ? Nous posons l'hypothèse que oui, mais proposons de synthétiser la vision des experts dans les pages qui suivent.

Ce qui nous intéresse dans cet essai n'est pas une recherche empirique qui nous permettrait de *vérifier* si les disputes dans un couple interculturel sont plus fréquentes ou si un couple interculturel est plus susceptible d'entrer en situation de conflit. Nous ne tenterons pas non plus d'essayer de décrire le phénomène de façon linéaire en cherchant à établir la cause et l'effet du conflit. Nous poursuivons dans la même lignée que le premier essai pour comprendre les enjeux liés aux couples mixtes, c'est-à-dire que nous expliquerons les concepts pertinents tirés de l'approche systémique et les appliquerons à des situations de conflits dans les couples mixtes.

Nous garderons la même perspective systémique et chercherons toujours à comprendre les phénomènes avec ce double regard; l'un distancé parce qu'il se réfère à la théorie scientifique et l'autre qui vient de l'intérieur, qui est introspectif. Nous chercherons à étudier le conflit par une analyse qui se veut à la fois interactionniste et contextuelle. Mais nous passerons, dans ce deuxième essai, du général au plus particulier en privilégiant des exemples problématiques, conflictuels au sein de couples mixtes.

Le concept des règles du jeu énoncé par la Nouvelle communication, comme manière de comprendre la communication interculturelle, vient appuyer cette idée que les conflits dans un couple interculturel seront différents que dans un couple dont les deux partenaires sont issus de la même culture. En guise de rappel tiré du premier essai, leur postulat stipule qu'une personne est en situation dite interculturelle lorsqu'elle ne connaît pas les règles du jeu lui permettant de savoir se comporter adéquatement ni de prévoir les comportements des autres.

Si nous entreprenons, par exemple, une joute de cartes avec trois autres personnes et qu'il n'y a pas de consensus sur les règles du jeu établies au préalable, des conflits risquent de surgir. Non seulement on peut facilement s'imaginer qu'il y aura des mésententes mais, on se doute aussi qu'elles seront différentes que si tous les joueurs suivaient les mêmes règles. Par ailleurs, rappelons-nous que tous les comportements des joueurs ont une valeur communicationnelle et qu'on doit s'accorder les uns aux autres.

Dans le contexte d'un couple interculturel, ce même principe s'applique. Si deux personnes issues de cultures relativement semblables s'engagent dans une relation avec les mêmes règles du jeu en tête, les conflits ne seront pas les mêmes. Dans le cas contraire, où les deux partenaires sont *culturellement distincts* (selon les tenants de cette prémisse, cela peut-vouloir dire tant un couple formé de deux personnes provenant de deux classes sociales opposées, d'un criminel et d'un non-criminel, ou d'un Marocain et d'un Québécois), il y aura une forme de déstabilisation de la relation, premier concept sur lequel nous nous attarderons pour comprendre la notion de conflit dans les couples mixtes.

Pour comprendre cette déstabilisation dans l'interaction, nous résumerons d'abord la prise de position de Goffman sur l'interaction au quotidien. Ensuite nous nous interrogerons sur des liens possibles entre ses hypothèses sur l'interaction et les situations risquant de devenir conflictuelles. Pour terminer cette première partie, nous tenterons de définir ce qu'est le conflit dit interculturel et nous emprunterons à ce même chercheur, le concept de face. Il fut le premier à élaborer et employer ce terme qui, dans une perspective de psychologie sociale, aidera à comprendre les principes de l'interaction en situation de face à face.

Par la suite, nous appliquerons le concept de face à la vie d'un couple, en essayant de comprendre comment se manifeste notre face dans le contexte d'une relation intime. Plus loin nous allons y ajouter la dimension culturelle pour faire le lien avec notre objet d'étude qui est le couple mixte, et aussi pour voir les théories de négociation de la face dans les situations interculturelles (*Face-negotiation theory*).

En terminant, nous proposons un regard sur les perspectives interventionnistes de ces auteurs et tenterons de comprendre comment nous pouvons individuellement ou collectivement améliorer nos compétences interculturelles et gérer de façon plus adéquate les conflits interculturels, notamment en situation de couple. De toute évidence, chacune de ces sections suit la même approche stratégique qui veut que nous expliquions les concepts pour ensuite les appliquer à des exemples concrets.

Goffman et l'interaction au quotidien

Goffman, alors qu'il s'est livré à une panoplie de recherches dans différentes directions, a laissé aux chercheurs futurs, une matière d'une richesse incroyable. Tout au long de sa carrière, il propose un va-et-vient entre le micro et la macro, entre l'acteur et la structure. Contrairement à d'autres chercheurs, Goffman se penche plutôt sur les « banalités » de la vie quotidienne, pour tenter de dégager des principes généraux et comprendre les processus communs aux comportements, à la communication, aux communautés – tout ce qui pourrait contribuer à améliorer notre compréhension de l'ensemble de la vie sociale (Winkin, 1987).

Ainsi, son corpus est à la fois fort intéressant en général, et tout à fait pertinent pour l'étude des conflits dans les couples interculturels, si nous voulons justement comprendre ce lien qui existe entre l'individu (partenaire d'un couple) et le social (son groupe d'appartenance, sa culture), qui constitue en fait la porte d'entrée de l'école de Palo Alto.

Le pensée de Goffman sous-tend que « les interactions sociales constituent la trame d'un certain niveau de l'ordre social parce qu'elles sont fondées sur des règles et des normes tout autant que les grandes institutions [...] [et] c'est dans les rencontres les plus quotidiennes que

se livrent les enjeux sociaux les plus riches d'enseignement » (Winkin, 1987, p. 94). Plus précisément, « l'idée de base est qu'une interaction entre deux personnes n'est jamais seulement une interaction, c'est-à-dire une simple séquence d'actions/réactions limitée dans le temps et dans l'espace; c'est toujours aussi un certain type d'ordre social » (Winkin, 2001, p. 113).

Cette notion se prête parfaitement à la notion de couple, nous amenant à comprendre que même derrière les portes closes de l'intimité la plus absolue, la communication entre deux partenaires est nécessairement un reflet de l'ordre social de chacun. Une personne communique en fonction de ce qu'elle connaît, de ce qu'elle a appris auprès des siens au cours de sa vie et de ce qu'il juge acceptable ou *normal*. Selon cette prémisse de Goffman, il est donc inévitable que l'expérience de groupe, le bagage culturel de chacun, se retrouve en quelque sorte *dans la chambre à coucher*.

Cette prise de position appuie la prémisse qu'il est essentiel d'étudier les interactions dans les couples interculturels à titre de sujet appartenant au domaine de la communication sociale. On peut interpréter à partir de l'approche de Goffman et des théories de la Nouvelle communication que la communication interpersonnelle « pure » n'existe pas parce qu'elle se rapporte toujours à un niveau social.

Chaque interaction appartient à un contexte plus large (social) et les systèmes humains étant des systèmes ouverts sur leur environnement, une simple conversation entre deux partenaires dans l'intimité de leur salon nous en apprend longuement sur les structures sociales. Il en est donc de même pour l'étude du conflit. Même en étudiant l'interaction entre deux personnes, « [l'objet propre] n'est autre que la structure des rencontres sociales – ces entités de la vie sociale qui s'engendrent chaque fois que des individus se trouvent en présence les uns des autres » (Winkin, 2001, p. 99).

Cela revient à dire qu'on ne peut pas étudier la communication dans un couple interculturel en vase clos sans se pencher sur le contexte et qu'en observant ce contexte, nous sommes nécessairement en train d'étudier aussi le contexte du contexte et le contexte du contexte du

contexte, et ainsi de suite à l'infini. Si partenaire A vient d'un petit village du Vietnam et qu'un chercheur étudie son comportement communicationnel lorsqu'il est en présence de sa conjointe, sa recherche l'éduquera aussi sur les codes culturels auxquels partenaire A obéit ou encore les règles du jeu dans le contexte de sa famille, de ses groupes d'amis, de ses confrères de la même religion ou encore de la même nationalité.

Un exemple me revient en mémoire concernant un faux-pas commis et qui démontre clairement que je n'étais pas familière avec les normes de comportement dans le milieu culturel de mon conjoint de l'époque. En présence de ses parents, je racontais mes nombreux voyages. Je leur disais que j'avais voyagé pendant plusieurs années, avec un ami du sexe opposé, qu'il m'était arrivé une tonne de périples, notamment un accident de moto, et ainsi de suite. Je racontais fièrement mes folies de jeunesse, n'étant pas du tout prête à digérer leur réaction.

Alors que dans ma famille, j'étais perçue comme aventurière et plutôt brave, dans la sienne, je passais pour peu sérieuse (*pourquoi voyager au lieu de travailler?*) et relativement dévergondée. Ce fut une source de conflit entre mon conjoint et moi, à savoir si je me présentais telle que j'étais, au risque de subir les jugements et de mettre mon conjoint dans l'embarras. Ou encore, si je me pliais aux mœurs en me conformant aux normes et révélais peu sur ma vie privée. Au fil du temps j'ai appris à raconter des histoires avec diplomatie et peu de détails...

Hypothèses sur l'interaction et risque de conflit

Afin d'élucider ce concept macro (social) versus micro (interpersonnel), Goffman avait proposé neuf hypothèses de recherche à valider au cours de sa vie. Dans *Anthropologie de la communication*, Yves Winkin reprend ses énoncés qui viennent appuyer l'idée centrale que « toute interaction convoque la société toute entière par le fait qu'elle fonctionne sur les mêmes principes » (Winkin, 2001, p. 113).

D'une manière générale, il maintient le postulat qu'il y a un ordre social qui est nécessairement reflété dans l'interaction, le tableau 2.1 illustre précisément comment :

Tableau 2.1 Résumé des hypothèses de Goffman sur l'interaction

Société	Interaction
Il y a ordre social si l'activité différenciée de différents acteurs est intégrée en un tout cohérent.	Il y a ordre de l'interaction si les messages sont intégrés en un tout cohérent.
Les acteurs sociaux se comportent comme on s'attend d'eux ; ils connaissent leurs limites et attendent que chacun les respecte.	Il en va de même au niveau interactionnel.
La contribution de chacun à l'ordre social est renforcée par des sanctions positives (récompenses) et par des sanctions négatives (punitions). Ces sanctions sont à la fois morales [...] et instrumentales [...].	Seules des sanctions morales (approbation ou désapprobation) sont utilisées pour maintenir l'ordre interactionnel, en veillant à ce que leur application ne détruise pas l'ordre qu'elles ont pour fonction de maintenir.
Toute manifestation concrète d'ordre social doit se produire au sein d'un contexte social plus large.	Idem
Si les règles sociales ne sont pas respectées, l'intégration des actions se disloque, il s'ensuit de la désorganisation et les participants souffrent d'anomie.	Si les règles interactionnelles ne sont pas respectées, la désorganisation qui s'ensuit est habituellement ressentie comme de l'embarras.
La personne qui enfreint les règles est un contrevenant; son effraction est un délit. Celui qui enfreint continuellement les règles est un déviant.	Celui qui enfreint les règles interactionnelles est qualifié de <i>gauche</i> de maladroit. Les délits consistent en impairs, gaffes, faux pas, etc. Celui qui en produit continuellement est défectueux. (faulty)
Lorsqu'un acteur enfreint une règle, il doit se sentir coupable ou plein de remords, et la personne offensée doit se sentir justement indignée.	La culpabilité de l'offenseur, au niveau interactionnel, est la honte, tandis que les personnes offensées se sentiront choquées, agressées, impatientes.
Tout délit envers l'ordre social réclame une réparation, qui peut servir de sanction négative contre l'offenseur.	Si la réaction au délit est trop brusque, l'interaction elle-même peut disparaître, il faut donc procéder avec délicatesse notamment grâce à l'adoption par l'offensé d'un compromis de travail, qui repose sur son indulgence réelle ou feinte, envers l'offenseur.
Des individus déploient des ruses pour parvenir à leurs fins privées, sans violer les règles de l'ordre social.	Dans le cas de l'interaction, il s'agit de stratégies de gain, visant à renforcer l'image de l'acteur ou à diminuer l'image de tiers présents. L'emploi de stratégies de gain est une chose si commune qu'il est souvent préférable de concevoir l'interaction non comme une scène d'harmonie mais comme une disposition permettant de poursuivre une guerre froide. ²

² D'après Yves Winkin dans *Anthropologie de la communication*, 2001, p. 114-115

Deux raisons nous amènent à reproduire ce tableau exhaustif. D'abord, ces énoncés déploient la théorie essentielle à cette étude, c'est-à-dire le postulat qui exprime l'impossibilité d'isoler le couple pour comprendre l'interaction qui se situe dans son intimité, nous nous appuyons sur l'idée qu'il faut se référer aux contextes plus larges desquels sont issus chaque partenaire.

Ensuite, ce tableau permet de poser des bonnes questions pour comprendre d'où provient le conflit dans un couple interculturel. Goffman ci-dessus insiste sur la notion de règles sociales qui sont reprises dans l'interaction. Cela nous amène à poser la question suivante : si ces règles dites sociales ne sont pas les mêmes pour les deux individus en interaction, qu'arrivera-t-il ?

La lecture de ce tableau nous dit aussi que nous nous comportons en société comme dans l'interaction, c'est-à-dire de la façon attendue de nous. Si les règles ne sont pas pareilles, les attentes seront nécessairement différentes ; il est impossible pour l'interlocuteur d'adopter une stratégie adéquate pour s'assurer qu'il répond aux attentes. Il ne les connaît pas. En décortiquant le propos de Goffman, on trouve les racines des conflits dans la transaction; voilà notre vision.

Prenons le troisième point qui aborde la notion de sanction, pour l'appliquer à des exemples. Dans une suite logique, si les règles sociales sont différentes, les sanctions seront différentes. Au niveau de l'interaction, on parle de désapprobation, de sanctions morales. Si les règles sont différentes, il est fort probable que la désapprobation se déplace, qu'elle ne se trouve plus comme réaction prévisible. Si partenaire A lance une phrase à partenaire B et que celui-ci réagit en montrant sa désapprobation alors que partenaire A ne s'y attend pas, c'est que la désapprobation apprise en fonction des structures sociales, n'est pas partagée entre les interlocuteurs.

Toujours dans la même lignée, au point quatre, Goffman dit de toute interaction, sociale ou interactionnelle, la chose suivante. Toute manifestation concrète [...] doit se produire au sein d'un contexte social plus large. Cela amène la question de savoir ce qui se produit lorsque deux individus en interaction ne partagent pas la référence d'un contexte social plus large

commun ?

Considérons maintenant le point six, qui stipule que « celui qui enfreint les règles dans l'interaction est gauche ou maladroit et qu'il sera considéré fautif » (Winkin, 2001, p. 114). À cela nous ne pouvons nous empêcher de nous interroger sur ce qui se produit lorsque nous ne connaissons pas les règles de l'interaction. Comment prédire que nous sommes en train de violer des règles dont nous ignorons possiblement l'existence ou encore qui sont le contraire de celles que nous avons apprises ? Et comment gérer la déstabilisation qui s'ensuit lorsque nous nous rendons compte que nous avons enfreint les règles, alors que possiblement ce comportement, au sein de *notre* contexte social n'aurait pas mérité cette réaction ?

Si nous reprenons l'exemple précédent, lorsque je racontais mes histoires de voyages aux parents de mon conjoint, je ne m'attendais pas à me sentir gauche ou fautive mais, effectivement, c'est ce qui s'est produit. Tout un apprentissage a dû suivre. Je m'attendais à une réaction semblable à celle de mes parents qui se traduisait plutôt par un mélange d'inquiétude et de fierté devant ce que j'avais entrepris.

Nous voyons dans ce tableau, au premier niveau, l'explication à la fois d'un processus et d'une trame cohérents qui expliquent le fonctionnement entre structures/société et individus/interaction, l'interrelation existant entre l'un et l'autre. Nous voyons que ce qui se passe au niveau individuel dans l'interaction est nécessairement un signe de ce que nous connaissons du niveau social.

Au deuxième niveau, nous voyons aussi, en lisant entre les lignes, un tableau illustrant les *risques* de conflits. Une analyse de ce tableau permet de constater qu'on interagit individuellement en fonction de ce qu'on a appris socialement, phrase qui pourrait se traduire par : *si nous n'avons pas appris les mêmes règles sociales, un conflit pourrait surgir.*

La lecture et l'interprétation du tableau des neuf hypothèses de Goffman nous porte à en avancer une dixième pour le compléter et qui se lirait comme suit. Si les neuf hypothèses renvoient à des différences sociales importantes, c'est-à-dire que les deux interlocuteurs ont

une vision diachronique des comportements socialement acceptables, la relation est à risque, et le conflit devient possible.

Vu autrement, si Goffman avance que certaines sanctions seront encourues lorsque nous enfreignons les règles, nous pouvons comprendre que si nous ne connaissons pas les règles, nous risquons de les enfreindre de façon involontaire. Le cas échéant, la personne ayant commis l'infraction, recevra probablement toute sanction qui s'ensuit avec un sentiment de persécution, comme faisant preuve d'injustice, donc il y a risque de conflit.

Les exemples pour illustrer ce concept sont nombreux. Le chinois qui rote en Amérique du Nord ou l'Américain qui ne rote pas en Chine en est un bon. Les deux cas, quoique l'inverse l'un de l'autre, sont des exemples qui démontrent qu'en agissant en fonction de son cadre de référence social, nous pouvons être en train de commettre une infraction, à notre insu. Ces codes de conduite, lorsqu'elles ne sont pas partagés par les interlocuteurs en présence l'un de l'autre, et s'il n'y pas de terrain d'entente sur les points décrits ci-dessus, deviennent des interactions susceptibles à l'apparition de conflits.

Définir le conflit interculturel

Dans cette perspective, Stella Ting Toomey, dans le livre *Communicating Across Cultures*, définit le conflit interculturel comme étant « *the perceived or actual incompatibility of values, norms, processes or goals between a minimum of two cultural parties over content, identity, relational, and procedural issues* » (1999, p. 194). En d'autres mots, dès que nous sentons ou que nous percevons une incompatibilité dans nos normes, nos processus ou nos objectifs, nous sommes en présence d'un conflit interculturel.

Le fait que nous appartenions à une (ou des) cultures et que nous avons une certaine identité culturelle est le résultat d'un processus de socialisation au sein d'un groupe. Notre identité culturelle nous est transmise au sein de la famille ainsi qu'à travers les contacts avec d'autres membres d'un groupe. Notre identité se forme par une appartenance à un pays, une famille, une religion, des traits physiques ou encore le partage de certains mythes, de certaines

normes, de certaines valeurs et croyances, etc. (Ting-Toomey, 1999). Tout au long de notre vie, nous interprétons, nous donnons un sens, nous construisons cette identité en fonction de nos interactions avec les autres, qui devient notre cadre de référence.

Revenons à cette définition. Quoique pertinente, elle écarte toute une partie de l'œuvre même de l'auteur. Elle est très sommaire et porte à croire qu'il serait bénéfique de creuser davantage. Cette définition est limitative dans le sens où elle explique *comment reconnaître une situation de conflit interculturel*, mais sans plus. Afin d'approfondir notre compréhension des conflits interculturels, de comprendre les mécanismes de leur fonctionnement, nous nous tournerons vers le concept de face pour ensuite aborder la théorie de négociation de celle-ci.

Le concept de face

Dans notre tentative d'étudier les liens entre la notion de couple, de communication et de culture, nous proposons donc de faire un survol de l'approche qui permet de comprendre les particularités qui distinguent le conflit en situation de couple du conflit dans une situation de couple *mixte*. Nous allons voir maintenant comment la *face negotiation theory* peut être une source d'informations précieuses à ce niveau.

Dans un premier temps, l'objectif sera d'élucider la conception (culturellement produite) que l'on a de soi (face) et comment nous gérons notre « face ». Ensuite, nous consacrerons une section au concept de soi et sa pertinence dans l'étude de la gestion des conflits au sein des couples, pour ensuite, en troisième lieu appliquer ces concepts aux couples mixtes. Dans une quatrième phase, nous aborderons cette même analyse des différences entre cultures collectivistes et individualistes pour ensuite terminer par une perspective interventionniste, en développant la compétence dans la communication interculturelle.

Nous ouvrons ici les portes sur un nouveau concept, élaboré par Goffman pendant les années 1950 et 1960 et ensuite récupéré par de nombreux auteurs, notamment par Stella Ting-Toomey et William Gudykunst. Il s'agit du concept de face. Dans la collection d'essais sur les rituels de l'interaction, Goffman propose ce qui suit pour éclairer la notion. Rappelons-

nous de ce qu'il entend par l'interaction :

[Interaction] is the class of events which occurs during co-presence and by virtue of co-presence, the ultimate behavioural materials are the glances, gestures, positioning, and verbal statements that people continuously feed into the situation whether intended or not (1967 p. 1).

Ainsi, Goffman poursuit en décrivant ce que veut dire le terme face :

The term face can be described as the positive social value a person effectively claims for himself by the line others assume he has taken during a particular contact. Face is an image of self delineated in terms of approved social attributes – albeit an image that others may share, as when a person makes a good showing for his profession, or religion by making a good showing for himself (1967, p. 5).

Et sur cette notion de ligne (line) Goffman précise :

Every person lives in a world of social encounters, involving him either in face-to-face or mediated contact with other participants. In each of these contacts, he tends to act out what is sometimes called a line – that is a pattern of verbal and nonverbal acts by which he expresses his view of the situation and through this his evaluation of the participants, especially himself (1967, p. 6).

En d'autres mots, le concept de face est la notion qu'on met de l'avant dans une situation d'interaction, la psychologie du soi dans un contexte social. Dans son sens positif, le concept de face est en quelque sorte le « soi » psychologique qui regroupe à la fois la façon dont nous nous percevons et notre appréciation de nous-mêmes, ainsi que ce que nous mettons de l'avant en présence des autres.

Ce qu'on appelle *facework* en anglais est donc « l'analyse des éléments rituels lors d'une interaction sociale » (Drew et Wootton, 1988, p. 48). En fait, chacun se construit un soi social, qu'il projette en présence d'interlocuteurs, et nous nous ajustons constamment aux « sois » des uns et des autres.

Goffman avance que le rituel de l'interaction quotidienne veut qu'on y applique certaines règles de conduite pour assurer un déroulement sain de la conversation. Par exemple, il suggère qu'il faut éviter les sujets propices aux conflits, éviter les silences inconfortables ou encore les questions trop personnelles posées à notre interlocuteur (Drew et Wootton, 1988,

p. 49).

Une conversation entre deux personnes (un couple, par exemple) qui vivent une intimité physique et émotive, qui prennent leurs décisions de vie ensemble, qui partagent un espace, qui élèvent des enfants ensemble répond nécessairement à des règles différentes, malgré que certains principes sous-jacents persistent. La face que nous utilisons dans l'intimité de notre couple, au sein de notre famille, au travail ou à l'épicerie variera. Notre comportement est différent dans la chambre à coucher avec notre conjoint qu'il est pendant un souper de famille. Le concept de face est aussi évolutif, dans le sens qu'il changera en fonction de la situation, il s'ajustera en fonction des réactions de nos interlocuteurs.

Concept de face et vie de couple

William Cupach et Sandra Metts ont écrit un livre sur le concept de face et sa pertinence dans les relations intimes dyadiques. La notion de face étant la conception de soi-même que chacun démontre dans des interactions particulières :

When a person interacts with another, he or she tacitly presents a conception of which he or she is in that encounter, and seeks confirmation for that conception. In other words, the individual offers an identity that he or she wants to assume and wants others to accept. In social scientific terms, face refers to socially situated identities people claim or attribute to one other (1994, p. 3).

Tout un vocabulaire s'est dressé autour de la notion de face : perdre la face (se sentir gêné ou embarrassé), maintenir ou sauver la face (maintenir l'image au-delà de certaines ratées), menace de la face (menace qui a lieu lorsqu'une personne sent que son identité est mise au défi par son interlocuteur) et ainsi de suite (Cupach et Metts, 1994, p. 2-4). On aborde aussi les stratégies pour sauver la face (stratégies lorsque notre face est attaquée ou menacée et que le besoin de se défendre ou de défendre quelqu'un se fait ressentir) (Ting-Toomey, 1998), la notion de face positive (indique le désir d'être aimé par ceux qui sont importants dans notre vie), versus celui de face négative (le désir d'être libre de contraintes et d'impositions), ou encore on parle de *preventive facework* (pour éviter les menaces à notre face), de *corrective*

facework (pour corriger la perte de face) (Cupach et Metts, 1994, p. 6).

Dans un couple, comme dans d'autres interactions, il faut appliquer cette notion. Il est en fait primordial d'être attentif aux besoins de face de son partenaire, de savoir gérer sa propre face ainsi que celle de l'autre. Afin d'atteindre leurs objectifs et ceux du couple, les deux partenaires « doivent être en mesure d'établir et maintenir les identités désirées lorsqu'ils interagissent » (Cupach et Metts, 1994, p. 15). Il faut aussi que les deux individus en interaction, en l'occurrence les deux partenaires du couple, soient en mesure de se respecter et de bien s'entendre pour faire progresser le couple.

Supposons que vous êtes en interaction avec votre partenaire, discutant de vos projets pour la fin de semaine. Si vous voyez par exemple que votre partenaire fronce les sourcils lorsque vous lui proposez un projet pour ces quelques jours, vous comprenez qu'il commence progressivement à perdre la face. Afin de maintenir l'équilibre et pour éviter qu'il la perde davantage, vous lui demanderez possiblement : « *avais-tu envisagé autre chose ?* » pour voir qu'immédiatement son visage changera. Au contraire, peut être qu'en lui faisant une suggestion de projet, vous verrez un sourire apparaître, signe (selon notre code culturel et interprétation) qu'il garde la face.

Goffman avait proposé que chaque individu possède en fait, deux faces : une qui est celle qui performe, qui est à l'avant-scène, et l'autre qui est à l'arrière-scène et qui se prépare pour la performance. Dans *Facework*, Cupach et Metts suggèrent que lorsque deux personnes progressent vers une relation plus intime, ils partagent de plus en plus l'espace de l'arrière-scène (1994, p. 38).

Afin de faire le parallèle avec d'autres écrits de Goffman, nous nous permettons d'avancer ici que cette arrière-scène est l'endroit où l'on retrouve notre bagage culturel; le contexte du contexte du contexte. Certes, une partie est visible de l'avant-scène tel qu'avance la théorie de l'iceberg, qui suggère qu'une partie de notre culture est visible (nourriture, habillement, langue, etc.) et que toute une autre partie est cachée (valeurs, croyances, perceptions du monde, etc.). Ces subtilités ne se découvrant pas toujours dès les premières rencontres, il faut

en fait laisser tomber la face de l'avant-scène pour amener notre interlocuteur en arrière-scène, pour que cela se produise. Nous pouvons considérer qu'un certain degré de confort, d'intimité doit être présent pour ce faire.

Corrélativement au fait que deux personnes partagent de plus en plus l'arrière-scène, le style de communication change « ce qui veut dire qu'ils sentent que la relation est assez personnalisée pour agir en tant que zone-tampon pour la critique contextuelle » (Cupach et Metts, 1994, p. 39). Il se passe deux phénomènes simultanément; d'une part on devient plus libre de dire ce qu'on pense et moins restreint quant à la façon de le dire, de l'autre on découvre l'arrière-scène, incluant les valeurs, les normes, les croyances, de notre partenaire.

Il est donc clair que ce stade est crucial, décisif dans la vie d'un couple. Si les deux se rendent compte qu'il y a des discordances importantes entre leurs arrière-scènes respectives et qu'ils se sentent de plus en plus à l'aise de s'exprimer sur ce qu'ils ressentent, le conflit risque d'éclater. Par contre, si la situation contraire survient, le couple se renforcera et les deux partenaires prendront de plus en plus de décisions importantes ensemble, cheminant vers la vie commune.

Un autre concept qui nous intéresse, pertinent à l'étude des couples est l'idée que la relation en elle-même développe une face qui lui est propre. Cette face se manifeste dans les croyances qu'arbore un individu par rapport à une relation (Cupach et Metts, 1994, p. 51). Le partage de ce qui est important dans une relation (l'importance de l'indépendance et de la liberté individuelle, l'importance de la sexualité, l'égalité des partenaires, et ainsi de suite) vient nécessairement avec le développement de la relation et ne constitue pas nécessairement un sujet de conversation dès les premières fréquentations. Peu à peu la relation se construit une face.

Les croyances semblables sont plus faciles à gérer mais il ne faut pas exclure l'idée qu'une culture propre à la relation se forme, que certaines différences sont gérables et donneront naissance à une face de la relation, propre au couple. À cela, il est important d'ajouter que les chances de réussite d'un couple ne sont pas liées au fait d'une croyance X ou Y, mais plutôt

au fait que les deux partenaires partagent ou *apprennent à partager* les mêmes croyances.

Face, vie de couple et dimension culturelle

Il ne faut pas non plus négliger la dimension culturelle qui contribue à ce que nous jugeons acceptable ou *normal* dans une relation amoureuse. Par exemple, dans certaines cultures, on retrouve la polygamie ou la polyandrie comme pratique courante, dans d'autres la monogamie est de mise. Pour certains groupes culturels, les rites de mariages sont très importants et très structurés, alors que dans d'autres cas, l'approche est très libre. Pour certains, l'amour prime dans le mariage alors que pour d'autres, il s'agit plutôt d'un arrangement d'ordre socio-économique.

Si nous allons voir plutôt du côté de l'attrance physique, les études démontrent que ce qui est considéré attirant dans une culture ne l'est pas nécessairement dans une autre. Par exemple, dans certaines cultures plus traditionnelles, les hommes et les femmes plus arrondis, plus gras sont considérés comme plus attirants, alors que dans d'autres, on préfère une silhouette plus mince (Swami et Furnham, 2007, p. 98).

Si nous évoquons ces divers aspects de la vie de couple, séduction, fidélité, modèles, etc., ce n'est pas parce que nous voulons aborder chacun de ceux-ci dans le détail. Il s'agit plutôt, en suivant l'approche systémique, de considérer chacun de ces ensembles comme faisant partie d'un système qui lui-même interagit avec son environnement, étant affecté par lui et ayant un impact sur lui.

Voyons maintenant ce que Cupach et Metts avancent sur le sujet, particulièrement en ce qui a trait à la notion de face comme variante culturelle.

Cultures differ with respect to the relative value placed on different face needs, the behaviours that are seen as face-threatening and face-supporting, and the behaviours that are preferred to minimize or repair face-threats. Consequently, the development of intercultural relationships can be particularly problematic. Intercultural partners inevitably must negotiate their respective orientations to face if they are to develop a romantic relationship (Cupach et Metts, 1994, p.102).

Il n'y a pas seulement les normes, les valeurs, les processus ou la conception de soi-même qui permettent d'expliquer les conflits interpersonnels entre personnes de différentes cultures. Il y a aussi la façon dont nous avons appris à gérer les conflits, à négocier en temps de crise, à communiquer en situation discordante, qui varie selon nos appartenances culturelles et nos espérances relationnelles.

Concept de face et individualisme/collectivisme

Ces distinctions entre cultures qui peuvent être ou sont une source de conflits interculturels prennent, selon les auteurs, diverses formes ; normes, valeurs, buts, etc. Vue autrement, une des grandes distinctions entre cultures, sur lesquelles insistent Gudykunst et Ting-Toomey dans plusieurs écrits, est celle d'individualisme-collectivisme. Leur thèse repose sur le fait qu'il y a des cultures (collectivistes) dont le sentiment d'appartenance au groupe est beaucoup plus fort, plus important, plus présent. Dans ces cultures, l'image de soi est influencée par l'identité culturelle et les chances d'agir conformément aux normes de notre société sont plus grandes.

Dans le cas de ma relation de couple mixte, j'ai vécu cette notion d'individualisme-collectivisme par rapport à nos discussions sur le mariage. Alors que je ne voulais pas me marier, lui, au contraire, le souhaitait. Un « argument » que j'ai souvent entendu est que sa famille n'accepterait jamais que nous ayons des enfants hors-mariage, et que, même si sa famille l'acceptait, par son acte, il les placerait dans une situation inconfortable vis-à-vis la famille élargie et leur entourage, allant jusqu'à la possibilité qu'ils (et nous, évidemment) soient aliénés. De mon côté, dans l'individualisme farouche dans lequel j'ai été élevé, c'était tout le contraire : chacun était libre de mener sa vie comme bon lui semble, choisissant le modèle de couple qui lui convient.

Devant de telles situations, deux personnes de cultures différentes, qui s'engagent dans une interaction de façon inappropriée ou inefficace, peuvent voir leur mauvaise communication tomber dans une spirale et devenir une relation polarisée complexe. Chacun tire de son côté,

on devient de plus en plus convaincu de sa façon de faire, le conflit dégénère et la communication devient de plus en plus malsaine.

Certes, le conflit interculturel peut être basé sur la mauvaise communication, ou encore peut elle être le résultat d'une incompréhension. Globalement, il y a diverses explications au conflit interculturel. Il peut aussi être le résultat d'une haine profonde qui dure depuis des siècles, de préjugés et des idées préconçues, des fausses attentes. En somme, les explications sont à la fois vastes et nombreuses, tous ces facteurs pouvant également mettre des pressions sur une relation de couple.

Si nous prenons le conflit israélo-palestinien à titre d'exemple, supposant qu'un individu provenant de l'un des deux camps s'investit de façon romantique avec « l'ennemi », il est fort possible que les familles respectives n'approuvent pas la relation, dû à la situation politique qui a créé une haine profonde entre les deux cultures.

Alors qu'il y a différentes théories qui existent portant sur la gestion du conflit interculturel, l'approche que nous allons privilégier pour expliquer notre cas est celle de la *face-negotiation theory* élaborée par Stella Ting-Toomey et William Gudykunst.

Situations conflictuelles interculturelles expliquées

La notion clé de cette théorie, suivant le concept de face, tel qu'élaboré par Goffman et abordé brièvement ci-dessus, est que l'expérience sociale nous apprend comment agir dans certains contextes, en présence de certaines personnes. Il nous est tous déjà arrivés de rougir, de nous sentir attaqués, gênés; voilà des questions reliées au concept de face, d'où les expressions « perdre la face » ou « sauver la face ». Ainsi Stella Ting Toomey avance la définition suivante de la notion de face et de ce qu'est le facework :

Face refers to a claimed sense of favourable social self-worth that a person wants others to have of her or him. It is a vulnerable identity-based resource because it can be enhanced or threatened in any uncertain social situation. Facework refers to a set of communicative behaviors that people use to regulate their social dignity and to support or challenge the other's social dignity. Face and facework are about interpersonal self-

worth issues and other-identity consideration issues. The study of facework has been linked to complimenting, compliance-gaining, politeness, requesting, embarrassment, apology, shaming, decision-making and conflict behaviour (Ting Toomey, 1998).

Alors que le concept de face, ou de « *facework* » est universel, la façon dont nous représentons concrètement ces notions variera d'une culture à l'autre. La notion de face étant une construction sociale de nous-mêmes, il est normal que cette notion varie d'une culture à l'autre, la notion de face étant le reflet de notre propre société ou des différences sociales entre individus.

L'apprentissage fait au sein de notre culture, comme apprendre qu'un comportement X mérite une punition X, nous permet de comprendre que si nous adoptons ce comportement en question et que nous nous faisons *prendre*, nous nous sentirons gêné. Si ce même comportement est tout à fait toléré au sein de notre société, il n'y aura aucune gêne à ce que notre entourage constate ce comportement.

Cette notion de construction sociale de nous-mêmes a des répercussions importantes dans la situation de couple. Supposons que dans une culture X, il est généralement acceptable pour un homme de pratiquer la polygamie. S'il se fait prendre à avoir des relations sexuelles avec une autre femme, ce ne sera pas une honte ou un cas de « perte de la face ». Si par contre, dans une société où la fidélité est de mise, ce même homme se faire prendre, il est fort probable que ce même comportement soit méprisé, qu'il fasse l'objet de commentaires désobligeants de la part de ses proches, etc.

Nos valeurs culturelles façonnent le sens que nous donnons aux choses, aux phénomènes. Dans certaines sociétés, le « je » social est très près du « je » personnel, alors que dans d'autres sociétés, ils sont très éloignés l'un de l'autre. Cette tendance sociale a aussi un impact sur les comportements communicatifs, la notion de face influençant le comportement d'un individu en situation de conflit. Voici ce que Ting-Toomey nous dit sur la situation :

Face influences conflict behaviour, because, in any conflict situation, conflict parties have to consider protecting self-interest conflict goals and honouring or attacking another person's conflict goals. On top of incompatible goals, intercultural conflict parties typically use their habitual conflict scripts to approach the conflict situation. Intercultural conflict often involves miscommunication between members of two or

more cultures over incompatible identity, relational, process, and substantive conflict issues). Due to different cultural values and conflict assumptions, the initial miscommunication between two cultural parties can easily escalate into an intensive, polarized conflict situation. A theory, such as the face-negotiation theory, helps to direct our attention to the cultural blind spots in facework miscommunication and acts as a useful training tool in early conflict intervention (Ting-Toomey, 1998).

Voilà donc un bref portrait des principes de base qui sous-tendent le conflit interculturel et applicables aux relations de couples. Reprenons l'exemple de la polygamie. Supposons qu'une femme, provenant d'une culture où la fidélité est une pratique courante, marie un homme qui vient d'une culture où la polygamie est acceptée, ou du moins tolérée. L'homme a des relations sexuelles avec une autre femme et sa femme l'apprend. Un conflit surgit.

Si la femme l'accuse en lui faisant une scène de ménage, c'est qu'elle croit ainsi porter atteinte à son honneur. Toutefois, il se peut fort bien que l'homme, pour qui cette pratique est courante, ne se sente pas du tout attaqué. Elle s'attend à ce qu'il soit désolé, qu'il se sente coupable, mal à l'aise mais aucun de ces comportements ne se produise. La situation renverse et la femme se sentira perdre la face, humiliée, alors que l'homme ne comprendra pas pourquoi. Fort probablement plus l'homme demeurera bouche bée, plus elle se sentira frustrée, perdant la face davantage. Ainsi entrent en jeu les normes, les valeurs, les comportements jugés acceptables comme prémisses communicationnelles du *facework*.

Variabilité culturelle, conflit et couple mixte

Ting-Toomey et ses collègues utilisent une approche basée sur la variabilité culturelle pour étudier le concept de face et de *facework*. En bref, on utilise la dimension individuelle-collectiviste comme trame conceptuelle. Dans une société dite individuelle, l'identité de soi prime sur l'identité collective. Ces orientations ont permis aux auteurs de développer un modèle théorique expliquant notre comportement en fonction de notre degré d'individualisme-collectivisme.

Ces dimensions de la culture nous proviennent du chercheur Geert Hofstede, qui avance qu'il y a cinq dimensions qui servent à « évaluer » en quelque sorte une culture. Ces cinq dimensions sont la distance hiérarchique (la distribution du pouvoir au sein d'une société),

l'individualisme-collectivisme, le degré de masculinité/féminité, le contrôle de l'incertitude et les orientations à court/long-terme. Ce chercheur a légué à la communauté scientifique toute une catégorisation des pays en fonction du degré d'individualisme, de masculinité, etc., de chacun de ceux-ci (www.geert-hofstede.com).

Ce modèle de Hofstede sert particulièrement dans le monde des affaires où les professionnels s'en servent pour mieux connaître leurs clients, leurs fournisseurs, leurs partenaires. Toutefois, connaître ces dimensions de la culture, lorsqu'on s'embarque dans une relation de couple mixte, pourrait avoir le même effet : mieux connaître l'arrière-scène, la pointe cachée de l'iceberg de notre partenaire.

Dans le même ordre d'idée, si on s'engage avec quelqu'un d'une autre culture que la sienne, cette échelle permet d'évaluer, quoique grossièrement, le contexte général duquel il provient, des règles du jeu qu'il ou elle connaît. Il est fort probable que ce modèle nous permette d'emblée d'identifier certaines zones à risques pouvant se développer en conflits.

Supposons deux partenaires, un provenant d'un pays où la masculinité est très forte sur l'échelle de Hofstede et l'autre où la masculinité est très faible. Hofstede définit cette dimension comme étant la distribution des rôles entre les sexes au sein d'une société. Les sociétés dites plus masculines privilégient la compétitivité, l'assertivité, la possession matérielle alors qu'une société plus axée sur les valeurs féminines tend vers la qualité de vie et les émotions (www.geert-hofstede.com).

Si les deux partenaires sont véritablement aux deux extrêmes de l'échelle sur ce point, ne pouvons-nous pas supposer que cela risque d'engendrer des conflits ? Celui provenant d'une société plus masculine s'attendra probablement à ce que l'homme travaille et soit considéré comme le pourvoyeur, alors que celui provenant de la société plus féminine s'attendra sûrement à ce que la responsabilité soit partagée, de même pour les tâches domestiques, l'éducation des enfants et ainsi de suite.

Stratégies de négociation de la face (*face-negotiation theory*)

Le concept de face s'associe à l'image sociale favorable en fonction du contexte relationnel. *Facework* se définit comme les comportements communicationnels qui sont utilisés pour promulguer, maintenir, défier/menacer ou soutenir la face de l'autre. L'étude de la notion de face regroupe les questions reliées à l'identité et aux relations qui se présentent pendant et après le processus de conflit. Face est associé au respect, à l'honneur, au statut, à la réputation, [...] [et ainsi de suite]. (Science Direct, Ting-Toomey, 1998)

Sept prémisses guident la théorie. 1) les gens de toutes les cultures essayent de négocier et maintenir la face dans toutes les situations de communication; 2) le concept de face est surtout problématique dans des situations interpersonnelles vulnérables (comme dans des situations de conflits) et lorsque les identités culturelles des interlocuteurs sont mises en question; 3) la dimension de variabilité culturelle de l'individualisme-collectivisme influence la sélection des membres dans leurs comportements de face et les orientations de celle-ci; 4) la dimension de variabilité culturelle de distance hiérarchique influence l'assertion des membres dans différentes cultures; 5) L'individualisme-collectivisme influence le degré d'approbation et d'autonomie de chacun des interlocuteurs; 6) Les grandes et petites distances hiérarchiques influencent notre préférence pour une interaction horizontale versus verticale et; 7) L'individualisme-collectivisme ainsi que la distance hiérarchique jumelés à d'autres facteurs tels que l'individu, l'identité, la relation, le contexte, influence nos comportements dans des situations d'interaction intergroupe ou interpersonnelles (Traduction libre, Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Ces prémisses étant quelque peu lourdes pour le lecteur, nous pourrions mieux visualiser ces notions à l'aide d'exemples. D'abord, dans toutes les cultures, le concept de face existe. Supposons que vous êtes en conflit avec votre conjoint (d'une autre culture que la vôtre) et que ce conflit fasse ressortir vos identités propres, vos valeurs, et ainsi de suite, la notion de face deviendra un enjeu plus présent, plus dynamique, plus problématique dans ces cas. Si l'un de vous est issu d'une culture plus individualiste et l'autre collectiviste, vos manières de gérer la face, de vous comporter lors de ces situations dites conflictuelles variera grandement.

Les recherches de cet auteur indiquent que les cultures individualistes tendent plus vers des stratégies axées sur l'individu (self) et l'idée de sauver sa face, alors que les cultures plus collectivistes tendent plutôt vers des stratégies pour honorer la face. Les individualistes utilisent des stratégies d'interaction autonome, visant à préserver la face de soi-même ainsi

que des stratégies interactionnelles cherchant l'approbation de l'autre, alors que les collectivistes vont plutôt employer d'autres stratégies non imposantes, et des stratégies interactionnelles d'approbation et de rehausse des autres. (Traduction libre, Science Direct, Ting-Toomey, 1998)

Lorsqu'il se sent attaqué dans une situation conflictuelle, l'individu ressent le besoin de sauver la face. La façon de physiquement mettre en pratique ce concept plutôt abstrait peut varier énormément d'un individu à l'autre et ce, en partie en fonction de sa culture d'appartenance. Il y a deux façons de sauver la face : de façon reconstituante (actions destinées à réparer une face endommagée ou une perte de face, qui ont lieu en réponse aux événements passés ; l'intention est de restaurer ses capacités et ses forces, une fois attaquées, orientée vers le passé et la défensive) ou de façon préventive (l'individu cherche à cacher, atténuer, prévenir et contrôler les événements futurs qui pourraient démontrer sa vulnérabilité et ses faiblesses) (Traduction libre, Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Dans des cultures centrées sur l'individu, on risque d'entendre un partenaire se défendre, se justifier et s'expliquer en fonction du contexte. Un collectiviste par exemple sera plus proactif mais modeste et tentera d'éviter toute menace de perdre la face. Il utilisera des dispositions internes, négatives (les histoires justificatives sont reliées à l'incompétence, le manque d'effort ou les traits de personnalité négative) pour justifier le fait de perdre la face.

Ainsi, nous pouvons faire un lien entre le niveau d'individualisme ou de collectivisme d'une culture et les styles de conflits. Les collectivistes ont tendance à utiliser un style plus direct et menaçant (dominant) alors que les individualistes, plus indirecte en tentant de conserver mutuellement la face (éviter le conflit, sauver la face).

Prenons un couple, formé d'un individualiste et d'un collectiviste. Lorsqu'un conflit surgit, il est fort probable que l'individualiste cherche plutôt à trouver des solutions, en combinant, intégrant et faisant des compromis. La clôture est une solution. Pour le collectiviste, il mettra l'accent sur la relation donnant-donnant comme reflétant l'intégration et les styles de compromis. Comme mentionné ci-haut, il y a, dans les cultures plus collectivistes, un sentiment d'appartenance au groupe qui est beaucoup plus fort, plus important, plus présent.

Dans ces cultures, l'image de soi est influencée par l'identité culturelle et nous avons plus de chances d'agir conformément aux normes de notre société.

Au-delà de la variable individualiste-collectiviste, cet article de Ting-Toomey cité à quelques reprises, considère la distance hiérarchique aussi d'une grande importance pour comprendre et gérer le conflit en situations interculturelles. Hofstede définit cette dimension culturelle ainsi :

The extent to which the less powerful members of institutions accept that power is distributed unequally. Power refers to the extent of influence and the degree of compliance between two or more interactants in negotiating their differences. (Ting-Toomey, 1998)

Les personnes provenant d'un pays à faible indicateur de distance hiérarchique ont souvent tendance à adhérer à des valeurs telles que les droits de la personne, les relations symétriques et des coûts et des récompenses en fonction de la performance, alors que dans le cas contraire, on privilégie une distribution inégale du pouvoir, une hiérarchisation des rôles, des relations asymétriques ainsi que des récompenses et punitions accordées en fonction du statut, de l'âge et même du sexe. Ainsi, dans le premier cas, on jugera acceptable de sauver sa face, dans le deuxième, le contexte hiérarchique, la distance où l'on se situe face au pouvoir, peut nous conduire à interagir différemment.

Compétences dans une perspective interventionniste

Il est possible de réduire les conflits avec l'*Autre*. L'être humain, qu'il soit dans une relation de couple, dans un milieu de travail multiculturel ou simplement en voyage, est en mesure de développer les compétences nécessaires pour devenir un communicateur plus efficace dans des situations interculturelles. La maîtrise de certains principes, relatifs aux théories sur la face ci-dessous n'est pas inaccessible, ce que Ting-Toomey appelle *Intercultural facework competence*.

Selon ces spécialistes de la communication, trois concepts doivent être intégrés pour améliorer notre compétence de maintien de la face : la connaissance, l'intention

(mindfulness) et les compétences communicationnelles. Les problématiques liées au concept de face sont perçues comme étant des questions de gestion d'identité et de relations et la compétence de chacun face à ces situations, dans une interaction, se mesure en fonction des critères suivants : le degré de pertinence, d'efficacité, de flexibilité et de satisfaction (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Pour gérer adéquatement un épisode conflictuel, il faut d'abord avoir un certain bagage informationnel, certaines connaissances qui nous permettent de nous dégager (autant que possible) de notre point de vue ethnocentriste. Il faut non seulement être sensible au contexte culturel mais il faut aussi savoir se poser les bonnes questions. S'agit-il d'une personne issue d'une culture individualiste ou collectiviste ? La distance hiérarchique est elle importante ou non ? Quel modèle de face est privilégié et quel style de communication rend cette personne plus à l'aise ?

S'il s'agit de deux partenaires en situation de conflit et que nous voulons le gérer le plus adéquatement possible, il faut d'abord considérer les assises culturelles et sociales du point de vue de l'Autre. Il faut poser la question de savoir si l'individu en question est plutôt issu d'une culture du JE ou du NOUS, ce qui influence grandement, telle que stipulé ci-dessous, nos besoins et nos façons de gérer notre face. Il faut aussi connaître et prendre en considération les facteurs individuels qui entrent en ligne de compte lorsque nous sommes en interaction avec autrui, voire même en situation potentiellement conflictuelle.

Prenons par exemple un couple dont l'un est issu d'une culture plutôt individualiste, appartenant à la catégorie des « sois » indépendants et que l'autre est plus collectiviste, adhérent aux « sois » interdépendants. En situation conflictuelle, le premier cherchera à atteindre ses objectifs personnels alors que le deuxième cherchera plutôt une solution commune au groupe, une solution mutuelle :

For independent-self (IS) individualists, effective and appropriate management of conflict means individual goals are addressed, self-face has been enhanced and substantive differences are managed. For interdependent-self (DS) collectivists, appropriate and effective management of conflict means mutual- and ingroup-face have

been enhanced, conflict relationship has been soothed and that substantive differences are managed tactfully. For IS individualists, conflict outcome is perceived as constructive when tangible solutions are reached, objective criteria are met and action plans are drawn. Both conflict parties can claim win-win substantive gains. For DS collectivists, on the other hand, conflict outcome is perceived as constructive when intangible power resources have been addressed, relational solidarity has been reached and long-term mutual interests have been forged. Both parties can claim a win-win facework front in the context of both ingroup and outgroup members. (Science Direct, Ting-Toomey, 1998)

Il faut connaître le développement, la façon de gérer la face de notre interlocuteur, en l'occurrence de notre partenaire. Plus nous en savons sur la manière dont on conçoit, collectivement ou individuellement, la notion de face, les besoins et les attentes que nous avons par rapport à celle-ci, la façon dont nous sauvons, gardons ou perdons la face, plus nos chances d'une communication efficace augmente. Cela implique que nous devenons soit meilleurs pour gérer les conflits et les régler ou, idéalement, les éviter avant même qu'ils surgissent.

Supposons la conversation suivante :

PARTENAIRE A : Nous allons souper chez mes parents ce soir.

PARTENAIRE B : Je ne peux pas, j'ai déjà prévu d'aller souper avec des amis.

PARTENAIRE A : Tu peux remettre ça à un autre jour, mes parents veulent que nous soyons présents.

PARTENAIRE B : Non, c'est la fête d'une collègue, j'ai promis que j'y serais.

PARTENAIRE A : Et tu préfères cette collègue à mes parents ?

PARTENAIRE B : Là n'est pas la question, c'est que j'ai dit que j'y serai. Vas-y sans moi.

PARTENAIRE A : Tout le monde trouvera ça bizarre.

Dans cet exemple, on voit que les deux partenaires n'ont pas du tout le même point de vue sur la situation. Pour l'un, un couple est interdépendant (collectivisme) et fait partie d'une famille, d'une communauté. Pour l'autre il s'agit de deux individus libres de prendre des décisions de façon autonome (individualisme). Pour l'un, il n'y a pas de problème à aller à un souper de famille seul. Pour l'autre, il est absurde de ne pas être avec sa compagne et de ne pas planifier leur soirée ensemble.

S'ils ne sont pas sensibilisés au fait que leurs points de vue respectifs divergent dans une perspective globale (c'est-à-dire adhésion à des valeurs individuelles versus collectives) le risque que ce type de situation engendre des conflits est présent. Il faut apprendre à se placer à l'endroit où se trouve l'autre pour comprendre d'où il vient.

À cette notion de connaissance à acquérir, il faut ajouter la dimension de l'intention cognitive (*mindfulness*) :

Mindfulness means attending to one's internal assumptions, cognitions and emotions and simultaneously attuning attentively to the other's assumptions, cognitions and emotions while focusing the five senses. Mindful reflexivity requires us to tune-in to our own cultural and habitual assumptions in viewing a conflict episode. By being mindful of the "I-identity" or the "we-identity" facework model, we may be able to monitor our ethnocentric evaluations and biases more constructively (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Cela requiert non seulement une ouverture d'esprit mais une sensibilité aux différences culturelles, un mode d'agir qui peut s'apprendre. Il faut tenter, quoique provisoirement, et toujours inadéquatement en quelque sorte, de déplacer notre point de vue et d'essayer, à travers les connaissances que nous avons sur l'autre, de comprendre le contexte dans lequel et se situe. Idéalement, il faut, autant que faire se peut, se mettre à sa place, non seulement pour y voir l'objet problématique à travers ses yeux, mais aussi les paramètres culturels qui le façonnent.

Supposons qu'un conflit émerge car partenaire A avoue avoir eu des relations sexuelles avec quelqu'un d'autre que son partenaire. A présente ceci à B avec quelques excuses, faisant mine de rien. B se met en colère, à la grande surprise de A, pour qui ce n'est rien de grave. B perd la face, il est humilié. Il rougit de colère alors que A ne sait plus trop comment se positionner.

Une telle situation demande un effort de chacun des deux partenaires pour qu'ils essayent de comprendre le contexte de provenance de l'acte. Le geste a-t-il les mêmes répercussions si partenaire A vient d'une culture où la fidélité sexuelle n'est pas très importante et qu'au moment où il commettait l'acte, il n'a jamais cru qu'il provoquerait de telles émotions chez partenaire B ? Ou encore, si partenaire A avait connu le contexte de B et ses croyances par

rapport au sujet, aurait-il agité ainsi ? Partenaire B devrait-il être plus tolérant en connaissant les normes culturelles de A ? Et vice et versa ?

Avant même d'envisager une solution, il faut que le comportement de son partenaire soit considéré en fonction de son contexte (et contexte du contexte et contexte du contexte du contexte, etc.). Cela requiert une flexibilité mentale importante que de tenter de se glisser dans les perspectives de l'autre, d'incorporer de nouvelles idées et de pénétrer son système de valeurs.

Cet exercice nous oblige à utiliser toutes les connaissances que nous avons sur cette personne (ce qui comprend sa famille, sa religion, sa langue, son pays d'origine, etc.) afin de voir le comportement autrement, de se familiariser avec ce qui nous est étranger. Nous devons nous dégager de nos acquis, les faire cesser d'exister momentanément. Il faut être prêt à ce que notre vision du monde change entièrement, alors que nous tentons de rentrer dans la peau de l'autre.

Mental flexibility requires one to rethink assumptions about oneself and the world. Such rethinking may cause identity stress, dissonance, but also growth. To act mindfully, we should learn to: (1) see behaviour or information presented in the situation as novel or fresh, (2) view a situation from several vantage points, or perspectives, (3) attend to the context and the person in which we are perceiving the behaviour and (4) create new categories through which this new behaviour may be understood. Additionally, we also need to learn to shift perspective and ground our understanding from the other's cultural frame of reference (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Ce que ces auteurs proposent est un mélange d'analyse et d'empathie. On prend pour acquis qu'il y a une différence entre les interlocuteurs, qu'elle soit culturelle ou personnelle, mais on considère qu'il est possible de la saisir en l'imaginant ou en essayant de comprendre la perspective de l'autre. Nous nous permettons à ce stade d'avancer que plus notre interlocuteur et nous sommes distancés culturellement, plus cet exercice comportera des défis importants. Il faut recadrer l'expérience en fonction d'un vécu, d'un bagage qu'on s' imagine, n'avoir jamais réellement existé pour nous. Alors que cela peut sembler surhumain et loin de naturel, l'apport à notre compétence interculturelle est grand et la possibilité de résoudre efficacement le conflit augmente considérablement.

Un dernier point sur lequel insiste Ting-Toomey, est l'importance de cette dimension dans la résolution de conflits propres et la demande de pensée et de vie créative que cela requiert :

In a conflict situation, when two individuals either push against or pull away from each other, the intercultural conflict is never satisfactorily resolved. Rather, conflict opponents may have to help each other to reframe the conflict problem, the boundary conditions of the conflict and the redefinition of "scarce resources" in the conflict situation. [...] creative individuals tend to (a) cultivate curiosity and interest in their immediate surrounding, (b) look at problems from as many viewpoints as possible (i.e. openness to novelty), (c) practice divergent thinking or sideways learning, (d) alertness to complexity and distinction, (e) sensitivity to different contexts, (f) orientation to the present and (g) cultivate "flow" or enjoyment in their interaction. [...] While a routine thinker practices mindlessness in facework negotiation, a creative thinker practices mindfulness (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Cinq compétences clés en communication interculturelle

En bref, il faut avoir ou acquérir des compétences en interaction pour bien gérer nos relations interculturelles, ce qui comprend la capacité de communiquer de façon appropriée, efficace et flexible dans une situation quelconque. Les cinq compétences clés sont : l'écoute attentive, l'observation attentive, la gestion de la face, la construction de la confiance et le dialogue collaboratif (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

L'écoute cognitive rappelle que nous devons écouter l'autre et les perspectives personnelles et culturelles qu'il exprime lors de l'interaction conflictuelle, soit par ses paroles ou son non verbal. « They have to learn to mindfully listen to the identity, relational, content and socio-historical meanings of the messages that are being exchanged in the conflict negotiation process » (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

« Mindful observation involves an ODIS (observe, describe, interpret and suspend evaluation) analysis » (Science Direct, Ting-Toomey, 1998). Nous devons d'abord observer attentivement le comportement verbal et non verbal de notre interlocuteur, tenter de décrire le comportement de façon spécifique, de générer de multiples interprétations en déplaçant son point de vue, de faire du sens de ce que nous observons. Ainsi, il sera possible d'amener la communication à un autre niveau, ne communiquant plus seulement sur la situation

problématique mais sur des comportements généraux, des contextes d'émergence, des perspectives, des valeurs culturelles, etc.

Si nous reprenons la conversation plus haut entre partenaire A et partenaire B sur le souper chez les parents, idéalement dans une perspective d'auto-interventionnisme, chaque partenaire devrait écouter et observer attentivement en se questionnant sur les principes sous-jacents à leur position et tentant d'analyser la situation.

Pourquoi ne veut-il pas aller souper chez ses parents sans moi ? Qu'est-ce que cela me fait qu'elle ne veuille pas renoncer à son souper avec des amis ? D'où viennent ces expériences ? Qu'est-ce que je connais de son passé, de sa famille, de ses valeurs, qui peuvent expliquer son comportement ? Quelle interprétation puis-je tirer de cette situation particulière ? Est-ce que certains comportements de sa famille peuvent m'aider à comprendre ce qui fait en sorte qu'il/elle se comporte ainsi ? Quelles autres valeurs a-t-il/elle déjà mentionné qui sont possiblement reliées ? Voilà quelques questions qu'on pourrait se poser ainsi que poser à notre conjoint.

Apprendre à gérer nos compétences en *facework* implique aussi qu'on gère nos conflits de façon plus compétente :

Facework management skills refer to the use of culture-sensitive identity support messages that enhance self-face and/or other-face. Both individualists and collectivists may want to learn to "give face" to each other in the conflict negotiation process. Giving face means not humiliating or embarrassing each other in the public arena (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Toujours dans une perspective de variabilité culturelle individualiste-collectiviste, Ting-Toomey nous met en garde avec quelques conseils lorsque notre interlocuteur est notre « opposé ». Les individualistes doivent être sensibles aux images des collectivistes qui sont trop proches des questions de groupes, de leurs obligations, leurs statuts et leurs rôles. Les collectivistes, quant qu'à eux, devraient porter attention à l'image et la crédibilité des individualistes :

Individualists need to learn to engage in proper facework reciprocity to transform collectivists' self-effacing messages into mutual-concern facework interests.

Collectivists, on the other hand, need to respect the self-directed face concern of individualists in approaching facework issues. Mutual respect and understanding, as being reflected through the tone of voice and non-verbal nuances behind the verbal messages, can often “soften” the polarized climate in conflict interaction. Finally, individualists should realize that collectivists are process-oriented in their facework negotiation process. Collectivists, on the other hand, should realize that individualists are closure-oriented in their conflict resolution approach (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Dans l'idée d'améliorer ses compétences communicationnelles, l'importance de la confiance interculturelle est un point sur lequel il faut insister. Sans la confiance, les interlocuteurs ont tendance à s'éloigner l'un de l'autre, (physiquement, affectivement et cognitivement). Nous entendons les paroles de l'autre, mais nous n'écoutons pas. Dans une perspective interculturelle, la confiance implique aussi qu'on comprenne la signification culturelle derrière le concept.

In small power distance cultures, trust is often based on charismatic personality traits, personal credibility, reliability, persuasive words and decisive actions. In comparison, in large power distance cultures, trust can be based on credible roles and statuses in a reputable organization, dependable family and kinship networks and consistency between words and actions from a long-term perspective (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

La confiance venant de pair avec un certain élément de risque, il faut d'abord savoir ce qui est culturellement attendu de nous et de notre comportement pour atteindre cette confiance. Il faut qu'un climat de confiance s'installe mutuellement pour que les bonnes relations se créent ou perdurent. Le couple n'échappe point à ce sous-entendu.

Le dernier point de compétence est le dialogue collaboratif. « A collaborative dialogue approach emphasizes ethnorelative sensitivity. Collaborative dialogue attempts to discover common ground, share power productively and assumes that each conflict team has a piece of the bigger picture » (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

En collaborant, on laisse tomber nos présomptions sur l'autre et on évite d'imposer nos perceptions sur l'autre. On s'écoute mutuellement dans le respect, on partage nos attitudes, nos points de vues, nos intérêts, nos besoins. Les prémisses de base sont la sensibilité, le questionnement, le respect tout en essayant de cerner notre interlocuteur en termes d'identité

culturelle (I/C), distance hiérarchique, identité du « je » versus le « nous », styles d'interaction, etc., pour ce qui est de la dimension culturelle. Pour ce qui est de comprendre la dimension personnelle, il s'agit de leurs motivations personnelles, leur définition du respect, leurs besoins en termes de face, etc.

Critères d'évaluation des compétences interculturelles

Pour terminer, la compétence s'évalue, telle que mentionnée ci-dessus en quatre critères : ce qui est approprié, ce qui est efficace, ce qui est flexible et le degré de satisfaction de l'interaction.

Appropriateness refers to the degree to which behaviours are regarded as proper and match the expectations generated by the culture. Intercultural conflict expectations entail understanding the cultural norms, rules, and interaction scripts that constitute a conflict episode. Effectiveness refers to the degree to which the disputants achieve their personal interests or goals in a given conflict episode. Goals refer to the outcomes that the conflict disputants desire to achieve. In order to achieve desired outcomes, disputants have to be mindful of the conflict rules and scripts that are in operation in a given conflict situation (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

Ce qui est approprié ou efficace dans une culture pouvant ne pas l'être dans l'autre, ces deux critères permettent de définir la compétence de face interculturelle comme étant :

The process of how two cultural individuals uphold the impressions of appropriate and effective behaviours in a problematic, interpersonal situation. Intercultural facework (and hence, conflict competence) relies heavily on the perceptions of the disagreeing parties in evaluating each other's performance (Science Direct, Ting-Toomey, 1998).

De plus, la flexibilité et la satisfaction entrent en jeu. En temps de négociation, il faut démontrer un comportement verbal et non verbal flexible. Nous devons être en mesure de modifier notre comportement en fonction de certains facteurs, notamment le style d'interaction de notre interlocuteur. La satisfaction, quant à elle, se juge à partir de sentiments de contentement ou de mécontentement éprouvés par les interlocuteurs. Si les deux partenaires sont satisfaits du résultat du conflit, la gestion peut être considérée adéquate. Dans le cas contraire, la gestion du conflit n'a pas été faite de façon adéquate.

En somme, la gestion des conflits est un sujet dense à étudier. Il faut non seulement considérer que tout couple est sujet à entrer en conflit, mais supposer aussi que la nature de ceux-ci ainsi que la façon dont nous les gérons peut varier en fonction de nos appartenances culturelles.

Plus une relation progresse, plus un sentiment de confort s'installe entre les partenaires. La vie de couple, caractérisée par le partage de l'espace, le temps passé ensemble, les décisions prises en commun, la sexualité, et ainsi de suite, peut devenir très intime. Comme le disait Romano, cité en introduction, c'est lorsque les formules de politesse disparaissent et qu'un couple vient à s'installer ensemble que les conflits risquent de surgir (2001, p. 22). En pénétrant dans l'arrière-scène de notre conjoint, on risque de trouver qu'elle n'est pas compatible à la nôtre.

Toutes les différences ne sont pas nécessairement sujettes à causer des conflits. Avec mon conjoint, nos différences dans la nourriture étaient une source d'excitation. Nous cuisinions l'un pour l'autre avec le plaisir de découvrir les saveurs d'une autre culture. Or, la religion fut un sujet de discorde car il impliquait que nous prenions certaines décisions communes auxquelles nous n'avons jamais trouvé consensus.

Sur ce sujet, par exemple, nous avons tenté d'améliorer nos compétences culturelles. Nous avons analysé et tenté d'être empathique. Nous nous sommes livrés, maintes fois, à l'exercice de se placer du point de vue de l'autre pour comprendre d'où venait cette nécessité que je me convertisse (du point de vue de mon conjoint) ou la nécessité de vivre sans la religion, sans le mariage (de mon point de vue). Alors que nous avons réussi à comprendre ces points de vue, nous n'avons jamais trouvé le consensus qui nous permettait de prendre une décision commune pour avancer dans notre vie de couple.

Malheureusement, ce sujet était trop important pour que nous le balayions, et la rupture fut de mise. Cela étant, nous avons appris à gérer les conflits dans notre couple dit mixte et améliorer notre capacité d'entrer en interaction. De longues conversations sur chaque comportement communicationnel (message verbal, non verbal) ont suivi l'interaction elle-même pour mieux comprendre le contexte derrière elle. Nous sommes devenus plus

compétents en communication interculturelle et utilisons ces apprentissages couramment, chaque jour.

Tous les couples interculturels ne finissent pas par se séparer. Plusieurs vivent heureux, amoureux, harmonieux et ce, toute leur vie. Mais, tout comme « la vie des gens heureux n'a pas d'histoire », ce sont toujours les situations problématiques qui font surface et qui donnent matière à étude.

Dans cette perspective, le prochain essai raconte une situation de couple problématique qui dépasse largement ce que la majorité d'entre nous a pu connaître comme conflit dans un couple, interculturel ou non. Si Betty Mahmoody, la femme qui raconte son histoire dans *Jamais sans ma fille*, en a fait un bestseller, c'est certainement que l'histoire sort de l'ordinaire. Toutefois, si nous avons choisi de l'étudier c'est que son caractère hors du commun constitue une excellente voie pour comprendre et expliquer la communication dans les couples interculturels par une analyse de cas.

ESSAI 3

ÉTUDE DE CAS : JAMAIS SANS MA FILLE

LIRE UN ROMAN AVEC UNE APPROCHE SYSTÉMIQUE

ESSAI 3
ÉTUDE DE CAS : JAMAIS SANS MA FILLE
LIRE UN ROMAN AVEC UNE APPROCHE SYSTÉMIQUE

Ci et là, dans les deux premiers essais, j'ai relaté quelques expériences personnelles, centrées sur mes engagements émotifs avec un partenaire d'une autre culture que la mienne et sur les difficultés que nous avons parfois rencontrées. Je m'y suis toujours livrée, ou délivrée, en m'appuyant sur la théorie afin d'atteindre mon objectif de recherche, qui est de comprendre et d'expliquer le parcours d'un couple mixte.

Notre stratégie demeurant la même dans cet essai, nous proposons à cette étape d'appliquer la théorie systémique au cas de Betty et Moody Mahmoody, tiré du roman *Jamais sans ma fille* (1984). Nous avons choisi ce roman pour la richesse de l'histoire, qui est celle d'un couple mixte qui en changeant de contexte culturel, subit un chambardement dramatique dans sa relation. Le dénouement décrit un couple qui passe du bonheur au malheur en changeant de milieu, c'est-à-dire en déménageant des Etats-Unis vers l'Iran.

La lecture que nous proposons est donc à la fois séquentielle et thématique. Nous appliquerons les concepts chers à la Nouvelle communication, notamment tirés d'*Une logique de la communication* de Paul Watzlawick (et al.) aux séquences que vit ce couple. Nous nous intéresserons particulièrement aux changements qui se produisent lorsque le couple est confronté à cette nouvelle réalité iranienne. Il ne s'agit pas de faire une lecture chronologique proprement dite mais plutôt d'appliquer les concepts de la Nouvelle communication aux séquences de leur parcours, qui nous permettra de mieux comprendre comment un couple peut passer de l'harmonie à la catastrophe.

Leur parcours soulève en fait de nombreuses questions qui guident cette recherche. Comment un couple passe-t-il de l'amour à la haine en si peu de temps? Comment le milieu et le contexte culturel affectent-ils la vie d'un couple ? Comment une relation fondée sur la différence et la complémentarité passe à une relation d'opposition, de rapports de force et d'escalade symétrique de la violence symbolique ? C'est autour de ces questions que se

construit le contenu des prochaines pages qui sera une analyse de l'interaction en fonction du contexte culturel.

Récit de vie et objectivité

Avant d'entrer dans l'analyse du récit littéraire comme telle, nous proposons un mot sur l'objectivité. Nous savons que l'objectivité scientifique pose un problème épistémologique de longue date, particulièrement en sciences humaines. Si nous souhaitons nous approcher le plus possible d'une objectivité dans ce cas, nous tentons d'abord de décrire et d'analyser une subjectivité partagée, acceptable et appuyée par la communauté scientifique. Mon point de vue sur mon vécu, tel celui d'une autre personne, n'a pas la valeur de vérité absolue mais plutôt celui d'une vision du monde parmi d'autres.

L'objectivité est, plus souvent qu'autrement, l'idéal scientifique. On peut définir ce terme ainsi : « une attitude d'appréhension du réel basée sur une acception intégrale des faits (...), sur le refus de l'absolu préalable (...) et sur la conscience de ses propres limites » (Laramée et Vallée, 1991, p. 27). On poursuit en disant que « pour investiguer objectivement, par exemple, un événement communicationnel, il faut aller au-delà de nos idéologies, et de nos intuitions aussi valables et séduisantes qu'elles puissent être. Notre expérience personnelle des phénomènes est liée à une vision impressionniste de la vie. Elle nous permet de nous situer psychologiquement et socialement par rapport à notre environnement mais elle entraîne de nombreuses déformations dans la perception objective de la réalité. Chacun est biaisé par ses valeurs, ses croyances, ses attentes, ses besoins et son expérience » (Laramée et Vallée, 1991, p. 22).

Cette objectivité est de toute évidence étroitement liée aux notions d'impartialité et de neutralité, deux principes qui ont été en quelque sorte écartés (volontairement) des deux premiers essais mais sur lesquels repose ce troisième. La formule des trois essais accordant une grande liberté au chercheur, des choix importants s'offraient quand même à nous.

Effectivement, nous avons consciemment décidé que les deux premiers essais seraient teintés de cette subjectivité évidente que l'on retrouve dans l'auto-examen d'un vécu. Nous l'équilibrerions en la supportant à la fois du sens commun et de la théorie scientifique. Par le fait même, le sujet n'était plus la communication dans les couples mixtes, mais plutôt la communication dans *mon* couple mixte. La seule façon de l'étudier était de laisser tomber la prétention d'objectivité et de me positionner comme n'étant pas impartiale.

Les deux premiers essais empruntent aux paradigmes interprétatifs leur intérêt pour « l'analyse des significations subjectives qui font consensus sur l'interprétation de la réalité (en adoptant la position) que les significations se situent dans les actions sociales, que les gens donnent un sens à leur monde par leurs comportements communicationnels et que la société est une construction faite des expériences subjectives de ses membres (Laramée et Vallée, 1991. p. 72). De plus, le paradigme interprétatif « privilégie la méthode participante de sorte que la réalité est partiellement construite par le chercheur » (Laramée et Vallée, 1991. p. 73).

Malgré ce penchant pour la subjectivité, il est temps d'équilibrer la recherche par la quête de l'objectivité en tant que chaînon manquant. Pour se faire, nous devons déplacer légèrement notre objet de recherche ce qui nous permettra de nous détacher de notre sujet d'étude. Voilà les raisons qui nous ont convaincue d'opter pour l'étude d'une histoire de vie.

Notre objectif d'améliorer notre compréhension de la communication dans les couples interculturels se poursuit dans cet essai. Toutefois, le moment est venu de faire abstraction de mon propre vécu pour aller appliquer les concepts systémiques sur un autre couple mixte. Il était tout à fait logique que la prochaine étape soit de procéder à l'analyse de la communication dans la situation d'un autre couple mixte que celui que nous avons formé. En bref, cette fois-ci, l'histoire n'est pas la mienne.

« Chalifoux décrit l'histoire de vie comme étant un récit de l'expérience d'une personne [...] ou d'une œuvre personnelle et autobiographique stimulée par un chercheur de façon à ce qui

exprime le point de vue de l'auteur face à ce qu'il se remémore des différentes situations qu'il a vécu » (Massée, 1992, p. 112). À ce sujet, Pierrette Massée propose qu'on puisse :

l'utiliser [...] en sciences de la communication pour des études culturelles sur les dimensions symboliques de la vie des groupes telles les idéologies et autres représentations du monde. On peut aussi l'utiliser pour comprendre les rapports sociaux et les réseaux communicationnels ainsi que pour saisir les modes d'intégration et de participation au sein d'unités sociales diverses, et finalement pour analyser les processus d'apprentissage de divers aspects de la culture (Massée, 1992, p. 112).

De façon à nous insérer dans le contexte de cette recherche, l'histoire de vie nous permettra de comprendre les dimensions symboliques et les représentations du monde en tant que produits culturels. Nous poursuivrons notre analyse de l'interrelation entre l'interaction dans une relation de couple intime et les rapports sociaux, telle que proposée par la Nouvelle communication. Elle nous aidera à comprendre que les rapports sociaux tissés sont un système dans lequel nous interagissons. Dans la vie de couple, il est fort probable que nous ayons de surcroît à apprendre à interagir dans le système social de notre partenaire.

L'approche systémique pour lire un roman

Rappelons-nous que jusqu'à maintenant nous nous sommes appuyés sur l'approche systémique afin d'élucider les fondements de la communication interculturelle et la gestion des conflits dans les couples interculturels. Notre recherche a été guidée par les notions de contextualisation et d'interaction entre les éléments qui composent un système, notions apportées par Goffman. Nous avons essayé de comprendre et d'expliquer les liens entre la communication et la culture qui pourraient s'appliquer à des situations de couple où les deux partenaires ne sont pas issus d'une même culture.

Nous avons, tout au long de notre quête intellectuelle pour mieux comprendre la communication dans les couples mixtes, adopté la position d'Auguste Comte, illustre représentant du positivisme, qui considérait que tout le réel appréhendé par l'esprit comporte inévitablement une partie de social (Laramée et Vallée, 1991). Ce principe sert de base aux

tenants de la Nouvelle communication, issue de l'approche systémique et continue de figurer dans nos écrits comme théorie fondamentale qui sous-tend la recherche.

Toutefois, contrairement à l'approche positiviste, on admet la complexité, la nature transactionnelle et dynamique des phénomènes que sont les communications humaines. En mettant l'accent sur le fait que les phénomènes communicationnels sont interactifs et que les éléments en interaction d'une entité (système) doivent être perçus comme codéterminants de l'objet d'étude, nous reconnaissons la structure d'un système et les modes d'information d'échange qui ont lieu à l'intérieur du système et entre lui et son environnement (Kim et Gudykunst, 1988).

À la lumière de cette approche, étudier la communication comme un phénomène isolé perd tout son sens. Les interactions dans un couple mixte sont elles-mêmes un sujet trop restreint selon l'approche systémique. Il faut plutôt étudier les interactions entre les éléments comme faisant partie d'un système qui à son tour interagit avec son environnement. C'est dans cette perspective que nous analyserons le roman *Jamais sans ma fille*, c'est-à-dire en adoptant une vision de la communication comme un échange, une interaction symbolique où les relations peuvent changer en fonction du contexte qui lui aussi change.

Nous nous intéresserons aux séquences qui ponctuent le bouleversement majeur que subit le couple s'installant en terre iranienne. Au cours des prochaines pages, nous allons donc appliquer les concepts de la Nouvelle communication à des exemples plus précis tirés de ce roman, qui illustrent ce mécanisme de changement du comportement du mari qui bascule vers une autre culture lorsque le contexte change, ainsi que la modification des interactions de l'épouse qui doit adopter des stratégies communicationnelles de survie.

Parcours d'un couple mixte – de l'amour à la haine

L'histoire qui suit offre une panoplie d'exemples d'un couple qui passe du bonheur au malheur. Il s'agit du vécu d'une femme américaine, en situation de couple mixte avec un Iranien, qui a décidé de raconter son parcours conjugal. Elle s'est livrée cœur et âme à ses

lecteurs, s'ouvrant au monde entier, en écrivant sur ses expériences en couple mixte, d'abord aux États-Unis, ensuite à la terre natale de son mari, l'Iran. Son roman autobiographique devint rapidement un bestseller alors qu'elle est devenue à la fois héroïne et cible de nombreuses critiques.*

Betty Mahmoody est née au Michigan le 9 juin 1945. Elle a eu trois enfants, deux garçons issus d'un premier mariage, et une fille de son deuxième. C'est en fait en 1977, après une histoire d'amour qu'elle qualifie elle-même de saine et heureuse, qu'elle épousera le médecin américain-iranien Sayyed Mahmoody (ci-après Moody). Heureux dans leurs premières années : « Nous ne pouvions être plus proches. Nous dormions dans les bras l'un de l'autre des nuits entières. La vie était formidable, passionnante, pleine de bonheur » (Mahmoody, 1984, p. 66), l'histoire a pris un tournant dramatique quelques années plus tard. Cet ouragan d'émotions et d'agressivité qu'est devenu leur mariage, fait l'objet de son livre ainsi que de cet essai.

Aujourd'hui Betty Mahmoody a acquis une notoriété importante dans plusieurs pays. Elle a cofondé et agit en tant que présidente de l'organisation *One World : For Children*, vouée à la promotion de la compréhension entre cultures et la protection et la sécurité des enfants issus de mariages mixtes. Elle a été un atout indispensable dans la législation sur les enlèvements internationaux adoptée par l'état du Michigan, et elle a même représenté les États-Unis à la Conférence de La Haye sur les enlèvements internationaux en 1992. Elle a été honorée *Outstanding Woman of the Year* par l'Université d'Oakland, *Most Courageous Woman of the Year* and *Woman of the Year* en Allemagne et a reçu un diplôme honorifique du college Alma. Toutes ces implications, ces distinctions, ces prix d'honneurs reçus sont le résultat d'un long parcours sinueux, semés de difficultés, d'épreuves et d'obstacles.

⁴ On peut lire de nombreuses critiques à son sujet, déclarant particulièrement son manque d'objectivité à l'égard des musulmans, de l'Islam et des Iraniens. Il n'est pas rare de lire que sa haine et son ressentiment ont envenimé son propos. Je tiens fermement à ce qu'il soit établi ici que tout propos cité dans cet essai, quoiqu'il puisse sembler être de nature raciste, inapproprié ou discriminant, ne reflète aucunement mon opinion, mais sert simplement d'illustration à la théorie scientifique.

Le parcours qu'elle décrit dans son livre, *Jamais sans ma fille*, débute en 1984 lorsqu'elle quitte les États-Unis avec son mari et leur fille, Mahtob, pour des vacances de deux semaines à Téhéran. Son départ pour l'Iran est d'avance teinté d'incertitudes et d'angoisses. La première page du livre décrit les derniers moments du vol avant l'atterrissage en lieu arabe : « Je me dis que je suis en train de commettre une grave erreur, que je voudrais sauter de cet avion à la minute » (Mahmoody, 1984, p. 11).

Principes d'interaction et changement de contexte

« L'objet de la communication n'est ni d'étudier la société ni la psychologie en elles-mêmes mais d'allier une théorie de la subjectivité humaine à une théorie de l'organisation sociale afin de les penser ensemble » (Attallah, 1991, p. 111). Voilà ce que rapporte Paul Attallah dans son livre *Théorie de la communication, Sens, sujets et savoirs* lorsqu'il introduit les principes de l'école de Palo Alto.

Plus précisément, les chercheurs de la Nouvelle communication sont d'accord sur un certain nombre de postulats qui permettent d'étudier la communication comme faisant partie d'un système social. Le premier qui nous intéresse est qu'il est impossible de ne pas communiquer. Comme nous dit Watzlawick dans *Une logique de la communication* :

Le comportement n'a pas de contraire. [...] il n'y a pas de non-comportement ou pour dire les choses plus simplement, on ne peut pas ne pas avoir de comportement. Or, si on admet que dans une interaction, tout comportement a valeur d'un message, c'est-à-dire qu'il est une communication, il suit qu'on ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non. Activité ou inactivité, parole ou silence, tout a valeur de message. De tels comportements influencent les autres, et les autres, en retour ne peuvent pas ne pas réagir à ces communications, et de ce fait eux-mêmes communiquer (Watzlawick, 1972, p. 46).

Plusieurs exemples illustrent ce propos dans le livre *Jamais sans ma fille*. Dès l'arrivée de Betty, Moody et leur fille, Mahtob en Iran, on procède à l'accueil traditionnel en égorgeant un mouton et en remettant des cadeaux. Lors de cet événement familial, en tant qu'épouse d'un Iranien nouvellement accueillie dans cette famille, la coutume est d'offrir des bijoux en or. Mais, la situation se déroule autrement :

Ameh Bozorg [sœur de Moody] semble ignorer cette coutume, ou alors elle l'a transformée à son gré. Elle offre à Mahtob deux bracelets d'or, mais n'a rien prévu pour moi. De toute évidence c'est une marque de réprobation à mon égard (Mahmoody, 1984, p. 46).

Sachant d'autant plus que la famille de son mari n'était pas enchantée à l'idée qu'il épouse une américaine, certains membres ayant même été profondément choqués, ce non-comportement devient un message ayant une valeur importante qui vient confirmer ses doutes et contribuer à se sentir rejetée, mise à l'écart. Il y a plusieurs exemples, dans le livre *Jamais sans ma fille*, comme dans notre quotidien, où l'absence d'un comportement anticipé devient un véritable message. À la page 41, alors qu'ils sont en Iran depuis quelques jours déjà Betty raconte :

Les jours défilent : Moody semble curieusement oublier notre existence. Au début, il s'efforçait de me traduire chaque conversation. À présent il le fait à peine, de moins en moins souvent, et se contente de vagues indications (Mahmoody, 1984, p. 41).

Le silence, le refus d'embrasser quelqu'un, le regard détourné ou, dans ce cas, l'absence des traductions autrefois présentes sont tous des comportements qui ont valeur de message, qu'ils soient intentionnels ou non. Par le fait même, le silence est un comportement de valeur égale à celui de la parole, le regard détourné est un comportement au même titre que de fixer quelqu'un dans les yeux. Le message diffère, certes, mais il a tout autant de valeur.

Ces deux exemples présentent des interactions qui permettent au lecteur de deviner qu'un basculement se produit chez le couple, dès leurs premiers jours, en étant confronté à ce changement de contexte. Alors qu'ils viennent tout récemment d'arriver en Iran, on sent que le contexte culturel a changé, que la vie au sein de la famille iranienne élargie perturbe d'emblée la vie du couple en produisant un changement dans le comportement. On constate que l'interaction est modifiée en lien avec le contexte qui a changé. Si tous les comportements ont une valeur communicationnelle telle que stipulé ci-haut, la modification d'une relation comme celle vécue par Betty et Moody se vit à travers les différentes formes que prennent l'interaction, intentionnée ou non.

Cela nous amène au deuxième postulat émis par l'école de Palo Alto, qu'on ne peut pas considérer la communication seulement si elle est « intentionnelle, consciente ou réussie, c'est-à-dire s'il y a compréhension mutuelle » (Watzlawick, p. 1972, p. 47). Au contraire.

Betty et son mari devaient passer deux semaines en Iran, c'est ce qui avait été entendu préalablement au départ. Avant même que Moody décide qu'ils doivent rester en Iran et que Betty soit prisonnière dans ce pays, elle craint que son mari ne veuille pas rentrer aux États-Unis. Cependant, un jour, il achète des meubles : « Nous achetons des meubles anciens. Majid dit qu'il va s'occuper de leur expédition en Amérique. Moody est heureux de cet achat et cela fait beaucoup pour apaiser mes craintes : il veut réellement rentrer à la maison » (Mahmoody, 1984, p. 45).

Moody n'a certainement pas acheté des meubles puis, par la suite, demandé qu'on les expédie aux États-Unis, dans l'intention de transmettre le message suivant à Betty : *ne t'inquiète pas, nous rentrerons à la maison*. Toutefois, selon l'interprétation de Betty, ce geste se veut rassurant. Elle donne à ce comportement une signification tout autre que celle (probablement) voulue, possiblement sans que l'interlocuteur lui-même s'aperçoive du sens du message qui a été reçu.

Le sens devient donc une interprétation du récepteur n'ayant aucun lien avec l'intention de l'émetteur. Si on ne peut pas clairement prêter une intention à l'interlocuteur, on peut quand même se douter que Moody à ce stade, entre dans la confusion, dans la pensée paradoxale, oscillant entre le retour à la culture américaine et la culture iranienne qui est en voie de « l'attraper ». Ce va-et-vient de Moody constitue une première séquence de perturbations que subira le couple.

Notons aussi que cette interprétation n'a aucune valeur si nous la sortons de son contexte. Elle n'a de sens qu'en lien avec les craintes de Betty de rester en Iran ou encore des messages lancés par Moody suggérant qu'ils pourraient rester en Iran. Le fait d'acheter des meubles hors de ce contexte ne serait probablement pas un message qui rassure.

Les notions d'intentionnalité, de conscience ou de réussite de la communication, énoncées par Watzlawick redoublent d'importance à notre avis, dans un contexte interculturel. On peut lire cet énoncé selon deux interprétations. Dans un premier temps, n'ayant aucun lien avec le contexte interculturel, il peut s'agir d'une communication, d'un message que nous émettons, sans même le savoir.

Prenons l'exemple banal qui se produirait lorsque vous ne souhaitez pas un joyeux anniversaire à votre collègue lors de sa fête. Il est certain que vous savez que c'est son jour d'anniversaire et qu'à la suite de votre dispute de la semaine dernière, vous êtes encore froid. Cependant, vous avez totalement oublié. Il n'y a aucune intention de votre part de lui communiquer des sentiments de ressentiment.

Dans un deuxième temps, plus importante à l'étude de la communication interculturelle, entre en jeu l'idée que la communication n'est pas mutuelle car l'intention voulue et l'interprétation reçue diffèrent. Autrement dit, l'interlocuteur n'est pas conscient de l'impact d'un geste, d'une parole ou d'un comportement.

Illustrons ce concept à l'aide de l'exemple du rot. Généralement, dans la culture occidentale, le rot en public est considéré comme sale et constitue un geste impoli. Toutefois, dans la culture arabe, il est interprété comme le signe d'un bon repas et se présente comme un geste socialement acceptable et même une marque de politesse. Or, la personne arabe qui soupe chez un ami en France pour la première fois pourrait aisément roter à la fin d'un repas. L'Européen sera vexé alors que l'invité arabe avait l'intention d'utiliser ce geste pour transmettre le message que le repas était bon. On voit clairement, à travers cet exemple, la dichotomie entre l'intention et l'interprétation, ce qui fait que la communication n'est pas réussie.

Revenons sur l'exemple du jeu de cartes. Rappelons-nous qu'on utilise l'analogie du jeu de cartes pour comprendre la communication interculturelle. Si tous les joueurs qui se mettent à la table ont appris à jouer dans des contextes différents, avec des personnes différentes et que leurs règles ne sont pas pareilles, lorsque le jeu débutera, il y a aura certainement des

difficultés, voire même des conflits. Ainsi, dans notre quotidien, si on suit *ses* règles, celles qui nous sont familières, et que celles auxquelles notre interlocuteur adhère sont différentes, l'intention reliée à notre communication ne concordera pas nécessairement à l'interprétation de notre ou nos interlocuteurs. En somme, nous ne sommes pas forcément toujours conscients des règles des autres.

Betty en Iran, une lecture contextuelle

Betty s'adapte difficilement au contexte Iranien. Dans l'interaction, on constate que plusieurs comportements ayant une valeur communicationnelle deviennent des zones sensibles à la différence quand ce contexte culturel change. Dans le cas de Betty et Moody, les codes américains connus des deux conjoints sont remplacés par les codes iraniens. Le contexte change et corrélativement les règles de l'interaction changent, ce que nous pouvons constater dans divers comportements : la proxémique, les habitudes alimentaires, la tenue vestimentaire et ainsi de suite.

Prenons d'abord la notion d'espace personnel tel qu'énoncé par Edward T. Hall. Ce chercheur a noté qu'il existe quatre types de distance en fonction de la relation et du contexte dans lesquels nous nous trouvons : intime, personnelle, sociale et publique. Ce dernier note que dans les cultures latines par exemple, les distances sont généralement plus petites car les gens sont à l'aise en étant plus près les uns des autres. Dans les cultures nordiques, le contraire s'applique (www.en.wikipedia.org/wiki/Proxemics).

Devant cette différence, combien difficile de juger, en présence d'un interlocuteur, quelle est la distance appropriée pour celui-ci versus la distance appropriée pour soi-même ? Comment savoir si l'on transgresse les règles de l'*Autre* ou qu'on ne respecte pas les codes sociaux de celui-ci ? Une personne issue d'une culture nordique se sentira probablement envahie et mal à l'aise si son interlocuteur est trop proche alors que quelqu'un de la culture latine se sentira probablement rejetée si elle est trop éloignée. Dans notre propre ville, nous pouvons être en présence de personnes immigrantes, de touristes, etc., pour qui les distances ne sont pas les mêmes. Dès lors, une transgression mutuelle devient possible (l'un enfreint les règles de

l'Autre). L'intention est loin de l'interprétation et, encore une fois, la communication n'est pas réussie.

On sent à maintes reprises dans *Jamais sans ma fille* que Betty n'est pas à l'aise avec l'utilisation de l'espace en Iran. Dès son arrivé à l'aéroport elle note que « tout le monde bouscule tout le monde et (qu'ils sont) contraints à assurer leur progression comme les autres, épaule contre épaule » (Mahmoody, 1984, p. 15-16).

Si Betty note que les iraniens interagissent différemment dans leur espace social, elle note aussi certaines distinctions olfactives et sonores en disant : « nous voilà dans la grande salle de l'aéroport et aussitôt une sensation désagréable nous étreint. Une odeur forte, omniprésente, puissante, celle de la sueur humaine exacerbée par la chaleur » (Mahmoody, 1984, p. 15) ou encore lorsqu'elle dit « nous sommes environnés de voix criardes, piaillantes, et nous nous serrons si fort l'une contre l'autre que nous dégoulinons de transpiration » (Mahmoody, 1984, p. 15). Voilà qu'on *sent* le malaise le Betty au sein de cette nouvelle culture.

En effet, les expériences de Betty dans une première séquence d'adaptation, indiquent au lecteur que Betty s'intègre difficilement aux normes culturelles iraniennes, et ce, à divers niveaux. Considérons la scène suivante tirée de *Jamais sans ma fille*. On demande à Betty si elle veut du sucre dans son thé. Elle répond gentiment :

[...] Je n'ai pas besoin de sucre, il est très bon comme ça. (Moody lui répond.) Ameh n'est pas contente de toi, mais je lui ai dit que tu étais douce toi-même et que tu n'avais pas besoin de sucre... Il est clair, dans les yeux d'Ameh, qu'elle n'apprécie pas ce jeu de mots approximatif. J'ai oublié que de boire du thé sans sucre est une énorme gaffe en société (Mahmoody, 1984, p. 34).

Betty ne voulait pas, de façon intentionnelle, communiquer un message négatif aux yeux des iraniens qui l'accueillent. Elle a agi en fonction de *ses* codes sociaux, de ce qu'elle croyait acceptable en fonction de sa propre culture, américaine, alors qu'elle commet une transgression aux yeux des iraniens. La symbolique attachée à ce geste est loin de l'intention voulue par cette femme peu familière avec les coutumes entourant la nourriture en Iran.

Prenons aussi l'exemple de la tenue vestimentaire assignée de façon obligatoire aux femmes en Iran, sujet traité à de nombreuses reprises tout au long du livre. Betty éprouve plusieurs difficultés, particulièrement au début, à respecter ce code d'habillement requis. Elle subit souvent le reproche de ne pas être vêtue adéquatement, soit par la famille, soit par la police religieuse.

Si elle se fait prendre avec une boucle de cheveux sortie de son tchador, ce n'est pas forcément qu'elle veut se rebeller mais qu'elle ne connaît pas les coutumes. Elle n'y voit pas nécessairement une obligation, ne comprend ni l'ampleur de son comportement, ni l'ampleur de la valeur du message qu'elle communique. Le fait de porter le tchador est déjà un comportement allant à l'encontre des codes connus de cette américaine qui tente de respecter les coutumes iraniennes. Si elle se fait prendre en délit, c'est plutôt accidentel (faute de connaissance) qu'intentionnel.

Dès les premières pages du livre, alors que la famille arrive en Iran, Betty reçoit un cadeau en provenance de la sœur de son mari. Elle l'ouvre pour découvrir un montoe et un roosarie, habillement indispensable sans lequel les femmes ne peuvent sortir en public en Iran. Prise de panique, elle se pose immédiatement la question à savoir si elle sera tenue d'adhérer à ces politiques vestimentaires féminines. « Lorsque Mammal [...] avait proposé ces vacances de deux semaines, [...] il avait simplement dit : « pour sortir, vous porterez des pantalons longs, un foulard et des bas noirs. Il n'avait strictement rien dit de cette monstrueuse robe de laine » (Mahmoody, 1984, p. 22). Pour celle qui offrait le cadeau, le message était simple : *voici ce que tu dois porter lorsque tu es dans mon pays*. Pour Betty, les interprétations étaient multiples : soumission féminine, mensonges de son mari, peur de devenir prisonnière et ainsi de suite.

Lorsque Paul Watzlawick travaille à produire *une logique de la communication*, il avance une définition de la communication. En fait, il utilise le mot communication afin de « désigner une unité de comportement sans définition précise, [...] une unité de communication sera appelée message [...] et une série de messages échangés entre des individus sera appelée interaction » (Watzlawick, 1967, p. 47).

De plus, il est à noter que ses analyses incluent dans le comportement la moindre unité du comportement et ce, dans tous ces modes : verbal, tonal, postural, contextuel, etc., tel que nous avons énoncé ci-haut. Cette prémisse est de toute évidence en lien avec son premier postulat : il est impossible de ne pas communiquer, excluant que le verbal soit la seule forme de communication considérée par l'approche systémique.

Indice et ordre, indicateurs de changement

Le contenu d'un message, verbal ou non, n'est pas à lui seul suffisant en termes d'objet d'étude. Il faut aussi considérer la relation afin d'être en mesure de comprendre la communication interculturelle ou non. La relation surpasse l'information brute, la divisant en indice et ordre. L'indice est la transmission de l'information (contenu) et l'ordre est plutôt la manière dont on doit entendre et comprendre le message, ce qui nous indique la relation entre les interlocuteurs.

L'indice et l'ordre sont extrêmement importants à saisir dans le cas de Betty et Moody, comme dans toute relation de couple interculturel. Afin d'analyser la communication dans un couple mixte qui passe d'une relation harmonieuse à une relation dysfonctionnelle, il faut non seulement se pencher sur l'importance de l'ordre dans la communication tout en considérant que l'ordre peut varier d'une culture à l'autre. Voyons dans l'exemple qui suit comment l'ordre constitue un premier signe qu'un changement est en voie de se produire alors que Moody, qu'on croyait américanisé, est peu à peu resocialisé lorsque plongé en contexte iranien.

Cette conversation entre Betty et Moody illustre parfaitement le propos tenu ci-dessus. L'échange suivant permet facilement d'identifier le rôle de l'ordre ou, dit autrement, le danger de considérer un message en tenant compte uniquement de l'indice, le contenu. À la page 33, alors qu'ils en sont à leur premier matin en Iran, Moody dit à Betty : « tu ne mets pas de sucre ? » (Mahmoody, 1984) Ces lignes prises isolément n'ont aucun sens mais les lignes qui suivent sont essentielles à la compréhension :

Question apparemment banale, mais quelque chose me frappe soudain dans sa manière de parler. Chez nous, en Amérique, il aurait dit : « T'as pas mis de sucre ? » La contraction familière a disparue. Comme s'il voulait montrer que l'anglais n'est jamais que sa deuxième langue. Il a prononcé avec soin en articulant chaque syllabe. Or il a américanisé son langage depuis longtemps. Pourquoi ce changement brusque (Mahmoody, 1984, p. 33- 34)?

Un interlocuteur qui serait présent lors de cette conversation ou encore un lecteur qui ouvre à la page et ne lit que cette première phrase « tu ne mets pas de sucre ? » n'en comprendrait que l'indice. Certes, il saisirait le contenu et comprendrait, en simple termes logistiques, que Betty ne veut pas de sucre et que Moody l'interroge à ce sujet. Point.

Or, le message devient tout autre quand on tient compte de la relation. Toute une métacommunication contextuelle se produit dans cette phrase. Le sucre perd toute son importance, ce qui prime étant plutôt le fait que cette phrase annonce un changement de comportement chez Moody, une transformation sur laquelle le lecteur en apprendra davantage au cours de sa lecture. En employant cette structure, de façon intentionnelle ou non, il nous confirme qu'il est dans la séquence troublante où il laisse tomber progressivement ses codes américains pour adhérer à nouveau aux codes iraniens. Il prépare – consciemment ou non - le terrain pour ce qui s'en vient.

La façon dont on livre un message qu'elle soit intentionnelle, consciente ou réussie, a la possibilité d'avoir autant d'importance que le message lui-même. Qui n'est jamais rentré à la maison le soir, salué son conjoint ou sa conjointe, et au son d'une réponse à voix basse et monotone, enchaînait avec : « qu'est-ce qui ne va pas ? » Le même « bonjour » d'un ton élevé et mélodique peut entraîner la réponse suivante : « tu es de bonne humeur, bonne journée au bureau ? » La signification que l'interlocuteur attribuera à l'indice, une simple salutation, peut varier énormément en fonction du ton avec lequel elle est livrée (l'ordre).

Basculement de la relation et séquence des communications

Dans sa lignée de propositions pour une axiomatique de la communication, Watzlawick suggère de considérer la ponctuation de la séquence des faits. Il nous met en garde sur

l'éternel discours entourant ce propos, à savoir, dans le cas de deux comportements, lequel est l'initiateur de l'autre, lequel est réactionnaire ? Ne réglant pas l'éternel débat, qui semble de toute manière plus pertinent aux théories linéaires que circulaires, il propose plutôt de formuler un troisième axiome de métacommunication : « La nature d'une relation dépend de la ponctuation des séquences de communication entre les partenaires » (Watzlawick, 1972, p. 56).

Dans le couple que forment Betty et Moody, il me semble presque évident que la ponctuation des séquences des communications *fait* le livre. Le découpage permet au lecteur de suivre l'évolution des deux partenaires. Betty ne s'adapte pas au contexte iranien alors que Moody se resocialise au sein de sa culture familiale. La nature de la relation évolue en fonction des séquences qui confirment la haine grandissante de Betty (envers son mari, l'Iran, la famille de son mari, etc.) et le retour aux racines de Moody.

Sur plus de quatre cents pages, l'un se comporte en fonction de l'autre. L'une victime et prisonnière, l'autre bourreau, les comportements communicationnels se consolident en fonction des rôles dans lesquels chacun se retrouve. Lorsque le changement culturel se produit, l'interaction change, les rôles changent, les séquences sont dorénavant le reflet de la nature d'une relation d'abord changeante et ensuite changée.

La communication, une stratégie de survie

La séquence des incertitudes de Moody abordée ci-haut laisse place à une nouvelle séquence où Betty est prise en Iran et Moody s'est complètement iranisé. Une fois que Betty constate qu'elle est prisonnière, son instinct premier est de tenter de se sauver. Devant cette tentative de fuite, Moody redouble la violence, lui enlève plus de droits, devient plus strict, et ainsi de suite.

Comprenant que la nature d'une relation dépend de cette ponctuation, Betty adopte volontairement le rôle opposé forcé. Elle agit contrairement à ses impulsions qui lui indiquent de défier Moody, sachant qu'en se comportant ainsi, elle alimente le feu de sa violence. Betty

commence donc à jouer le rôle de la femme consentante, amoureuse, voire soumise. L'acte de faire semblant donne ainsi le résultat désiré : Moody est plus en confiance, plus apaisé et lui attribue de plus en plus de liberté.

C'est en fait grâce à cette analyse du processus de la ponctuation des séquences et de la nature de la relation que Betty réussira éventuellement à se sauver. Elle travaillera fort pendant des mois pour façonner, quoique contre nature, les séquences communicationnelles, dans le seul but d'obtenir le résultat voulu. Elle moulera la nature de la relation en fonction d'un faux comportement qu'elle adopte. « Tu sais, Moody, j'ai fini par accepter l'idée de vivre à Téhéran. Et j'aimerais que nous commencions une nouvelle vie. Je voudrais vraiment nous faire une existence ici » lui dit-elle à la page 101 (Mahmoody, 1984). Dans cette même lignée, et ce tout au long du livre, Betty utilise intentionnellement la communication comme une arme pour parvenir à ses fins, adoptant à de nombreuses occasions le rôle inverse de ce qui lui vient instinctivement afin de créer le comportement réactif recherché :

Je me serre contre lui, et lui offre mon visage, pour un baiser. Pendant les quelques minutes qui suivent, je fais tout ce que peux pour avoir l'air heureuse et pour ne pas vomir de dégoût. Je le hais ! Je le hais ! Je le hais ! Je me répète que je le hais pendant toute la durée de cet acte horrible. Mais quand c'est fini, je murmure : Je t'aime (Mahmoody, 1984, p. 104).

En bref, Betty altère son comportement pour parvenir à ses fins.

Watzlawick, tout comme ses confrères de la Nouvelle communication dit que l'être humain communique à la fois de façon digitale et analogique. « Le langage digital possède une syntaxe logique très complexe et très commode, mais manque d'une sémantique appropriée à la relation. Par contre, le langage analogique possède bien la sémantique, mais non la syntaxe appropriée à une définition non-équivoque de la nature des relations » (Watzlawick, 1972).

Le digital sert à exprimer l'indice, le contenu, alors que l'analogique sert d'ordre, la relation. Betty, ci-dessus, joue la comédie en se servant des deux types de communication, digital par les mots « je t'aime », et analogique en offrant son visage pour un baiser et en essayant « d'avoir l'air heureuse ».

Une autre notion amenée par les tenants de la Nouvelle communication et fort pertinente à l'étude des communications dans les couples, mixtes ou non, est celle d'interaction symétrique et complémentaire. Cette notion est très importante pour étudier les relations et la communication entre Betty et Moody. Il s'agit grossièrement de :

[...]relations fondées soit sur l'égalité, soit sur la différence. Dans le premier cas, les partenaires ont tendance à adopter un comportement en miroir, leur interaction peut donc être dite symétrique. [...] Dans le second cas, le comportement de l'un des partenaires complète celui de l'autre [...]. Une interaction symétrique se caractérise donc par l'égalité et la minimisation de la différence, tandis qu'une interaction complémentaire se fonde sur la maximalisation de la différence (Watzlawick, 1972).

Dans *Anthropologie de la communication*, Yves Winkin précise que :

Les relations symétriques, où les partenaires s'engagent dans une spirale fondée sur un accroissement de l'ampleur d'un même comportement, (par exemple, la violence), et les relations complémentaires où les partenaires forment ensemble une entité bipolaire (par exemple, la protection et la faiblesse, l'autorité et la soumission, l'exhibitionnisme et le voyeurisme) (Winkin, 2001, p. 63).

Jamais sans ma fille est un va-et-vient d'exemples de relations symétriques et de relations complémentaires. Lorsque Betty tient tête à son mari, le défie, la relation adopte le modèle symétrique et l'escalade devient inévitable. Lorsque Betty agit de façon stratégique, elle entre en mode de relation complémentaire avec Moody, adoptant le rôle de soumise comme complément au rôle d'autoritaire. Voyons un exemple de chaque.

« Moody m'a mis en garde : ne dis jamais à Chamsey ce qui t'es arrivé en Iran. Ni à Alice. Si tu le fais, tu ne les reverras plus jamais. J'ai promis. Il est satisfait. Il croit ce qu'il veut croire » (Mahmoody, 1984, p. 337). Moody vient d'imposer son autorité à Betty, qui elle s'y soumet. Alors qu'on constate ici les nouveaux rôles que chacun a adoptés en fonction du changement de cadre culturel, on constate aussi que Betty joue le jeu d'embarquer dans une relation complémentaire.

On voit dans ce cas, comme dans plusieurs autres dans *Jamais sans ma fille*, que les partenaires « adoptent des comportements contrastés, s'ajustent l'un à l'autre; chaque message répond à celui de l'interlocuteur en obéissant aux injonctions qu'il comporte » (Bleton, 1987, p. 53). Dans ces instances, la transaction témoigne assez clairement de la complémentarité de la relation. Il est clair que chacun des partenaires joue des rôles opposés, l'un donnant un ordre, l'autre l'exécutant.

Dans d'autres cas par contre, Betty ne parvient pas à embarquer dans le jeu de l'obéissance vis-à-vis de l'autorité et de la violence de Moody. Lorsque le père de Betty, demeurant en Amérique, tombe malade, Moody déclare qu'elle doit aller le voir. Il va jusqu'à organiser les modalités entourant son départ. Toutefois, Betty ne souhaite pas faire ce voyage car Moody refuse qu'elle amène Mahtob avec elle et craint ne pas être réadmise en Iran. En plus, Moody a poussé l'audace jusqu'à dire à Mahtob que sa mère retournait en Amérique sans elle. Voici le texte qu'on peut lire à la suite de ces événements :

-Pourquoi lui avoir dit que j'allais en Amérique sans l'emmener ? Pourquoi ?
 Je hurle. Moody crie aussi fort que moi :
 -Il n'y a aucune raison de lui cacher la vérité. Il faut qu'elle s'y habitue. Il vaut mieux qu'elle commence maintenant.
 -Je ne pars pas !
 -Si ! Tu vas partir !
 -Non, je ne pars pas !
 Nous nous affrontons quelques minutes violemment, sans bouger de nos positions (Mahmoody, 1984, p. 376).

Les énoncés ci-dessus sont un exemple d'une relation symétrique. Ici, le comportement de l'un reflète celui de l'autre, contribuant à l'égalité de la relation. Chacun des partenaires engagés dans la transaction communicationnelle tente de maintenir une position de supériorité en affirmant (et en essayant de convaincre l'autre) qu'il a raison. Les efforts faits par Betty et Moody simultanément pour garder leur position d'égalité, dans une situation agressive, contribue à faire escalader les tensions dans le couple.

Analyse d'un changement radical dans un couple mixte

L'histoire de Betty et Moody soulève chez le lecteur plusieurs questions. Il est extrêmement difficile de comprendre comment une histoire d'amour, celle de Betty et Moody ou celle des autres, qui semble débiter de façon si saine, si amoureuse, puisse en si peu de temps virer au désastre. Il est difficile de comprendre en parcourant le livre comment des époux qui semblent maintenir leur système en équilibre passent au déséquilibre total dans l'espace de quelques semaines ou quelques mois. La dysfonction dans les communications, les problèmes de violence, de disputes, d'agression entre Betty et Moody sont d'une importance saisissante qui incite à se questionner sur la structure des processus de communication.

Betty se questionne autant que le lecteur dans ces deux paragraphes :

La principale question est de savoir ce qu'il a fait de ma fille ? Je suis rongée par un mystère troublant. Comment Moody a-t-il pu agir ainsi avec elle ? Et avec moi ? Le Moody que je connais maintenant n'est tout simplement pas celui que j'ai épousé.

Qu'est-ce qui est allé de travers ? Je le savais et voilà que je n'en sais plus rien. Je peux suivre son évolution. Je pourrais faire le graphique des hauts et des bas de sa folie pendant les huit années de notre mariage et les rapprocher de ses ennuis professionnels ainsi que des variations inattendues de la situation politique. Comment ai-je pu être aveugle au point de ne prévoir le désastre (Mahmoody, 1984, p. 248)?

Les problèmes encourus chez Betty et Moody sont majeurs et le cheminement qui a conduit le couple du bonheur parfait au malheur absolu est d'intérêt pour celui qui cherche à comprendre la communication dans les couples interculturels. Alors qu'elle est hantée par tant de questions, elle se remémore aussi que dès le début de leur relation, il y avait quelques signes :

[...]il se rendit un jour dans une banque à Corpus Christi pour ouvrir un compte. Il écrivit un seul nom sur le document. -Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas mon nom ? Il parut surpris. On ne met pas le nom d'une femme sur un compte bancaire ! Les Iraniens ne font jamais ça... -Possible, mais tu n'es pas iranien ici, tu es censé être américain. Après quelques discussions, il accepta (Mahmoody, 1984, p. 251).

On se pose souvent des questions sur les relations des autres, particulièrement sur la raison de leur existence. Pour la majorité d'entre nous, quelqu'un de notre entourage a, un jour ou l'autre, provoqué la réflexion suivante : *je me demande bien ce qu'ils font ensemble ces deux-là ou encore ils devraient se séparer, ils seraient plus heureux*. « Cette question appelle aux réponses fondées sur la motivation, la satisfaction d'un besoin, des facteurs sociaux ou culturels, ou tout autre déterminant » (Watzlawick, 1972, p. 133).

Se questionnant surtout sur le pourquoi et non le comment, il est fort probable que la satisfaction, la récompense au début de la relation entre Betty et Moody ait été suffisante pour compenser pour les difficultés, les instabilités, les problèmes. Avant même d'être contrainte à la vie en Iran, Betty songe : « divorcer de Moody, c'était renoncer à une vie que je ne pourrais assumer à moi toute seule et renoncer à un mariage que je continuais à croire baser sur l'amour » (Mahmoody, 1984, p. 256).

La relation dominant/dominée s'était installée progressivement mais l'amour et la tendresse était toujours présente en guise de compensation. Aussi, la relation se gardait en équilibre, ne dépassant pas les limites que chacun pouvait tolérer. Par exemple, aussitôt que Moody devenait trop autoritaire, comme dans le cas du compte de banque, Betty parvenait à le raisonner et il revenait sur sa décision. Les deux fonctionnaient à l'intérieur de leurs limites personnelles. La sécurité de sa fille n'était pas en jeu. Moody reculait au bon moment. Betty se soumettait lorsqu'elle jugeait convenable.

Voilà que, une fois en terre iranienne, une série de modifications au système fait en sorte que les rôles changent et que chacun dépasse les limites acceptables par l'autre en fonction de cette nouvelle lecture des codes culturels qui les entourent. Le couple a passé d'une première séquence où Moody et Betty vivaient aux États-Unis et que Moody se conforme au code culturel américain, vers une sorte d'entre-deux, pour se terminer dans une séquence où Moody est complètement réinséré dans le contexte Iranien et adhère à ses codes. Tout a changé, la relation du couple en subira les conséquences.

Nous avons brièvement abordé la notion de relation complémentaire versus symétrique. Toutefois, il s'agit d'un élément essentiel pour comprendre la transition que subit la relation entre Betty et Moody, particulièrement si on cherche à comprendre en empruntant l'angle de la communication, l'évolution (malsaine) de celle-ci.

Dans les moments où Betty tombe parfois dans des élans de réminiscences, elle partage des bouts de vécu qui portent à croire que dès le début de sa relation avec Moody, des signes précurseurs de situations conflictuelles futures apparurent. Lors de leurs premières années en union conjugale, il semble que la relation entre conjoints est plutôt complémentaire. Betty dit d'elle-même : « Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à m'occuper uniquement de son bien-être. J'adorais qu'il reste avec moi, j'adorais faire la cuisine et les courses pour lui. (...) De plus en plus, il envahit ma vie, il était devenu ma raison de vivre » (Mahmoody, 1984, p. 67).

En effet, cette relation fut dès le début fondée sur la différence, les contrastes. Ce système maintient son équilibre en raison de la complémentarité existante. Alors que Moody se montrait dominant, Betty devenait dominée. Quand Betty faisait preuve de féminité dite traditionnelle en adoptant les rôles sociaux généralement attribués à son sexe, Moody répondait à travers des comportements typiquement masculins. Si l'un se trouvait en position basse, l'autre devait être en position supérieure et donc s'il était possessif, elle devait être possédée :

L'une de ses manies énervantes, c'était son côté possessif à mon endroit. Je le croyais alors. De même que le compte de banque était son compte, j'étais son bien personnel. Partout où nous nous trouvions au milieu d'une foule, il me voulait près de lui. Il me tenait toujours par les épaules ou par la main, comme s'il avait peur que je disparaisse. J'étais flattée de cette constante affection, mais cela devenait parfois pesant (Mahmoody, 1984, p. 251).

Or, voici que lorsque Betty est prisonnière en Iran, lorsqu'elle prend véritablement conscience de sa situation et celle de sa fille, Betty rompt cet équilibre. Se trouvant depuis des années dans ce modèle de communication complémentaire, certains comportements sont attendus d'elle. Moody s'attend qu'un tel comportement provoque chez elle une telle

réponse. Devant la défiance de Betty, le système est déstabilisé, on ne peut plus se fier aux règles du jeu qui permettent aux partenaires de prévoir les comportements l'un de l'autre.

De nombreux exemples sont présents dans ce livre illustrant les deux types de modèles. Le passage d'un modèle à l'autre comme réponse au changement culturel est en fait ce qui, à notre avis, détruit le couple, du moins partiellement. Notons aussi que le changement de modèle est corrélatif au passage d'une séquence à l'autre. Par ailleurs, c'est aussi grâce aux changements apportés aux modèles, engendrés par un jeu de manipulation volontaire de la communication, que Betty réussira à retrouver sa liberté et par là même, sauver sa fille.

Voyons comment se manifeste, chez Betty et Moody, ce changement dans les interactions qu'on considère comme des séquences ou comme une suite de réactions. Au début de notre lecture, le couple agit en tant que système de relation complémentaire où les partenaires forment ensemble une identité bipolaire (par exemple une entité bipolaire (par exemple la soumission et l'autorité). En parcours, le système se transforme pour devenir plutôt un système de relation symétrique où les partenaires s'engagent dans une spirale fondée sur un accroissement de l'ampleur d'un même comportement (par exemple, la violence). Et puis le va-et-vient entre les deux modèles se poursuit (Winkin, 1981).

On ne peut pas considérer qu'un modèle est supérieur ou plus sain que l'autre mais « dans leur exacerbation, les deux modèles peuvent conduire à l'éclatement du couple (...) (et) plusieurs modes de contrôle cybernétiques permettent au système de conserver sa stabilité » (Winkin, 2001, p. 63). Ces mécanismes permettent de conserver un certain équilibre nécessaire au maintien de la relation, un sujet qui sera traité un peu plus loin.

Changement de modèle

Si nous cherchions à poser un diagnostic expliquant l'éclatement de leur couple, il se ferait en plusieurs points. Le premier point serait ce changement de modèle énoncé ci-haut. En fait, dès leurs débuts, les deux époux réagissent de façon complémentaire l'un à l'autre. Lorsque l'un des partenaires (Betty) est plutôt soumis, l'autre partenaire (Moody) se montre plutôt

autoritaire. Afin d'éviter que le système se déstabilise, on sent aussi que Betty pose des limites à la bipolarisation, comme dans le cas du compte de banque évoqué ci-haut.

En terre américaine, si Moody adopte un comportement trop « typiquement iranien », Betty le ramène vers le comportement « typiquement américain »^{*}. Dans les mots de Betty : « nous avons passé les sept années de notre mariage sans beaucoup de disputes et sans véritable affrontement ». Nous avons toujours temporisé, même lorsque les problèmes de la vie commune nous assaillaient comme tout le monde » (Mahmoody, 1984, p. 54) (témoignage d'un modèle complémentaire).

Lorsque que Moody annonce à Betty, lors du deuxième chapitre, qu'ils ne quitteront jamais l'Iran, le modèle virevolte. D'abord, il oscille entre le complémentaire et le symétrique. À plusieurs occasions, Betty n'est plus en mesure d'appliquer des mécanismes de rétroaction pour conserver le système en équilibre dans son mode complémentaire. Elle ne peut plus être « un peu soumise » alors que lui est « un peu autoritaire ». Le modèle devient donc symétrique, où les deux partenaires adoptent le même comportement. Les deux crient, les deux sont agressifs, les deux sont violents, et ainsi de suite.

Betty défie de plus en plus Moody. Elle tente d'être aussi autoritaire que lui, aussi agressive que lui. Les disputes se multiplient. Les époux ne peuvent plus prédire, même de façon approximative, leurs comportements réciproques et les réactions de chacun envers ceux-ci. Un jour, alors qu'elle veut acheter une poupée à sa fille, il lui répond : « C'est trop cher ! On ne peut pas se permettre de dépenser autant d'argent pour une poupée ! (Betty réplique) « Si, on peut ! Elle n'a pas de poupée ici et nous allons lui offrir celle-là » (Mahmoody, 1984, p. 79)!

Tel que mentionné ci-haut, un modèle comme l'autre, dans son intensification, peut mener à l'éclatement du couple. Alors que ce jeu de défiance, le duel Betty-Moody, se poursuit

^{*} Les mots « typiquement iranien » et « typiquement américain » sont utilisés en faisant référence au contenu du livre lui-même, et de l'esprit qu'on en dégage. La portée de notre étude n'inclut pas de définir ce que signifie un comportement « typiquement iranien » versus « typiquement américain », simplement d'admettre qu'il s'agit de deux comportements différents.

quelque temps, l'escalade de la violence devient éventuellement insoutenable. Dans une situation différente, Betty pourrait simplement souhaiter que le couple éclate, voire même provoquer la séparation, telle que le font des milliers de couples chaque jour. Or, ici la situation est différente. Elle sait qu'en Iran les enfants appartiennent au père, ce qui ne lui permet pas de rompre les liens avec son mari, tant qu'elle ne trouve pas le moyen de sauver sa fille, d'où le titre du livre.

À la lumière de ceci, c'est généralement Betty qui doit reculer la première, surtout lorsque la violence devient physique. Elle en vient donc à décréter, et avec raison - sa fuite en témoigne - que la seule façon de se sortir d'Iran est de simuler leur ancien modèle complémentaire pour regagner sa confiance. Devant cette prise de conscience, elle embarque dans un faux comportement de résignation : « Je commence à me rendre compte que la seule façon de faire relâcher la surveillance qu'il exerce sur moi est de faire semblant d'accepter de vivre ici. La seule façon d'endormir sa vigilance est bien de le convaincre que j'accède à son désir, et que je suis d'accord pour vivre en Iran » (Mahmoody, 1984, p. 99-100).

Betty tente de recadrer le système pour parvenir à ses fins. Dans le document de parcours de la Nouvelle communication, on définit le recadrage comme étant de « modifier le contexte conceptuel et (ou) émotionnel d'une situation, ou le point de vue selon lequel elle est vécue, en la plaçant dans un autre cadre, qui correspond aussi bien, ou même mieux, aux « faits » de cette situation concrète dont le sens, par conséquent, change complètement » (Bleton, 1987, p. 117).

En manipulant le cadre ainsi, Betty parvient à modifier la perception de la réalité de Moody. Elle lui concocte une image qui l'adoucirait, qu'il accepterait comme représentative de son état d'âme. Il se verra satisfait de retrouver le contrôle de la situation et deviendra moins dominant. Le nouveau cadre permet à Moody de trouver une nouvelle signification à la réalité qu'est leur vie de couple.

Les relations continues, l'exemple de la famille

Le couple comme sous-système faisant partie de la famille, ainsi que la famille en elle-même, sont des systèmes qui ont attiré beaucoup d'attention de la part des chercheurs. Non seulement représentent-ils un rôle social mais ils sont aussi des « ensembles humains qui ont une certaine permanence dans le temps et dans lesquels les relations entre les membres sont relativement durables » (Bleton, 1987, p. 114). En effet, l'étude de la communication dans le couple devient doublement intéressante de par son caractère évolutif. Il ne s'agit pas d'une seule séquence d'interactions qui se produit une seule fois, à un seul moment, mais plutôt une longue série de séquences qui se perpétuent.

On considère que la famille ou le couple, comme la plupart des systèmes humains, est un système ouvert. Ainsi « toutes les actions de ses membres y sont considérées comme des entrées (inputs) d'informations qui agissent sur le système et qui sont modifiées par lui (Bleton, 1987, p. 114). Dans ce sens, les auteurs Hall et Fagen disent que « pour un système donné, le milieu est l'ensemble de tous les objets tel qu'une modification dans leurs attributs affecte le système ainsi que les objets dont les attributs sont modifiés par le comportement du système » (Watzlawick, 1972, p. 121).

On aborde donc la notion de système comme faisant partie d'un milieu ou encore l'idée que chaque sous-système fait partie d'un système plus large. Betty et Moody sont un couple, qui fait partie d'une famille (avec Mahtob), qui fait simultanément partie d'une famille élargie américaine (parents, sœurs et frères de Betty), d'une famille reconstituée (le premier mari de Betty et les deux enfants issus de ce mariage) et d'une famille iranienne (la famille élargie de Moody qui demeure en grande partie toujours en Iran), qui opère au sein de la ville d'Alpena, au Michigan, qui fait partie de la société américaine, et ainsi de suite.

Mais voilà que la perturbation d'un des éléments du système exige qu'on mette en place des mécanismes pour le rééquilibrer. Parfois le dérangement peut être mineur, de façon à ce que les interlocuteurs ne s'aperçoivent à peine de leurs efforts pour se réajuster. Dans le cas vécu dans *Jamais sans ma fille*, la réalité est tout autre. Le couple et la famille n'opèrent plus au

sein de la culture américaine, en terre américaine, mais plutôt en Iran, en présence de la famille de Moody et très loin de celle de Betty. Il aurait été faux de croire qu'on peut prendre un sous-système qui fait partie d'un système américain par exemple, de le transporter en Iran et de le faire vivre de la même façon qu'il a toujours vécu, en obéissant aux mêmes règles.

À l'intérieur du système, le couple est un « ensemble qui obéit à des règles de fonctionnement distinctes de celles auxquelles obéissent ses membres pris isolément; elle n'est plus une addition d'individualités mais un tout dynamique dans lequel le comportement de chacun des membres est lié au comportement et tous les autres et en dépend. Les comportements ne peuvent se comprendre qu'en les référant simplement aux « caractères » de celui qui en est l'auteur; ils obéissent à une causalité circulaire et sont régulés par des modèles et des modèles et des normes qui régissent la famille » (Bleton, 1987, p. 114).

Contexte culturel et modèle de couples

À cela s'ajoute une autre notion tirée du texte intitulé *La famille comme système, La nouvelle communication, Document de Parcours* (Bleton, 1987 p. 114), très importante pour comprendre comment se rattache la notion de culture aux notions de communication et de couple. À ce sujet, on avance que « chaque culture propose un modèle de la famille, modèle qui comporte une certaine structuration des rôles et des fonctions qui assignent à chacun une place dans une hiérarchie prédéterminée et qui organise les relations entre mari et femme, entre parents et enfants, entre frères et sœurs » (Bleton, 1987, p. 114).

Comme nous venons de le voir, le couple est un sous-système appartenant à plusieurs systèmes (milieux ou contextes). Dans l'histoire que raconte Betty, le lecteur constate que plusieurs contextes ont subi de nombreuses modifications en déménageant en Iran et ce, rapidement et radicalement, faisant en sorte que la communication devint dysfonctionnelle entre Betty et Moody.

Elle est éloignée de sa famille, il est proche de la sienne. Elle est déracinée, il est *réenraciné*. Elle est dorénavant dans une société où le modèle familial qui prime est extrêmement

patriarcal, jusque dans ses lois (rappelons que la loi iranienne stipule que les enfants appartiennent au mari). Les relations entre hommes et femmes (dans un couple et dans la société en général) sont de nature dominant-dominée. « (...) je ne voulais pas venir en Iran, parce que si je venais en Iran j'étais sûre d'abandonner les droits fondamentaux qui appartiennent à chaque femme américaine. Je craignais cela, car je savais qu'aussi longtemps que je serais en Iran, Moody serait mon maître » (Mahmoody, 1984).

Le nouveau contexte impose des changements chez les deux partenaires, notamment visibles chez Moody qui se *désaméricanise* rapidement pour se réintégrer davantage à la société iranienne en adhérant de plus en plus à leurs valeurs, leur mode de vie, anciennement le sien. Autrefois, on croyait effectivement que Moody avait renoncé à la vie iranienne. On se remémore à la page 63, les paroles de Moody au sujet de l'Iran : « Je ne retournerai jamais là-bas. J'ai trop changé, ma famille ne me comprend plus et je ne m'entends plus avec elle » (Mahmoody, 1984).

Les amis du couple acquiescent dans le même sens stipulant que : « Selon eux, Moody est trop américanisé. Il a vécu vingt ans aux États-Unis[...] » (Mahmoody, 1984, p. 14). Mais Betty voit les choses autrement : « Intellectuellement, il représente l'association de deux cultures. Mais il ne sait jamais quelle est l'influence dominante » (Mahmoody, 1984, p. 14). Lorsqu'il retourne en Iran, la culture iranienne prime chez Moody et la dynamique du couple est perturbée.

Comme dit l'analogie de Bateson avec le jeu d'échecs : « On peut comprendre à n'importe quel moment où en est la partie uniquement d'après la configuration actuelle des pièces sur l'échiquier sans aucun enregistrement, ou « mémoire » des coups passés (les échecs étant un jeu à information permanente). Même si cette configuration doit s'interpréter comme la mémoire du jeu, ce terme n'a de sens que par rapport au présent et à l'observable » (Watzlawick, 1972, p. 20).

Afin d'illustrer cette notion de contexte et de bien saisir à quel point elle peut être un enjeu pertinent dans l'étude de la communication, l'exemple du comportement de Moody est

excellent. Lorsqu'il vivait aux États-Unis, on cite à plusieurs reprises que son comportement est devenu très « typiquement américain ». On dit qu'il a, au cours des deux décennies passées au sein de cette culture, adopté son mode de vie : « Depuis une vingtaine d'année, il avait adopté en gros la manière de vivre américaine. (...) Je lui disais souvent : « Tu devrais faire de la médecine générale (...) ce à quoi il répondait : « Là où il y a de l'argent, il y a des anesthésistes. Sans aucun doute, il était devenu américain ! » (Mahmoody, 1984, p. 65).

Moody en Iran, une lecture contextuelle

Au paragraphe précédent on décrit la première grande séquence de la vie de couple de Betty et Moody. Voyons ce qui se passe lorsque Moody plonge à nouveau dans le contexte de son enfance, l'Iran, la terre où il a été élevé. Plusieurs exemples témoignent que cette séquence se termine en Iran alors que Moody se retourne vers leurs codes culturels. L'exemple qui suit annonce la fin de cette première séquence (Moody devenu américain), et le début de la séquence de transition (Moody, l'incertain), avant d'embarquer dans la dernière séquence (Moody *redevenu* Iranien).

Après quelques jours en terre iranienne, Moody ordonne à Betty de porter le tchador, même à l'intérieur, alors que jusqu'à présent on le lui imposait seulement si elle sortait. Quelques échanges se passent entre Moody et Betty alors que celle-ci éprouve la réflexion suivante : « Je sens (...) qu'il est en train de m'imposer son autorité. Cette tendance à l'autoritarisme est son défaut le plus menaçant pour notre couple, et contre lequel j'ai déjà eu à lutter dans le passé. Mais nous sommes dans *son* pays, parmi *son* peuple, dans *sa* famille, et il est clair que cette fois-ci je n'ai pas le choix » (Mahmoody, 1984, p. 40). Betty se prête donc d'abord au jeu.

Jeu qui se retournera contre elle alors que ce système ouvert devient de plus en plus menacé par son nouveau milieu et retrouve difficilement son équilibre. La nature des transactions devient de plus en plus influencée par la présence du milieu : la famille iranienne, le modèle de la famille iranienne, la société iranienne.

Alors que Moody redevient en quelque sorte de plus en plus iranien, laissant disparaître son côté américain, Betty manifeste de plus en plus sa haine envers ce pays, cette culture. « Comme je déteste cette chaleur et la mauvaise odeur des gens qui ont cet éden. Dieu que je déteste l'Iran! » (Mahmoody, 1984, p. 50). Avant d'être prisonnière, la veille de ce qu'elle croit être son départ, elle écrit : « Plus un seul dîner iranien à avaler...il ne reste qu'une demi-journée à passer au milieu de ces gens que, décidément, je n'arrive ni à supporter, ni à comprendre » (Mahmoody, 1984, p. 50).

L'interaction humaine, exemple d'un système déséquilibré

Comme nous l'avons vu jusqu'ici, les systèmes comportent certaines propriétés spécifiques. Il faut donc tenter d'en comprendre le fonctionnement si nous voulons bien comprendre les mécanismes de la communication en général ainsi que les relations humaines.

L'interaction en elle-même doit être considérée dans son système et non de façon isolée. Tel dans un couple, relation qui perdure dans le temps, le modèle de communication va au-delà de l'unique séquence de communication pour en fait devenir un « modèle de communication qui représente la répétition ou la redondance des faits » (Watzlawick, 1972, p. 116). L'interaction isolée n'existe pas, il faut plutôt parler en termes de séquence d'interactions ou encore de la « matière même d'un processus actuellement en cours et dont l'ordre et les interrelations, sur une certaine période, feront l'objet de notre étude » (Watzlawick, 1972, p. 119). En d'autres mots :

L'idée d'une certaine durée est contenue dans un système. De par sa nature même, un système est constitué par une interaction, ce qui veut dire qu'avant de pouvoir décrire l'un de ses états ou une modification d'état, il faut que se produise une séquence d'action et de réaction (Watzlawick, 1972, p. 119).

Dans *Jamais sans ma fille*, on constate l'évolution de la nature des interrelations entre Betty et Moody. On peut identifier assez clairement un cheminement des relations et des événements marqueurs qui ont contribué à provoquer un changement de comportement. Les

interactions sont continues et contribuent à déterminer la nature de la relation, qui de toute évidence sombre dans la déchéance au cours du livre.

Un système ouvert comporte, par sa définition même, certaines propriétés. D'abord, il faut toujours le considérer dans sa totalité, ce qui signifie qu'il constitue « un tout cohérent et indivisible » (Watzlawick, 1972, p. 123). La modification apportée à l'un des éléments entraînera des conséquences au système entier. En admettant ce principe comme vrai, cela exige que nous pensions la séquence des communications en termes de modèle circulaire et non linéaire. On abandonne les modèles de cause à effet, de type stimulus-réponse pour considérer le comportement (la communication) et ce qui « apparaît comme réponse (au comportement) peut également jouer le rôle de stimulus pour provoquer le fait suivant dans une chaîne interdépendante » (Watzlawick, 1972, p. 126).

De cette prise de conscience apportée par l'approche systémique et plus particulièrement par les chercheurs de l'école de Palo Alto, découlent les notions de rétroaction et d'équifinalité. En adoptant ce modèle de circularité, le système ouvert adhère au principe d'équifinalité qui « signifie que les mêmes conséquences peuvent avoir des origines différentes parce que c'est la structure qui est déterminante. (...) Si l'équifinalité des systèmes ouverts est fondée sur leur indépendance à l'égard des conditions initiales, non seulement des conditions initiales différentes peuvent produire le même résultat final, mais des effets différents peuvent avoir les mêmes « causes » (Watzlawick, 1972, p. 126).

Dans *La nouvelle communication*, on définit la famille comme « un système homéostatique, c'est-à-dire qui se trouve toujours en équilibre interne grâce à des phénomènes de feedback négatifs (et positifs) (...) et qui obéit à certaines règles (Winkin, 1981, p. 48-49). Le feedback négatif (ou rétroaction négative) est celui qui « caractérise l'homéostasie (ou état stable) et qui joue donc un rôle important dans la réalisation des relations stables.

Par contre, la rétroaction positive est celle qui conduit au changement, c'est-à-dire en un sens à la perte de la stabilité ou de l'équilibre. Dans les deux cas, une partie de ce qui sort (output) du système est réintroduit dans le système sous forme d'une information sur ce qui en est

sorti. La différence est que, dans le cas de la rétroaction négative, cette information a pour rôle de réduire l'écart de ce qui sort par rapport à une norme fixée ou déviation (...) tandis que dans le cas de la rétroaction positive, la même information agit comme une mesure de l'amplification de la déviation de ce qui sort ; elle est donc positive par rapport à l'orientation préexistante vers un point mort ou une rupture » (Watzlawick, 1972, p. 123).

Il n'est pas difficile de trouver dans *Jamais sans ma fille*, des exemples de chacun de ces mécanismes d'autorégulation ou de rétroaction. Quand Moody se montre violent, agressif et dominant et que Betty réagit en communiquant davantage sa défiance, il s'agit là de rétroaction positive. Quand, par contre, Moody agit de la sorte et que Betty devient soumise, amoureuse et consentante, il s'agit de rétroaction négative. Ainsi le type de rétroaction appliqué tire son parallèle du type de modèle dans lequel sont engagés les communicateurs (rétroaction positive = relation symétrique, rétroaction négative = complémentaire).

Or, il est faux de supposer que la rétroaction négative est souhaitable ou que la rétroaction positive mène à la rupture. On considère que « le comportement de l'un affecte celui de l'autre et est affecté par lui. Les entrées d'information dans un tel système peuvent s'amplifier jusqu'à provoquer un changement, ou bien être contrecarrées pour maintenir la stabilité, selon que les mécanismes de rétroaction sont positifs ou négatifs » (Watzlawick, 1972, p. 123).

Dans le cas de Betty et Moody, la multiplication des rétroactions positives (alors qu'il nous semble qu'aux États-Unis, le couple vivait plutôt de rétroactions négatives) dès leur arrivée en Iran, a largement contribué à la déchéance de la vie conjugale. Le système qu'est leur interaction continue subit une déstabilisation qu'il ne surmontera jamais. Il ne faut pas toutefois, attribuer cette rupture au fait que la rétroaction est positive, mais plutôt au fait que l'utilisation de la rétroaction négative a été dans de nombreux cas, remplacée par la rétroaction positive.

Relations continues et règles de l'interaction

Dans toute communication, les partenaires « cherchent à déterminer la nature de la relation qui les unit, de même que chacun d'eux réagit en fonction de sa définition de la relation qui peut confirmer, rejeter ou modifier celle de l'autre » (Watzlawick, 1972, p. 134). Cet énoncé nous parvient de Don Jackson, qui lui a donné un nom, la règle de la relation. Cette règle permet en quelque sorte d'être en mesure de prédire le comportement de l'autre, de se situer par rapport à l'autre. « Elle énonce les redondances que l'on peut observer au niveau de la relation, même si le contenu de la communication concerne des domaines divers » (Watzlawick, 1972, p. 134).

Le système, notamment le système familial ou conjugal, obéit à ces règles, créant en quelque sorte le contexte émotif qui rend possible l'interaction telle qu'elle est. Au début de leur relation, Betty et Moody sont heureux et amoureux. « Il avait toujours des friandises pour Joe et John, des fleurs, des bijoux et des parfums pour moi » dit Betty à la page 66. (Mahmoody, 1984, p. 66) Ces gestes, communiquant à Betty un message amoureux, devient le comportement auquel Betty s'attend de la part de Moody. La communication vient donc préciser, déterminer, la nature aimante de la relation entre les conjoints et à l'inverse, l'amour dans la relation vient influencer les messages livrés. Or, lorsque la situation connaît un revirement majeur, le principe demeure le même :

Certains jours, Moody rentre le soir à la maison. D'autres non. Je ne sais ce que je préfère. Je déteste cet homme et j'en ai peur, mais il est mon unique lien avec Mahtob. Lorsqu'il arrive, les bras chargés de provisions, renfrogné et taciturne, il répond à mes questions par une phrase abrupte et concise. (...) Tu n'es qu'une mauvaise épouse. Tu ne m'as pas donné d'autres enfants. Je vais me chercher une autre femme qui me donnera un fils. (Mahmoody, 1984)

On énonce que « voir dans la famille un système régi par des règles concorde avec la définition d'un système comme stable en égard à certaines de ses variables, si ces variables tendent à demeurer dans des limites précises » (Watzlawick, 1972, p. 135). Dans la famille, comme dans tout système, « le comportement de chacun des membres est lié au comportement de tous les autres et en dépend. Tout comportement est communication, donc

il influence les autres et est influencé par eux » (Watzlawick, 1972, p. 136), principe de base sur lequel nous insistons depuis le début de notre recherche. C'est ainsi que plus Moody devient violent, plus Betty manifeste le désir de se sauver mais à l'inverse, plus Betty démontre ouvertement son souhait de retourner aux États-Unis, plus Moody devient violent à son égard.

Aussi, dit-on « l'analyse de la famille n'est pas la somme des analyses de chacun de ses membres ». Il y a des caractéristiques propres au système, c'est-à-dire des modèles d'interaction qui transcendent les particularités de chacun des membres » (Watzlawick, 1972, p. 137). Betty peut être une épouse soumise alors qu'elle ne l'est pas nécessairement dans sa vie sociale ou auprès de ses amis. Les comportements sont rendus possibles au sein de ce contexte symbolique particulier qu'est le couple et n'ont de sens qu'en lien avec celui-ci.

Si la famille est régie par des règles, il faut considérer qu'un réglage du système est parfois nécessaire. Si un thermostat est réglé de façon à entraîner le démarrage du système de chauffage dès que la température tombe à 15 degrés, il s'agit de réglage. Le fait de changer le réglage d'un thermostat s'appelle un changement d'échelle, phénomène qui peut en fait avoir un élément stabilisateur.

Dans la famille, « des changements internes pratiquement inévitables (âge et maturation des parents et enfants) peuvent modifier le réglage du système, soit de l'intérieur de façon brutale, dans la mesure où surgit un conflit entre les exigences du milieu social et ces changements » (Watzlawick, 1972, p. 146).

Dans le cas illustré dans *Jamais sans ma fille*, le changement est plutôt brusque et loin de ce qu'on peut considérer naturel. Ce changement est en fait non désiré de la part de deux des trois membres de la famille, contribuant certainement à l'escalade de la violence. À l'époque où ils vécurent en Amérique, Moody était, du moins partiellement, américanisé, alors leur couple survivait. Lorsque soudainement expédiée en terre iranienne, Betty n'a aucune volonté de s'adapter aux mœurs de l'endroit, faisant subir au couple des changements insurmontables, alors que Moody, lui, adhère pleinement aux codes culturels de ce pays.

L'injonction paradoxale (double contrainte)

Avant de conclure notre diagnostic des relations entre Betty et Moody abordons la notion d'injonction paradoxale. Les derniers moments que Betty partage avec Moody avant que Betty et Mahtob fuient l'Iran sont un exemple parfait pour illustrer les travaux de l'école de Palo Alto sur l'injonction paradoxale. Sachant que son père est gravement malade et qu'il ne tiendra probablement plus longtemps, Moody ordonne à Betty d'aller lui rendre visite. Analysons la scène suivante, témoin de la nature paradoxale de la situation :

- Papa est vraiment très mal. Ils pensent qu'il ne passera pas la journée.
- Dis-lui que tu vas venir ! (...)
- Il faut que nous en parlions. (...)
- Dis-lui que tu vas venir ! (Mahmoody, 1984, p. 369)
- (Mahtob) Grand-père ! On va venir te voir !

Au téléphone, Mahtob parle comme si elle était joyeuse. Mais son petit visage trahit le trouble qui l'agite. J'ai dû lui dire que son père ne nous permettrait pas d'y aller ensemble. Elle ne supporte pas cette idée (Mahmoody, 1984, p. 371).

La première réalité qui s'installe est une vague joie à l'idée d'aller voir son père mourant. Toutefois, Betty saisit rapidement la valeur et la signification attribuée à la seconde réalité, qui est le fait que, si elle décide d'aller voir son père, elle sera séparée de sa fille, probablement de façon définitive. « Non seulement le paradoxe peut envahir l'interaction et affecter notre comportement et notre santé mentale, il est un défi à notre croyance en la cohérence et donc finalement en la solidité de notre univers » (Watzlawick, 1972, p. 187).

On définit le paradoxe comme étant « une contradiction qui vient au terme d'une déduction correcte à partir de prémisses consistantes » (Watzlawick, 1972, p. 188). Selon Watzlawick, il en existe trois types, soit les paradoxes logico-mathématiques (antinomies), les définitions paradoxales (antinomies sémantiques) et les paradoxes pragmatiques. Ce type de paradoxe pragmatique que vit Betty la place dans une situation paralysante.

En effet, l'injonction paradoxale se veut « la forme d'un ordre qui contient en lui-même une contradiction telle que celui à qui il s'adresse n'a aucun moyen d'y répondre de façon

satisfaisante » (Bleton, 1987, p. 121). L'ordre que Moody donne à Betty en est une. En lui ordonnant « tu iras voir ton père » il est clair que Betty tombe dans un piège. Il n'y a aucune solution possible, toute décision rendra Betty insatisfaite de son choix et malheureuse.

Les deux époux étant dans une forte relation de complémentarité, cet élément est non négligeable dans l'analyse de cette injonction paradoxale. Moody arbore la domination alors que Betty se démontre soumise. Cette dernière a consacré temps et effort au cours de son parcours pour adopter ce rôle en position basse, question de retrouver la complémentarité de leur relation, regagner la confiance de Moody et tenter de s'évader. Or, la voilà devant une situation impossible qu'elle analyse elle-même en compagnie de son ami Amahl :

-Je pourrais peut être y aller, juste pour deux jours, juste pour l'enterrement et revenir ? Ensuite, nous suivrons le plan prévu pour nous évader toutes les deux...

-Ne faites pas ça. Si vous partez, vous ne reverrez plus Mahtob, j'en suis convaincu. Il ne vous permettra pas de rentrer en Iran.

-Et la promesse que j'ai fait à mon père ? Je l'ai déçu si souvent ! (...)

-N'y allez pas ! Votre père n'aimerait pas vous voir, en sachant que Mahtob est encore en Iran...

Il a raison. Je sais bien qu'il a raison. Je sais bien que si je m'éloigne de ce pays, ne serait-ce que cinq minutes, sans Mahtob avec moi, Moody nous séparera pour toujours (Mahmoody, 1984, p. 374).

Les paradoxes tels que ceux-ci entraînent les doubles contraintes qui se définissent comme étant « un type de communication qui entretient la confusion. Le drame de ce genre de confusion, c'est qu'il joue trop souvent au niveau de la relation affective et qu'il constitue non moins souvent un modèle de communication récurrent. La confusion est d'autant plus persistante du fait que ce type de communication interdit en lui-même qu'on commente et qu'on lève ainsi la confusion » (Watzlawick, 1972, p. 141).

La confusion dans ce cas est insoutenable, la décision impossible (ou presque) à prendre car le résultat de l'une par rapport à l'autre sera insatisfaisante, le niveau d'émotion relié à la situation est extrêmement élevé et la possibilité de rétorquer impensable. Si elle décide d'aller voir son père, elle laisse Mahtob risquant sa sécurité et de ne plus la revoir. Si elle reste en Iran avec Mahtob, son père risque de mourir et elle ne pourra être auprès de sa

famille et aller aux funérailles. Si elle défie Moody, elle met en péril le plan qu'elle exécute depuis des mois en se sortant de son rôle soumis et fort probablement, en s'attirant des conséquences fâcheuses, fort probablement violentes. Même en lui tenant tête, elle ne gagne pas davantage. Sa sécurité ainsi que celle de Mahtob pourraient être compromises, d'un côté comme de l'autre.

Trois éléments doivent être présents pour qu'on puisse parler d'une double contrainte. D'abord deux ou plusieurs personnes sont engagées dans une relation intense qui a une grande valeur physique/psychologique pour l'une d'elles, pour plusieurs ou pour toutes. Les situations caractéristiques où interviennent ces relations intenses comprennent la vie familiale, la captivité, l'amour, des contextes marqués par les normes et traditions sociales, etc. (Watzlawick, 1972, p. 213).

Le deuxième point est en lien avec la structure du message émis dans ce contexte dans le sens que l'interlocuteur A affirme quelque chose et, simultanément, quelque chose sur son affirmation mais que ces deux affirmations se contredisent (Watzlawick, 1972, p. 213).

Le troisième est que « le récepteur du message est mis dans l'impossibilité de sortir du cadre fixé par ce message, soit par une métacommunication, soit par un repli (le plaçant) dans une situation où on ne peut pas ne pas réagir (telle qu'on ne peut pas ne pas communiquer), mais on ne peut pas non plus réagir de façon adéquate (non paradoxale) car le message est lui-même paradoxal (Watzlawick, 1972, p. 213).

Dans le cas du père mourant, les trois conditions sont réunies. D'abord, les deux personnes sont engagées dans une relation intense qui a une valeur vitale. C'est une relation qui comporte les caractéristiques de la vie familiale, la captivité, l'amour des conjoints ainsi que les contextes marqués par les normes et traditions sociales.

Deuxièmement la structure de la communication suit le processus décrit ci-haut dans le sens que Moody affirme qu'il lui donne la permission de quitter physiquement l'Iran pour se rendre en Amérique voir son père mourant (affirmation positive, du moins on le croit à

première vue). Du même coup, il est en train de lui dire que tu n'iras pas avec Mahtob, donc si tu vas voir ton père, tu ne verras plus jamais Mahtob (même affirmation comportant un message négatif, ce qui rend la décision de Betty impossible). Il s'agit d'une affirmation qui est contradictoire par son message simultanément positif et négatif.

Et, pour terminer, Betty ne peut se sortir du cadre. Elle ne peut pas affronter Moody; soit qu'il sera violent, soit qu'il lui imposera de quitter. Elle ne peut pas quitter le pays au risque de perdre Mahtob. Elle ne peut pas rester soumise car il l'expulsera d'Iran. Et, il est impossible de ne pas réagir, ce qui reste la seule option. Le paradoxe présent dans cette situation oblige donc Betty à se sauver de la situation. Puisqu'elle ne peut recadrer la situation, elle doit carrément la fuir.

Alors qu'il nous arrive tous d'avoir été pris dans une situation de double contrainte, « la situation est tout à fait différente quand on est pris de façon durable dans des doubles contraintes, et qu'on finit peu à peu par s'y attendre comme une chose allant de soi. (...) Une double contrainte provoque un comportement paradoxal; à son tour, ce comportement même engendre une double contrainte chez celui qui l'a créé » (Watzlawick, 1972, p. 214).

Tout au long de l'histoire qu'elle raconte, Betty est soumise à des doubles contraintes. Dans ces cas, on peut ajouter aux trois premiers éléments qui définissent la double contrainte, un quatrième et un cinquième.

Là où s'établit une double contrainte durable, éventuellement chronique, l'individu s'y attendra comme à une chose allant de soi, propre à la nature des relations humaines et au monde en général (et) le comportement paradoxal qu'impose la double contrainte possède en retour la propriété d'être doublement contraignante, ce qui conduit à un modèle de communication qui est un cercle vicieux (Watzlawick, 1972, p. 216).

Et en fait, elle s'y attend, les exemples sont nombreux. Elle veut s'affirmer en tant que femme non soumise, libre, américaine alors que les femmes iraniennes sont plutôt soumises, se couvrant dès qu'elles sont en présence d'un homme. On lui impose de porter le Tchador sous peine de sanctions émotives, voire même physiques. Elle doit renoncer à ses convictions profondes, ses valeurs fondamentales, sous risque d'être réprimandée par la culture locale.

Un autre exemple est la protection de Betty envers Mahtob. Son plan pour se sauver tourne principalement autour de la notion qu'il faut absolument qu'elle se sauve avec sa fille. Pour ce faire, elle doit à plusieurs reprises lui mentir ou lui cacher la vérité. Betty veut lui donner l'espoir qu'elles s'évaderont, mais lui donner trop d'informations seraient de compromettre l'exécution de son plan.

Si elle défie Moody, il la bat. Si il la bat, elle est affaiblie ce qui retarde le processus d'évasion. Si elle joue son rôle de soumise, elle est devant l'obligation de jouer un rôle, allant même jusqu'à donner et recevoir des marques d'attention physique. Cela constitue une source supplémentaire de perturbation possible pour Mahtob. La situation n'est pas facile...

Si le livre est devenu un bestseller, c'est évidemment que l'histoire n'est pas banale. Elle est en fait loin de correspondre à l'expérience de la réalité qui vit la plupart des couples, même ceux qui ont plus de difficultés. C'est loin de ce que nous avons vécu en tant que couple. Toutefois, ce couple, disons-le très, très malade, nous permet de voir les dysfonctions communicationnelles à divers niveaux en empruntant les prémisses de la Nouvelle communication.

Tout étant communication, la dureté de la relation continue entre Betty et Moody s'exprime via une multitude de canaux s'étalant sur plus de 400 pages. Les interactions sont continuellement dures : dans les mots (verbal), dans les comportements violents, dans le ton, dans la relation dominant/dominé, dans la relation de manipulation. Si nous avions à former un diagnostic du couple, nous dirions que le couple est arrivé en Iran avec une toux, qu'il a développé une pneumonie au cours de ces dix-huit mois passés là-bas et qu'il meurt la journée de l'évasion de Betty.

Est-ce Betty qui réussit à tuer le système qui n'a jamais su retrouver son équilibre à la suite d'un changement de contexte trop fort et non désiré par l'un de ses membres? Ou est-ce Moody en 'la retournant en Amérique'? Peu importe quelle est la bonne réponse, ce que nous constatons plutôt, c'est que le nouveau contexte dans lequel s'est retrouvé le système a

été une première force agissante sur celui-ci. Les codes sociaux iraniens, les lois, les coutumes, le contexte familial de Moody, le fait d'être éloigné de la familiarité américaine, versus le fait que Moody retrouve ses valeurs iraniennes et y adhère ont été des éléments marquants, des symptômes de l'aggration des pathologies du couple.

Fut-elle temporaire, cette situation aurait possiblement pu tenir et retrouver son équilibre au bout des deux semaines prévues en Iran. Pendant cette période, Betty et Moody auraient appliqué certains mécanismes de rétroaction pour maintenir le système en équilibre. Elle aurait porté le tchador en se disant que ce n'était que pour deux semaines. Elle ne se serait pas révoltée. Elle aurait simplement laissé passer. Lui, de son côté aurait possiblement basculé pendant deux semaines pour retrouver sa vie américanisée par la suite.

Toutefois, la réalité fut différente. Devant la prise de conscience qu'elle est prisonnière, le contexte n'est plus du tout le même. Les paradoxes se multiplient. Tous ces changements ne sont pas temporaires mais représentent possiblement l'avenir de Betty, chose qu'elle n'accepte pas, ni pour elle, ni pour sa fille.

Betty fait preuve de force en manipulant son modèle de communication pour regagner sa liberté. Dès leur début, la relation est complémentaire, soumise/autoritaire. Devant l'escalade des tensions, Moody devient plus autoritaire (jusqu'à violent). La réaction première de Betty est de se révolter contre lui, ayant dépassé les limites de sa zone de confort de soumission. Cependant, elle réapplique ce modèle de complémentarité, y voyant la seule porte de sortie possible.

Principe qu'elle applique auprès de tous les contextes qui agissent sur son système. Elle s'efforce de ne pas provoquer la famille de Moody, de ne pas faire fâcher ses amis, ainsi de suite, du moins du mieux qu'elle peut...

Betty a traversé de nombreuses épreuves pour devenir l'héroïne qu'elle est aux yeux de plusieurs aujourd'hui. Mais l'individu seul n'a aucun sens dans l'étude des communications selon l'approche systémique. Betty était un élément qui faisait partie d'un système, qui était

ouvert sur des contextes, qui était dynamique et qui n'a pas su se maintenir en état homéostatique pour survivre. Le piège d'accuser Moody est trop facile, il faut plutôt s'interroger sur les relations complexes entre les éléments d'un système, entre les éléments et leurs contextes (social), en considérant le tout comme un processus dynamique.

CONCLUSION

CONCLUSION

Pourquoi faire des recherches sur les couples mixtes ? Pourquoi étudier la communication ? Pourquoi s'aventurer dans le terrain escarpé qu'est la culture ? Pour mieux comprendre et améliorer ses propres relations amoureuses. Qui refuserait ?

Nous avons peine à croire que certains réfuteraient la thèse que la vie de couple est difficile. Les enjeux sont lourds : fidélité amoureuse, finances, décisions communes, négociation de modèles, valeurs religieuses, éducation des enfants, partage de l'espace, pour n'en nommer que quelques-uns. Ajoutez à cela l'engagement émotif, l'intimité physique et la conception symbolique, il est peu surprenant qu'on en parle tant.

L'amour, les relations amoureuses, le mariage, l'intimité, le sexe, la séduction, le couple ; rares sont ceux qui n'y trouvent pas là un sujet fascinant. Téléromans. Documentaires. Annonces publicitaires. Sermon à la messe. Chansons. Votre vendeur d'assurance utilisera probablement la carte « protégez votre conjoint » pour vous vendre de l'assurance vie. Votre grand-mère vous racontera plusieurs fois la première fois qu'elle a rencontré votre grand-père. Le sujet me semble inépuisable.

Si on ne l'épuise pas, c'est fort probablement dû à ce mélange d'universalité (présupposée) et de complexité qui en fait jusqu'à ce jour un mystère qui nous amène aussi à terminer des relations de couple. Ruptures. Tromperies. Tricheries. Divorces. Chicanes. Violence conjugale. Abus psychologique. Domination. On ne parle pas juste des gens heureux...

Bref, si nous admettions d'emblée la complexité de la vie d'un couple, il nous fallait utiliser une théorie qui supporterait la complexité, et non qui reculerait devant elle. C'est ainsi que la théorie des systèmes nous a permis de tracer un portrait de la réalité et des liens entre « toutes les autres réalités » qui existent autour de nous. Elle ne cherche pas à réduire son objet d'étude, ni à le simplifier. Elle admet que la vie, que les relations entre êtres humains, que les banalités du quotidien sont des phénomènes hypercomplexes qui renvoient à une multitude de significations contextuelles. Les systémistes ne jouent pas à l'autruche.

Ils proposent d'aborder la communication comme quelque chose d'infini, d'incalculable, d'interminable. L'impossibilité de ne pas communiquer implique que nous communiquons de façon constante, nous sommes *toujours* en train de communiquer lorsqu'en présence d'un interlocuteur. La hiérarchisation des milieux où les niveaux de contextes sont interminables, chaque phénomène de la communication se rapportant au contexte du contexte, du contexte, et ce...à l'infini. Les interrelations tissées sont incalculables, chacune pouvant être perçue comme un système, qui n'existe que momentanément ou qui est une relation continue telle une famille, qui influence les autres systèmes avec qui il interagit mais sont influencés aussi à leur tour.

Voilà où réside le charme de la théorie de la Nouvelle communication. En l'appliquant à notre quotidien, dans nos relations de couples, nous voyons les situations autrement. Il n'y a plus lieu, en temps de discorde de couple, de trouver à *qui* la faute. Il n'y a plus lieu d'étudier ou d'analyser le comportement de l'un des deux conjoints. Il faut dorénavant mettre nos efforts sur la transaction, l'interaction, la relation, l'échange.

Cette perspective interactionniste nous a guidés jusqu'ici. C'est dans la communication, dans l'échange et dans le contexte de cet échange qu'il y a matière à étude. Que ce soit simplement pour comprendre le point de vue de notre partenaire ou pour régler un conflit majeur, c'est en comprenant le fonctionnement du système qu'on peut améliorer ses compétences communicationnelles.

Je suis partie de mon propre vécu et de mes intérêts personnels. Je me suis nous inspirée de mes voyages, de mes rencontres et surtout de ma relation de couple avec un Israélien pour écrire ce mémoire. Mais j'ai rapidement troqué mes intuitions pour des propos scientifiques. J'ai entrepris un parcours qui devait me permettre de comprendre et d'expliquer le fonctionnement d'une relation de couple mixte en appliquant la théorie scientifique à des exemples concrets.

En guise de conclusion, nous avançons que trois indicateurs démontrent que les objectifs ont été atteints. En premier lieu, mon discours émotif sur mes relations passées a été remplacé par

un discours scientifique. Dans l'optique d'une double perspective, introspective et théorique, les pages précédentes ont permis de tracer des liens entre mes expériences naïves personnelles, des expériences extérieures (tirées de *Jamais sans ma fille*) et la connaissance scientifique. Nous avons construits une argumentation logique à partir des théories systémiques pour ensuite l'appliquer à des exemples de couples mixtes.

Une panoplie de concepts a été appliquée à notre relation de couple ainsi qu'à celle de Betty Mahmoody. Nous nous sommes mis à réfléchir à la communication dans les relations amoureuses en termes de transaction, d'homéostasie, de contextes, de circularité, d'intentionnalité, de comportements, de complémentarité/symétrie et ainsi de suite. Nous avons emprunté à Goffman, à Winkin, à Watzlawick, à Bateson leur vision de la communication orchestrale où chacun s'accorde les uns sur les autres. Nous sommes allée chercher chez ces auteurs, la perspective interactionniste et contextuelle nécessaire pour étudier la communication interculturelle. Nous avons appliqué les propos de la Nouvelle communication à des propos romanesques.

En deuxième lieu, tout un travail sur la gestion des conflits a permis un examen auto-thérapeutique ou auto-interventionniste que nous souhaitions. Il ne suffisait pas d'écrire sur la gestion des conflits, nous souhaitions améliorer notre propre gestion des conflits. Le fait de parler d'améliorer ses compétences interculturelles pour nous n'était qu'une piste qu'il fallait aller tester sur le terrain par la suite. Si nous voulions faire la recherche, c'est dans l'intention de l'appliquer.

Chaque jour depuis, nous le faisons et continuerons de le faire. Pour nous le va-et-vient entre théorie et expérience est essentiel dans divers domaines de la vie, notamment dans la vie de couple. Si ce mémoire se présente comme portant plutôt sur notre passé, il est tout autant une porte ouverte sur l'avenir. Ce qui m'amène au troisième indicateur.

L'avenir. Voilà ce dernier indicateur non négligeable. La communication interculturelle ne se maîtrise pas aisément. L'apprentissage qui a été fait pendant la rédaction de ce mémoire fut énorme. Mais nous refusons que cela s'arrête là, considérant plutôt les quelques pages

derrière nous comme une ouverture sur le monde avec notre nouvelle vision. Nos apprentissages, en tant qu'individu, en tant que conjointe, en tant que membre d'une communauté pluriethnique, doivent se poursuivre, tant par le biais de la communauté scientifique que l'expérience terrain.

En conclusion, je vous ai résumé mon passé, je vous ai parlé de mon expérience. J'ai utilisé mon vécu comme exemple ainsi que celui d'une autre personne en faisant une étude de cas. J'ai lu des théories pertinentes, j'ai réfléchi. Je me suis faite une opinion sur certaines choses, j'ai changé d'idée sur d'autres. J'ai essayé de comprendre la source des conflits pour apprendre à les gérer plus adéquatement. J'ai communiqué sur la communication. J'ai fait un parcours sur mon parcours. J'ai appris et j'ai appliqué ce que j'ai appris. Je continuerai d'apprendre et d'appliquer ce que j'apprends. Existe-il d'autres façons de faire ?

LISTE DES RÉFÉRENCES

Monographies

- Attallah, Paul, 2000. *Théories de la communication : Sens, sujets et savoirs*, Sainte-Foy (Qué.) : Télé-Université, Presses de l'Université du Québec, 326 pages.
- Bleton, Paul, (dir. publ.) 1987. *La nouvelle communication : document de parcours*, Sainte-Foy (Qué.) : Télé-Université, Presses de l'Université du Québec, 172 pages.
- Cupach, William et Sandra Metts, 1994. *Facework*, Californie: Sage Thousand Oaks, 122 pages.
- Drew, Paul, et Anthony Wootton, 1988. *Erving Goffman: The Interaction Order*, Boston : Northeastern University Press, 298 pages.
- Goffman, Erving, 1967. *Interaction Ritual : Essays on Face-to-Face Behaviour*, Garden City: Doubleday, 270 pages.
- Gudykunst William, et Young Yun Kim, 2004. *Theorizing about Intercultural Communication*. USA : Sage Publications, 488 pages.
- Hall, Edward, 1959. *The Silent Language*. New York : Random House Inc, 209 pages.
- Laramée, Alain et Bernard Vallée, 1991. *La recherche en communication, éléments de méthodologie*, Sainte-Foy (Qué.) : Télé-Université, Presses de l'Université du Québec, 377 pages.
- Mahoody, Betty, 1984. *Jamais sans ma fille*. Trad. De l'anglais par Marie-Thérèse Cuny, Paris : Fixot, 478 pages.
- Massée, Pierrette, 2000. *Méthodes de collecte et d'analyse de données en communication*, Sainte-Foy (Qué.) : Télé-Université, Presses de l'Université du Québec, 252 pages.
- Neyrand Gérard, 1998. *Ces couples qu'on appelle 'mixtes'*. Coll. « Dialogues », Éditions Eres 100 pages
- Rey Alain, (dir. publi.) *Le Petit Robert de la langue française*. (2006). Paris : Dictionnaires le Robert, 2949 pages.
- Romano, Dugan, 2001. *Intercultural Marriage: Promises and Pitfalls*. 2e éd., Londres : Intercultural Press Inc et Nicholas Breary Publishing, 226 pages.
- Samovar, Larry, Richard Porter et Edwin McDaniel. 1972. *Intercultural Communication*, Belmont : Wadsworth, 343 pages.

- Stoiciu, Gina, 2006. *Mise en scène de la communication*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 242 pages.
- Swami, Viren et Adrian Furnham, 2008. *The psychology of physical attraction*, New York, Routledge, 222 pages.
- Ting-Toomey, Stella 1998. *Communicating Across Cultures*, New York : Guildford Press, 310 pages.
- Varro, Gabrielle, 2003. *Sociologie de la mixité, de la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*. Coll. « Perspectives sociologiques ». Berlin : Éditions Berlin, 255 pages.
- Watzlawick P., B. Helmick et D. Jackson, 1972. *Une logique de la communication*. Traduit de l'américain par Janin Morche, Paris : Éditions du Seuil, 280 pages.
- Winkin, Yves, 2001. *Anthropologie de la communication: De la théorie au terrain*. Nouvelle Édition, Paris : Édition de Brœck & Larcier S.A. / Éditions du Seuil, 332 pages.
- Winkin, Yves, (dir. publi.) 1981. *La nouvelle communication*. Paris : Éditions du Seuil, 391 pages.

Articles

- Baxter L, et Montgomery B.M., 1988. « Relational Dialectics : A Study on Intercultural Couples », *The International Communication Association*, 2005 (Mai) New York, p. 262-274.
- Gudykunst, William, 1997. « Cultural Variability in Communication ». *Communication Research*, vol. 24, no 4, p. 327-348.
- Ting-Toomey, Stella et Atsuko Kurogi, 1998. « Facework competence in intercultural conflict: an updated face-negotiation theory. » *Science Direct*, vol. 22, no 2, (mai), pages 187-225.

Sites Web

- <http://www.statcan.ca/francais/freepub/11-008-XIF/2004001/articles/6882.pdf>
- http://www41.statcan.ca/2007/30000/ceb30000_001-fra.htm
- www.mediacom.keio.ac.jp-publication-pdf2002-review24/2.pdf
- www.uco1.ac.nz/g.sherson/paper/Intercultural_Communication.pdf
- www.survey-software-solutions.com
- www.pespmc1.vub.ac.be/systheor.html
- http://en.wikipedia.org/wiki/Systems_theory

http://www.sciencedirect.com/science?_ob=ArticleURL&_udi=B6V7R-43VRRGH-7&_user=10&_rdoc=1&_fmt=&_orig=search&_sort=d&_docanchor=&_view=c&_searchStrId=996126455&_rerunOrigin=google&_acct=C000050221&_version=1&_urlVersion=0&_userid=10&md5=a8065a7bd30415ef7b33ae25fcac8167

<http://en.wikipedia.org/wiki/Proxemics>